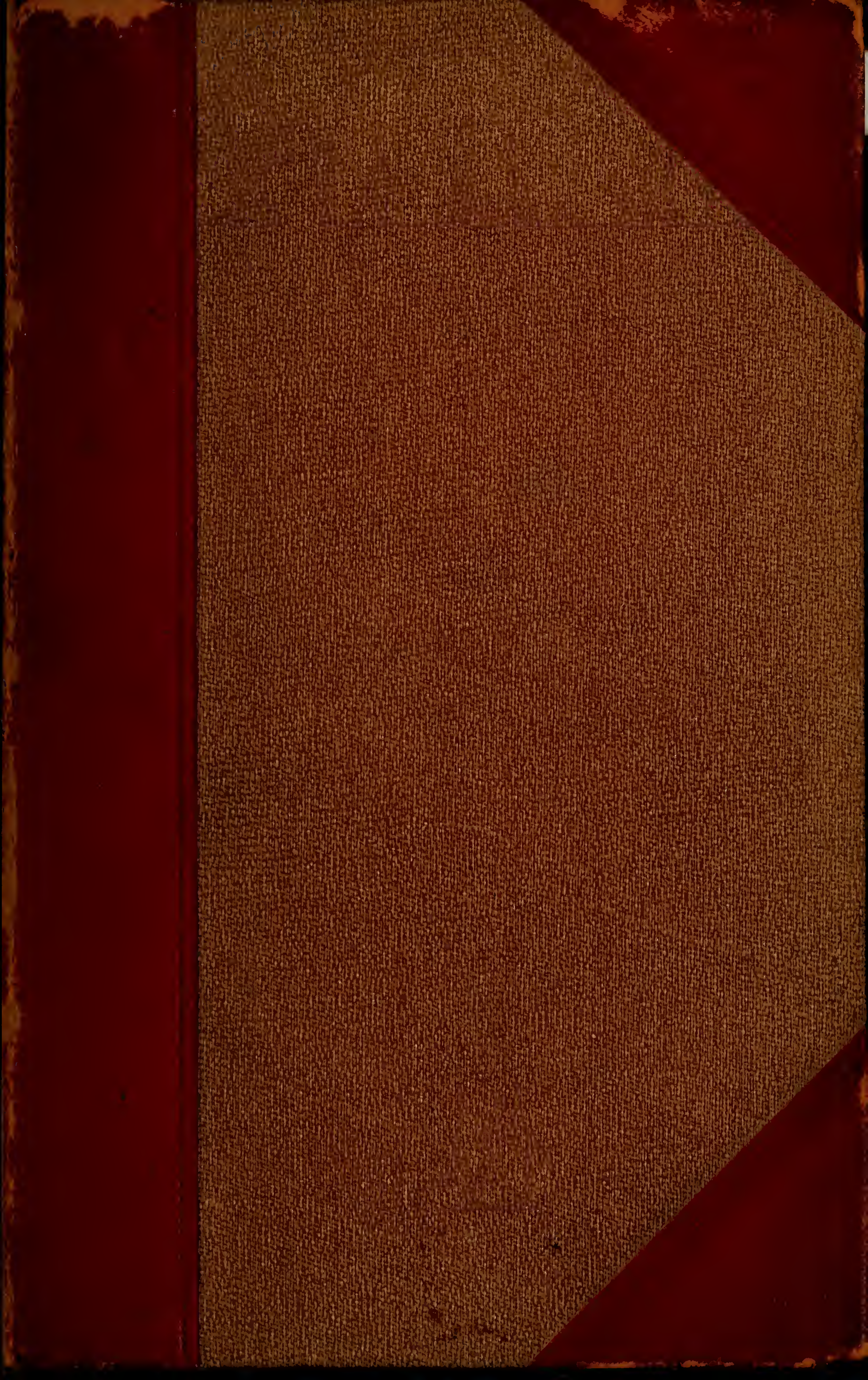
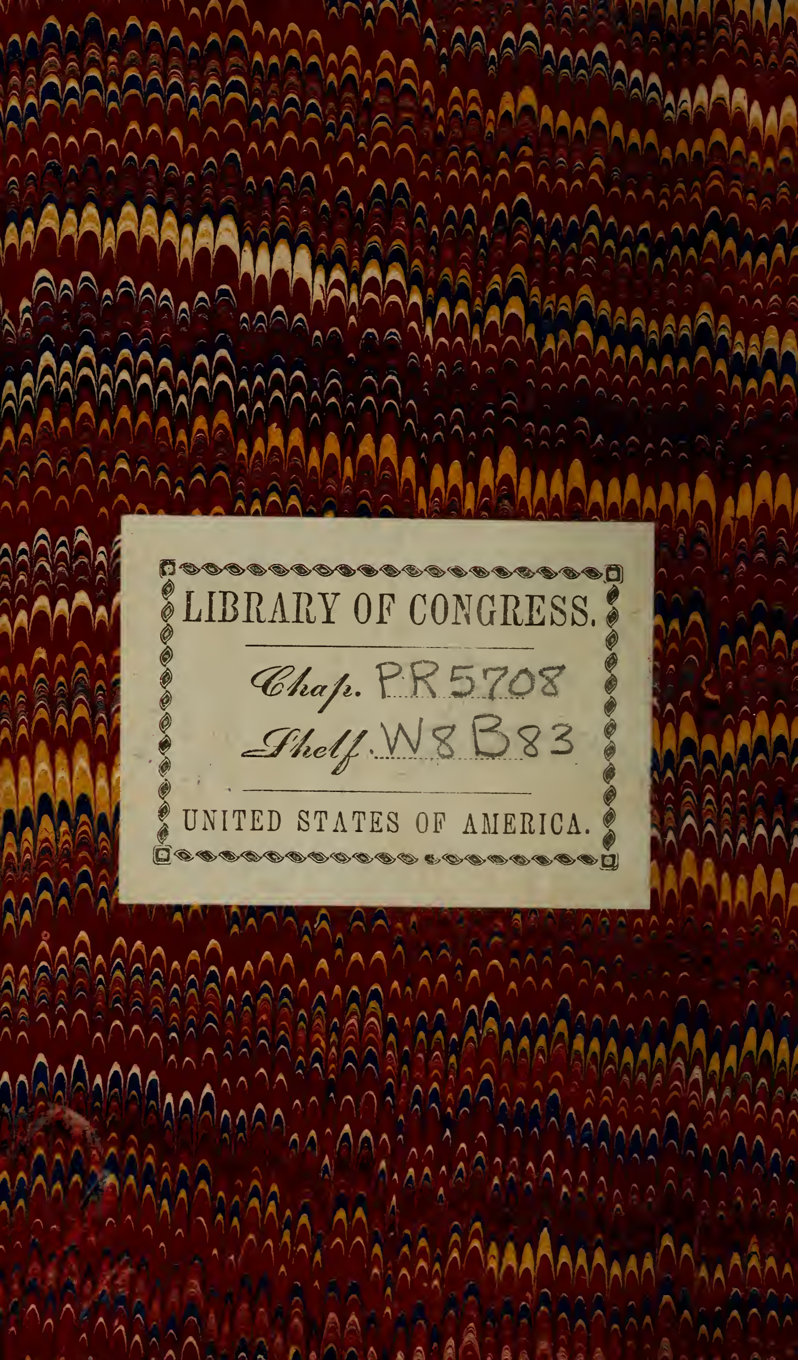



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PR5708
Shelf W8B83
UNITED STATES OF AMERICA.



GRANDES OMBRES

SUR LE

SENTIER DE LA VIE

GRANDES OMBRES

SUR LE

SENTIER DE LA VIE

PAR L'AUTEUR DE DOING AND SUFFERING

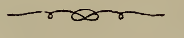
C. Bickersteth

traduit de l'anglais

par

Mlle RILLIET-DE CONSTANT

Les ténèbres sont passées et la vraie lumière brille maintenant.
(1 Jean, Ch. II, v. 8.)



NEUCHATEL
CH. LEIDECKER, ÉDITEUR
12, rue de l'Hôpital.

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE
3, rue de la Paix.

1864

Neuchâtel. — Imp. F. Marolf.

UN MOT D'EXPLICATION

L'auteur de ces pages s'est proposé deux buts en les écrivant ; l'un de montrer la différence entre la lumière qui, émanant directement du soleil de justice, pénètre notre âme, et celle qui, quelque brillante et séduisante qu'elle soit, n'est que réfléchie par les dons extérieurs de l'amour de Dieu, et qui par conséquent s'éteint immédiatement lorsqu'Il retire ces même dons. La question que l'auteur désire faire naître chez ses lecteurs est celle-ci : « Où est la source de lumière qui éclaire ma vie ? Est-elle dans ma jeunesse, ma fortune, mes amis, en un mot, tout ce que le cœur naturel peut désirer ? ou est-elle dans une communion intime avec mon Créateur ; est-Il pour moi ce qu'il y a de plus cher, de plus précieux. Si par sa volonté de grandes ombres se répandaient sur le sentier de ma vie, si autour de moi tout était plongé dans le deuil et dans la tristesse, aurais-je cependant la certitude que le soleil n'a pas disparu de mon ciel, et que par la foi et l'amour je puis m'élever au-dessus des nuages dans le séjour où tout est gloire et bonheur?

Ne pratiquons-nous pas depuis quelque temps un Christianisme pâle et terne comme le crépuscule? Ce n'est ni le jour ni la nuit; on suit Christ mais de loin, on croit en Lui, mais d'une foi sans efficace et sans vie, qui ne procure ni joie, ni paix, et qui n'a pas pour résultat une confession franche et libre de son nom, ce nom qui est en salut à tout croyant. Ne sommes-nous pas les traînards qui suivent l'armée à grand'peine, plutôt que les soldats disciplinés qui combattent dans les batailles du grand Capitaine?

C'est dans le désir de lutter contre cette fatale tendance que nous avons cherché à montrer qu'un cœur qui reconnaît vraiment le Seigneur pour sien, et qui lui appartient, goûte non-seulement un bonheur intérieur indépendant des circonstances qui l'entourent, mais encore qu'il doit se sentir pressé par un mobile tout nouveau, de montrer sa foi et son amour par ses œuvres, « la foi agissante par la charité; » et qu'il ne tardera pas à offrir, aux âmes altérées qui l'entourent, la coupe d'eau vive.

L'œuvre poursuivie dans la maison que nous avons appelée Mildred n'est point une peinture d'imagination; si l'histoire de Lucie Herbert est une fiction, tous les détails que nous avons donnés sur les jeunes ouvrières sont vrais. Des maisons pareilles à celle de Mildred existent aujourd'hui à Londres, et des femmes chrétiennes, bien élevées,

comme il faut, sont devenues les *mères amies* de cette classe de jeunes ouvrières et apprenties, si longtemps abandonnée à elle-même. Plus le nombre de ces demeures augmentera, plus les dangers auxquels les ouvrières à la journée sont exposées diminueront, et dans les villes petites ou grandes, on sait si ces dangers sont graves et nombreux. Pour *une* dame Burton, qui existe réellement, combien ne s'en trouve-t-il pas qui comprennent tout autrement leurs devoirs envers leurs employées et qui ne pensent qu'au gain ?

Si quelqu'un, après avoir parcouru la vie de Lucie Herbert, se sentait pressé de se consacrer avec plus de dévouement au service du Seigneur, le vœu de l'auteur serait accompli.

« Nous avons entre les mains le rapport publié sur une maison fondée exactement sur le modèle de Mildred, nous y avons retrouvé la plupart des faits consignés dans cet ouvrage, et nous avons vu que cette heureuse tentative a été abondamment bénie. »

(Note du traducteur.)

GRANDES OMBRES

SUR LE

SENTIER DE LA VIE

CHAPITRE Ier.

—

Quels joyeux éclats de rire sur l'escalier du manoir d'Arden! Une troupe de petits neveux et de petites nièces se lance à la poursuite de tante Lucie, et la voix non moins gaie de la tante se mêle à celles des enfants, mais des accents plus graves rappellent à l'ordre les petits tapageurs.

— Allons, allons, enfants, ne faites jamais courir votre tante dans l'escalier. Lucie, ma bien-aimée, quelle imprudence!

Mais la tante incorrigible disperse les délinquants par une averse de bonbons, tout en lançant à son

frère un regard à la fois si malicieux et si suppliant, que la figure sérieuse de celui-ci s'illumine d'une expression de vive tendresse, et d'une voix si basse qu'évidemment il ne cherchait pas à être entendu: il murmure: « Que Dieu la bénisse! c'est ma Lucie d'autrefois. »

Elle l'entendit cependant; elle était restée les mains appuyées sur la balustrade, sa taille légère et gracieuse mise en évidence par un rayon de soleil qui traversait à cet instant la grande fenêtre de l'escalier; — elle l'entendit et s'éloigna lentement. Les voix des enfants s'éteignaient au loin, et la figure de Lucie n'exprima plus aucune gaieté; un profond soupir s'échappa de sa poitrine, mais elle éleva un regard plein de confiance à Celui qui est invisible, et dont elle sentait la présence: « Ah! se dit-elle, je ne voudrais plus être la Lucie d'autrefois! »

Elle atteint enfin le petit salon qui lui est spécialement destiné à Arden. Il nous semble que le tendre reproche de son frère n'est pas superflu; toute sa personne porte l'empreinte d'une grande fatigue, lorsqu'elle s'étend sur le canapé placé près de la fenêtre ouverte.

Permettez-nous de faire rapidement le tour de cet appartement, peut-être nous dira-t-il quelque chose de celle qui l'occupe. Les fenêtres ouvrent sur le parc et sur le jardin où brillent les fleurs d'automne aux vives couleurs; l'aspect général en entrant donne une idée de bien-être et d'élégance, mais d'une élégance de bon goût; les seuls objets d'ornement sont des curiosités apportées des Indes. Dans un réduit près du canapé, on a placé des tableaux; un rideau les

cache et une petite armoire vitrée placée au-dessous est voilée de la même façon.

Si le choix des livres qui remplissent les rayons de la bibliothèque a été fait par Lucie, il témoigne en faveur de ses goûts intellectuels ; sur sa table à écrire, tout près d'elle, sa Bible montre évidemment qu'elle ne se borne pas à la lire, mais qu'elle l'étudie. Tout ce que nous voyons autour de Lucie nous engage à faire une connaissance plus intime avec elle ; aussi nous la laisserons se reposer tranquillement et nous nous reporterons à dix ans en arrière, aux jours où Lucie Anderson vivait jeune fille au manoir d'Arden.

Dès l'âge de quatorze ans, elle était restée sous la tutelle de son frère, son aîné de plusieurs années, et dont elle était l'enfant chérie et bien-aimée. Edouard Anderson venait d'achever avec honneur sa carrière universitaire à Oxford, lorsque la mort de son père l'appela à occuper, bien plus tôt qu'il ne s'y attendait, la position de propriétaire et de maître du manoir d'Arden. Quelques amis le félicitèrent de ses richesses et de sa position indépendante; d'autres le plaignirent de porter si jeune le poids des soucis et de la responsabilité. Mais ils se trompaient également, car l'intention d'Edouard n'était pas plus de mener une vie de fêtes perpétuelles que de supporter à lui seul le fardeau qui lui incombait. Sa vie était comme un livre ouvert où chacun pouvait lire ; d'un caractère droit, simple, et n'hésitant jamais à confesser les principes qui le guidaient ; cependant il était donné à un petit nombre de pénétrer au-delà de la barrière que sa réserve naturelle avait élevée autour de sa vie intime et secrète. Toutefois peu de cœurs

répondaient mieux que le sien aux appels faits à sa sympathie, et plus d'une âme troublée et affligée se sentit pressée de lui confier ses peines et ses chagrins, tandis que lui-même demeurait comme impénétrable aux yeux du vulgaire.

Cependant cette réserve cédait devant sa sœur Lucie; elle était son idéal, sa poésie, et elle ne tarda pas à découvrir que son frère, l'appui et le soutien de ceux qui l'entouraient, était souvent malheureux de sa solitude. Un jour que par sa grâce et sa gentillesse elle était parvenue à dissiper ses sombres pensées, il l'appela « sa petite consolation. » Qu'elle en fut glorieuse, elle, *la consolation* d'Edouard! A dater de ce jour, elle sut trouver le chemin de ses secrètes pensées, et il lui parut tout naturel que son frère lui accordât sa confiance.

Edouard avait installé auprès de sa sœur, en qualité d'institutrice, une personne distinguée; elle prit beaucoup de peine avec son élève, Lucie le reconnaissait. Elle estimait et considérait sa gouvernante, mais les rapports qui les unissaient tenaient à l'intelligence plutôt qu'au cœur; la calme et digne demoiselle ne parut point apprécier les timides avances que la jeune fille hasarda une fois ou deux dans l'espérance de faire une connaissance plus intime. Aussi Lucie se tint pour avertie et tout retomba dans les relations ordinaires d'élève et d'institutrice. Il n'en était pas de même avec la bonne tante Clayton. Elle avait reçu comme un legs de sa sœur mourante ce petit enfant aux cheveux dorés, qui, lorsqu'on lui dit d'aimer sa tante et de lui obéir comme si elle eût été sa propre mère, leva sur elle ses yeux bleus au

regard étonné et cependant confiant, et qui, tout aussitôt, essuya du bout de ses petits doigts les larmes qui coulaient une à une le long des joues de la bonne dame. Dès ce jour, tante Clayton vint prendre la direction de l'intérieur de la maison d'Arden; quelle âme excellente, et comme elle gâtait notre Lucie! Ceux qui connaissaient son amour de l'ordre appréciaient l'abnégation avec laquelle elle permettait à d'audacieux petits doigts de pénétrer dans le sanctuaire de son panier à ouvrage, et tout en essayant de démêler cette masse confuse, elle disait à voix basse: « Cela me donne un peu de peine, c'est vrai, mais l'enfant s'est bien amusée. »

Peu à peu et à mesure que Lucie grandissait, tante Clayton finit par abandonner complètement à Edouard la direction intellectuelle et morale de sa nièce, ne se réservant que le département de sa santé; mais sur ce point elle était inexorable, et malheur à Lucie si elle avait les yeux cernés et les joues pâles; vite il fallait subir un interrogatoire dans le petit salon de sa tante, et si la jeune demoiselle paraissait impatiente et rebelle, tante Clayton usait pour dernier argument de cette phrase, qui manquait rarement son effet: « Tu le sais, mon enfant, il faut que je prenne soin de toi pour l'amour de ta mère. » — « Chère petite tante, pardonnez-moi, j'avalerai la mer Noire tout entière, s'il le faut! mais je vous en conjure, ne me défendez pas ma promenade à cheval avec Edouard. »

A dire le vrai, sa promenade quotidienne avec son frère était une des joies de la vie de notre petite amie. Edouard était alors sa propriété exclusive, et

il n'était jamais si causant que lorsqu'ils mettaient leurs chevaux au pas à l'entrée de quelque chemin ombreux, après un temps de galop sur les dunes; puis ces promenades étaient l'unique moyen dont disposait Lucie pour cultiver quelques connaissances au-delà de l'enceinte d'Arden.

A une demi-lieue du parc, la vieille cathédrale de R... élevait sa tête vénérable, témoin fidèle et muet de temps qui ne reviendront plus. A l'ombre de cette cathédrale se trouvait une antique maison de briques rouges, tapissée de lierre et entourée d'un mur assez épais pour résister à une forte canonnade. Mais cette demeure n'avait rien de menaçant pour Lucie, c'était celle de son amie particulière. Grace Milner et Edouard s'arrangeaient souvent pour que la cure se trouvât sur leur passage au retour de la promenade. Naturellement, il n'était point admis à partager les conférences des deux amies, et comme le respectable doyen Milner n'était pas très amusant, Lucie avait pitié de lui et ne confiait pas à Grace la dixième partie des secrets qu'elle avait à lui dire; le facteur de la poste se chargeait du reste.

Edouard plaisantait quelquefois sa petite sœur de la véhémence de son amitié pour Grace, et cependant il l'encourageait volontiers. Mlle Milner était d'un an plus âgée que Lucie, et un an à dix-sept ans, c'est beaucoup. Lucie se laissait facilement entraîner par son imagination; Grace était pratique et énergique. La vie de Lucie avait été jusqu'ici des plus simples et des plus faciles, elle était l'enfant chérie de tout le monde; celle de Grace, au contraire, avait été semée de difficultés; l'atmosphère assez froid dans

lequel elle avait vécu avait eu pour effet de concentrer à l'intérieur la sève qui chez d'autres se manifeste au dehors; mais en même temps son caractère naturellement souple et même un peu faible avait acquis une fermeté et une énergie qu'il n'aurait pas eu sans cette sévère discipline.

Edouard et Lucie avaient quitté la cure par une belle soirée de juin; ils marchaient depuis quelque temps plongés l'un et l'autre dans une profonde rêverie, et seulement occupés à chasser les mouches qui tourmentaient leurs chevaux. Edouard désirait parler à Lucie de la fête annuelle qu'il donnait aux enfants de l'école, mais une expression plus sérieuse qu'à l'ordinaire, qu'il avait cru remarquer sur la figure de sa sœur, l'engagea plutôt à s'enquérir de ce qui la préoccupait, et ce n'était jamais difficile.

— Qu'est-ce qu'il y a ma chère petite, peux-tu me le dire?

— Non, pas tout; il s'agit de Grace, elle a eu beaucoup de chagrins. Edouard: il me semble que si j'en avais eu autant, je n'aimerais pas Dieu du tout!

— Mais tu l'aimes! n'est-ce pas, Lucie? s'écria Edouard.

— Oh! oui! au moins je le crois! Il est si grand et si bon! vois que ses œuvres sont belles! « Quand je considère les cieux, l'œuvre de tes doigts que tu as agencés, je dis: Qu'est-ce de l'homme que tu te souviennes de lui? » (Ps. VIII, 4, 5.)

C'était, il est vrai, une vue bien faite pour réveiller des sentiments d'adoration. Le soleil baissait à l'horizon dans un chariot mêlé d'or et d'ambre; ses derniers rayons se répandaient en larges faisceaux de

lumière sur le vert d'émeraude de la campagne ; de légers nuages cotonneux les réfléchissaient à l'occident en teinte de feu, tandis qu'au zénith, dans un ciel d'un bleu d'azur, s'élevait le chant de louange de l'alouette.

— Que c'est beau ! dit-elle en posant sa main sur le bras d'Edouard ; qu'Il est bon pour moi ! Oh ! oui, Edouard, je l'aime ! Il t'a donné à moi, Il m'a donné ton affection, et c'est là la plus grande de mes bénédictions; mais il y a d'autres choses qui me rendent très heureuse aussi ; il serait étrange que je ne l'aimasse pas.

Edouard ne put s'empêcher de contempler avec admiration cette charmante figure, brillante d'enthousiasme, mais il désirait savoir si sa sœur n'éprouvait pas un sentiment plus profond encore que ceux qu'elle avait exprimés.

— Tu as oublié le meilleur de ses dons, ma chère petite, lui dit-il en saisissant sa main : Il s'est donné lui-même pour nous.

Le front de Lucie s'assombrit :

— Grace me l'a dit aussi, Edouard, mais quoique ce soit pour elle une réalité, je t'avoue que ce n'en est pas une pour moi encore.

— Veux-tu que je te raconte quelque chose que je n'ai jamais dit à personne ?

Lucie fut bien heureuse de la confiance que lui témoignait son frère ! Arrivé chez eux, Edouard l'enleva dans ses bras et l'emmena dans son cabinet d'études, retraite particulière où Lucie elle-même n'entrait jamais sans sa permission. Il parlait à voix basse et elle crut qu'il préférait qu'elle ne le regar-

dât pas ; elle s'assit sur une petite chaise en appuyant sa tête sur lui. Il passa avec tendresse la main sur les beaux cheveux de sa sœur et elle s'aperçut que cette main tremblait.

— Lucie ! Dieu m'avait fait une fois un don magnifique ; lorsque je sus qu'il m'était destiné, je me sentis presque trop heureux ; la vie m'apparut comme une fête continuelle. Dieu me paraissait si bon, chaque jour je lui rendais grâce pour ses bienfaits.....

— Et puis.

— Il me retira ce qu'Il m'avait donné.

— Elle est morte?

— Non, mais elle ne m'aima plus.

— Oh ! Edouard !

— Je découvris alors que je n'aimais Dieu qu'à cause du don qu'il m'avait fait et non pour lui-même : lorsqu'il me l'enleva, il ne me resta rien, mais rien du tout. Le monde était vide à mes yeux et rempli de ténèbres. Je me réjouis à présent que tu fusses trop jeune alors pour partager mes chagrins et me consoler ; je cherchai Dieu, parce que je ne pouvais supporter la solitude, et maintenant je puis dire : « Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes. » (Ps. XLV.) « Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en toi seul. » (Ps. LXXIII, 25.)

Lucie leva les yeux ; la voix de son frère avait repris toute sa fermeté ; ses paroles avaient pénétré profondément dans le cœur de la jeune fille ; son défaut de vie spirituelle la frappa pour la première fois. Elle attira la tête d'Edouard au niveau de la sienne et murmura à son oreille :

— Demande à Dieu qu'il devienne aussi mon tout.

— N'importe à quel prix, Lucie?

Elle trembla.

— Mais il ne se pourrait pas qu'il t'enlevât à moi?

— Non pas, si tu l'aimes mieux que *moi.*

Nous verrons plus tard où, quand et comment Lucie apprit cette leçon de la vie.

Lorsque Mlle Lucie Anderson eut atteint sa dix-septième année, sa gouvernante la quitta; la jeune demoiselle fut installée en qualité de maîtresse de maison et on lui donna une femme de chambre à elle seule. C'était une des idées patriarcales d'Edouard, que ses domestiques fussent autant que possible choisis parmi les paysans dépendants de ses terres, et plus d'une famille de ses fermiers avait des représentants au manoir. Il avait depuis longtemps jeté les yeux sur la fille aînée de son charpentier pour la future femme de chambre de sa sœur. Jusque-là Phœbé Elton avait été un personnage trop important chez elle pour qu'on pût s'en passer; ses deux petites sœurs et un frère dépendaient entièrement de ses soins depuis la mort de leur mère. Cependant Edouard avait entendu dire que le charpentier songeait à se remarier, et jugeant que le moment était venu de s'assurer Phœbé pour le service de Lucie, il se rendit en personne chez maître Elton pour tâter le terrain et savoir par lui-même à quoi s'en tenir.

Le charpentier d'Arden n'était point un ouvrier ordinaire, tant s'en faut, et les produits de son travail furent plus d'une fois considérés d'un œil d'envie par ses confrères dans le métier. Edouard lui fournissait

souvent les idées, et entre son cerveau et les doigts de l'habile Elton, ce qui sortait de l'humble atelier n'aurait point déparé les magasins d'un grand fabricant. Le dernier ouvrage du menuisier était une table à écrire construite sur un modèle tout nouveau, inventé par Edouard, exécuté par le fidèle ouvrier et destiné à orner l'ancienne salle d'études de Lucie, transformée aujourd'hui en boudoir. Le maître et le serviteur avaient passé plus d'une heure à arranger, changer, inventer de nouveaux perfectionnements à cette table modèle, et ce n'avait été que lorsqu'ils purent la considérer comme parfaite, qu'Elton avait eu la satisfaction de la placer lui-même dans le boudoir. Pendant le temps qu'avait duré cette construction, Lizzie, la prétendue d'Elton, avait lancé plus d'un mot piquant à son fiancé, trouvant un peu dur d'être négligée pour un morceau de bois.

A moins qu'il ne se parlât à lui-même, Elton était plutôt taciturne . mais les actes ont leur éloquence et la table achevée, Elton pria son maître de lui céder quelques planches dont on ne se servait pas. La mauvaise humeur de Lizzie se dissipa lorsque le charpentier soumit à son admiration le plan d'une belle armoire de cuisine, qu'il lui promit de finir pour leur mariage ; elle reprit ses visites à l'atelier (visites qu'elle avait interrompues), satisfaite de quelques mots qu'elle pouvait attraper ici et là, entre le ciseau et le rabot.

— Lizzie, voici notre maître ! s'écria un soir Elton levant les yeux au bruit que fit la porte du parc en retombant sur elle-même; et Lizzie fit précisément ce que son adorateur souhaitait, elle battit promptement en retraite.

Elton n'avait pas encore fait part de ses projets à son maître ; il se sentait pris d'un accès de timidité lorsqu'il y pensait, et surtout il ne se souciait pas de le faire en présence de Lizzie : « quoique certainement, se répétait-il à lui-même, le maître ne puisse pas le trouver mauvais, car si c'est une bonne chose de se marier une fois, ce ne peut pas être mal de se marier une seconde. Notre jeune monsieur ne sait pas encore ce que c'est, il le saura un de ces jours, cela va sans dire; il n'a pas besoin d'une femme tant que Mlle Lucie est avec lui, mais cela ne durera pas toujours ; — il en viendra une masse autour d'elle ; — c'est qu'elle est belle ! et cependant je remarquais l'autre jour quand elle est venue ici et qu'elle a pris ma petite Suzanne sur ses genoux, elles se ressemblent comme deux pois. J'avais presque envie de le dire, mais je suis bien content de ne l'avoir pas fait, excepté à Phœbé. Elle a de singulières idées, Phœbé ; je crois vraiment qu'elle s'imagine que la jolie figure de Suzanne causera son malheur ; il faut espérer pour le mieux et, dans tous les cas, Lizzie sera une bonne mère pour elles. Monsieur est bien long à venir ; Phœbé doit être en bas pour lui ouvrir. »

Oui, certes, elle y était ; elle venait de faire le dernier point à la robe de mousseline neuve de Mlle Lucie, et Suzanne, trop heureuse d'un prétexte pour rester auprès d'elle, lui présentait les épingles et ramassait les morceaux tombés. Ni l'une ni l'autre n'avaient entendu Edouard, aussi tressaillirent-elles lorsqu'il leur dit en entrant et en posant affectueusement la main sur la tête de l'enfant :

— Bonsoir, Phœbé! N'appelez pas encore votre père, j'ai à vous parler auparavant.

M. Anderson expliqua ce qui l'amenait; il apprit en même temps que le mariage était décidé et qu'on publiait les bans le dimanche suivant :

— J'aurais bien voulu rester à la maison pour continuer à élever les enfants, puisque ma mère me les avait confiés, ce furent ses dernières paroles : « Phœbé, tu ne viendras pas au ciel toute seule, tu amèneras les enfants avec toi. » — La voix de Phœbé lui manqua, et sans un regard de sympathie et d'encouragement de son jeune maître, elle n'aurait pu continuer :

—Mais mon père croit que sa femme aimera mieux être seule ici, et je ne voudrais pas rester à la maison pour y être une cause de trouble. Je vous remercie beaucoup, Monsieur, mon père sera bien reconnaissant; c'est un grand honneur pour moi que vous m'ayez choisie pour servir M[lle] Lucie.

A ce moment-là, Elton entra pour s'informer si son jeune maître n'était pas venu.

— Serviteur, Monsieur, est-ce que la table ne va pas bien? Monsieur; Mademoiselle n'a peut-être pas le coup pour l'ouvrir; — celui qui fait le secret le connaît. Et Elton se mit à rire en pensant à son habileté.

— La table va très bien, elle est magnifique, et elle vous fait d'autant plus d'honneur que vous aviez bien autre chose en tête, eh! Elton!

— Ah! Monsieur, j'aurais dû vous en parler il y a longtemps, mais ces sortes d'affaires n'ont pas l'air de vous intéresser beaucoup. Lizzie est une femme remarquable dans son genre; elle tient tout en ordre et propre autour d'elle.

— Et elle élèvera vos enfants dans la crainte de Dieu, Elton? Phœbé s'est efforcée de le faire jusqu'à présent.

— C'est vrai, Monsieur, mais je dis souvent à Phœbé qu'elle est seulement trop soucieuse, elle est comme sa mère. Pour moi, je dis : ne vous tourmentez pas et tout ira bien en son temps.

— Il me semble que ce n'est pas votre maxime lorsqu'il s'agit de votre ouvrage, Elton, vous n'auriez pas si bien réussi pour la table de Mlle Lucie si vous l'aviez faite d'après ce principe.

— Peut-être que non, Monsieur. — Et Elton commença à rire; mais il ne parla plus de ses projets à son maître qui, de son côté, se borna à lui exprimer ses désirs relativement à Phœbé, désirs qui furent écoutés et acceptés avec plus de joie par le père que par la fille. Les conditions furent faciles à arranger et on convint que la nouvelle femme de chambre entrerait en charge immédiatement après le mariage de son père.

CHAPITRE II.

— Ma chère Grace, dites-moi quel génie favori hante vos bosquets ?

— Que voulez-vous dire, Arthur ?

— Pas autre chose que ce que je vous dis. J'étais dans le pavillon, j'avais l'intention de n'en pas bouger, jusqu'à ce qu'il plût à Votre Seigneurie de m'appeler; je m'étais prudemment assuré qu'il n'y avait pas de scorpions autour de moi, oubliant que j'étais dans ma chère vieille Angleterre; j'avais ôté ma cravate, mis mes pieds sur une chaise, mon livre sur mes genoux, et... et... je m'étais endormi; ne vous moquez pas de moi, Grace, c'est une habitude des Indes de dormir à midi. Au milieu de mon sommeil, j'entendis fredonner la plus jolie voix, et...

— Ah ! je sais, je sais, dit Grace en riant; pauvre petite Lucie ! vous êtes arrivé si inopinément hier au soir que je n'ai pas eu le temps de l'avertir. Nous lisons souvent ensemble le matin dans le pavillon, elle y arrive ordinairement par le chemin vert.

— Je regrette que vous ne me l'ayez pas dit; que va-t-elle penser de moi? Elle sautillait si joliment, sa robe blanche l'enveloppait comme un nuage; — j'étais à demi-réveillé, mais je n'ai pas bougé tant j'étais enchanté de ma vision; lorsqu'elle est entrée dans le pavillon, quel saut elle a fait ! que je suis fâché de l'avoir effrayée ! Elle allait s'enfuir lorsque je suis parvenu à balbutier que j'étais votre cousin et que j'allais vous appeler. Mais ma cravate ! — Oh ! que va-t-elle penser de moi? Venez, venez vite et faites-lui mes excuses en bonne cousine que vous êtes.

Arthur avait été infiniment plus troublé que Lucie; elle s'était établie dans le pavillon, son album à la main, la fleur qu'elle voulait copier devant elle sur la table, tout à côté de la malencontreuse cravate.

Elle leva gaiement les yeux lorsqu'elle entendit un murmure de voix, et Grace lui présenta, selon toutes les formes voulues, son cousin Arthur Herbert; grâce à la présentation précédente, la connaissance fut vite faite, et Arthur crut apercevoir un malicieux regard au coin de l'œil de Lucie, lorsqu'il parvint à mettre sa cravate dans sa poche.

Il aurait été un peu décontenancé s'il lui avait entendu raconter son histoire le même soir à sa tante et à son frère; cependant quelques mots qu'elle ajouta, montrèrent qu'il ne lui avait pas fait une impression

défavorable, et elle avoua qu'au lieu de lire, Grace et elle avaient passé la matinée à écouter les récits de sa vie militaire aux Indes.

Une certaine inquiétude vint assombrir la physionomie placide de tante Clayton, et lorsque Lucie s'éloigna en chantant de sa voix la plus joyeuse, la vieille dame posa sa main sur le bras d'Edouard, et d'un ton dans lequel la sagesse des sept sages paraissait concentrée, elle lui dit :

— Vous irez demain à la cure, n'est-ce pas, Edouard ? Lucie est trop jeune pour choisir ses amis toute seule.

Edouard sourit et promit tout ce qu'elle voulut.

Les messieurs venaient de sortir lorsque Edouard se rendit à la cure le lendemain matin.

— Mademoiselle est à la maison, Monsieur, ajouta le domestique en voyant l'air indécis d'Edouard.

— Je vous remercie, mais dites-lui que si elle ne peut pas me recevoir j'attendrai le retour de ces messieurs.

Grace était dans ce qu'on appelait son *laboratoire*, et non sans raison, car elle y était entourée d'un nombre formidable de livres de comptes et de lettres non répondues, que l'arrivée d'Arthur avait laissés quelque peu sur l'arrière-plan.

— M. Anderson ! Mlle Lucie n'est-elle pas avec lui ?

— Non, Mademoiselle, il est seul ; — il est au salon.

Grace passa ses mains sur les bandeaux de cheveux noirs qui encadraient son front pur et élevé ; ce n'était pas nécessaire ; ils étaient dans un ordre par-

fait. En traversant l'antichambre, elle vit sur la table les cartes d'Edouard pour son père et son cousin; son tact féminin lui fit comprendre le but de sa visite.

Les gens réservés sont trop heureux qu'on leur évite la peine de s'expliquer, aussi Edouard fut enchanté lorsque Grace s'avança au-devant de lui en regrettant que son cousin fût absent à ce moment-là, et avec une légère allusion à la nouvelle connaissance que Lucie avait faite la veille, elle donna d'elle-même toutes les informations qu'Edouard désirait avoir.

— L'arrivée d'Arthur a été tout-à-fait inattendue, dit-elle; voici deux ans que nous l'avions presque perdu de vue, lorsque la mort de son frère aîné a obligé mon père à se mettre en correspondance avec ses tuteurs pour l'arrangement de ses propriétés. Il est aux Indes depuis cinq ans et c'est son premier semestre de congé; il est venu pour voir ses affaires par lui-même.

— Aime-t-il beaucoup les Indes?

— Il n'a jamais eu en Angleterre un véritable *chez lui;* il était un peu extravagant et volontaire quand il est entré au service, mais il est bien différent à présent; et les yeux de Grace exprimèrent une véritable affection.

— Vous ne m'en auriez pas dit autant si vous n'aviez pas l'intention d'aller plus loin? dit Edouard d'un ton interrogatif et en souriant.

— Si j'étais sûre qu'Arthur sût se faire voir tel qu'il est, peut-être vous laisserais-je le plaisir de la découverte, M. Anderson; mais il est si vif, si turbulent même que vous auriez quelque peine à croire

à la profondeur de sentiments et à la force de caractère qui le distinguent. Ce qui a contribué à développer ces qualités chez lui, c'est qu'il fut immédiatement placé à un poste de confiance. Dans les jours les plus extravagants de sa vie passée, il s'était fait remarquer par un sentiment exquis de justice et d'honneur. Il ne tarda pas à découvrir, en arrivant aux Indes, que son prédécesseur s'était enrichi aux dépens de ses subordonnés; Arthur mit son orgueil et sa joie à remédier à ces abus, et il goûta alors pour la première fois la douceur d'être aimé. Ses hommes auraient fait tout au monde pour leur jeune chef, et ce qu'il y avait de noble et de généreux chez lui s'épanouit largement sous cette influence bienfaisante. Je le savais depuis longtemps, et des amis des Indes nous avaient parlé de la fermeté de ses principes et de la popularité dont il jouit là-bas, mais ce n'est que de hier au soir que j'ai découvert que le changement avait été...

Grace s'arrêta en rougissant, elle hésitait à entamer un sujet aussi intime avec un étranger; mais l'intérêt véritable avec lequel Edouard l'écoutait l'engagea à continuer :

— Avait été — *de la mort à la vie*, M. Anderson. Arthur ne pourrait pas trouver mauvais que je vous parle du vieux Dinoo, continua Grace; c'est un Indou converti, dont le salaire avait été retenu injustement par le prédécesseur d'Arthur. Le pauvre homme se plaignait peu, mais Arthur découvrit bientôt la fraude dont il était victime et ne perdit pas de temps à lui faire rendre ce qui lui était dû, et je dois le dire, en grande partie aux dépens de sa propre bourse. Le

cœur de Dinoo débordait de reconnaissance, et dans sa simplicité il conclut que la religion du Sahib (maître) était l'unique mobile du bien qu'il faisait; mais ses paroles étaient une langue inconnue pour Arthur, et doué d'une droiture peu commune mon cousin repoussa les éloges du pauvre homme; mais il nous a dit que même alors il éprouvait comme un vague regret de ne pouvoir les accepter. Cependant Dinoo l'aimait de toutes les forces de son cœur, et chaque jour il demandait à Dieu « de parler à l'âme du Sahib. » Un jour, après bien des saluts et beaucoup d'excuses, l'Indou pria son Sahib de lui lire une page déchirée d'une Bible en indoustani. Arthur ne savait pas que 'c'était une flèche lancée par la foi et la prière, et il lut en toute simplicité la traduction de ces belles paroles : « Dieu a tant aimé le monde, etc., etc. » Ce sont de bonnes paroles pour le Sahib et pour Dinoo, dit le vieux Indou, et il se retira pour demander avec ferveur qu'elles atteignissent le but. Sa foi a été récompensée. Ce même soir Dinoo était seul dans sa hutte lorsqu'Arthur vint lui proposer de lire encore; avant de se séparer, ils s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre, et Arthur reçut cette offre de salut qui lui avait été faite le même jour. Arthur a une telle affection pour son vieux Dinoo, que d'en être éloigné assombrit un peu la joie qu'il a éprouvée en se retrouvant en Angleterre.

— Son congé sera-t-il long?

Mais avant que Grace pût répondre, on entendit des voix sur la terrasse; le doyen et le jeune officier entrèrent. Grace remarqua le regard d'affectueux intérêt avec lequel Edouard considérait son cousin,

tandis que, de son côté, Arthur scrutait la physionomie de M. Anderson pour tâcher de lui découvrir une ressemblance avec sa sœur. Satisfait de ce côté, il rendit avec cordialité l'accueil que lui fit Edouard, et après quelques moments de conversation, la société se sépara.

M. Anderson était un homme d'ordre, très méthodique dans ses habitudes ; ses pensées mêmes étaient sous l'empire de cet esprit de méthode. Il était accoutumé à être maître de lui-même ; il fut donc assez décontenancé ce matin-là, en retournant chez lui, de sentir ses idées dans un état de confusion peu habituel à son esprit clair et lucide ordinairement. Il avait fait cette visite afin de juger par lui-même la nouvelle connaissance de Lucie ; le résultat de son enquête était des plus satisfaisants ; — mais il avait découvert en même temps que Grace et Arthur étaient très bons amis aussi bien que cousins, et que le dénouement de leur liaison était facile à prévoir. Mais pourquoi cette découverte le troublait-elle autant? Certainement Lucie perdrait une amie précieuse ; Mlle Milner était une charmante personne ; Edouard n'avait jamais compris jusqu'à ce moment tout ce que Lucie possédait dans une amitié pareille, mais il savait aussi que quelque vif que fût son intérêt pour sa sœur, ce n'était pas tout pour lui dans le moment actuel. Dès qu'il eut atteint cette conviction, il prit un parti et résolut de le mettre à exécution sans différer. Lucie jouirait de ce que cette nouvelle relation pourrait jeter d'intérêt et d'agrément dans sa vie si tranquille d'habitude, mais il l'avertirait de la position dans laquelle se trouvaient les deux cousins.

Quant à lui, il était tellement habitué à dompter ses sentiments qu'il ne se permettrait plus de penser à Grace; « après tout, dit-il, ce n'est que le germe d'une nouvelle affection, je peux bien l'étouffer. » Cependant il serait prudent et ne se joindraitpas aux plaisirs qu'il pourrait arranger pour sa sœur et ses amis.

Ainsi fortifié, mais triste, Edouard chercha à se consoler par l'affection de Lucie; quand nous avons été sévères pour nous-mêmes, nous aimons assez qu'on nous en tienne compte et même qu'on nous encense un peu. Comme il fut tendre avec elle tout le reste du jour, et comme elle le lui rendit! elle refusa même, pour ne pas le quitter, d'aller se promener avec Grace au bord de la rivière.

Edouard exécuta fidèlement le plan qu'il avait formé; il inventait chaque jour quelque nouvelle course pour faire connaître à Arthur Herbert les beautés du voisinage. Son bateau, ses chevaux; — il mit tout à la disposition des jeunes gens; mais Lucie échoua toutes les fois qu'elle le supplia de les accompagner.

Et pendant ce temps, quelles confidences Arthur faisait-il à sa cousine? Ah! si Edouard avait pu en entendre une seule! La vision du pavillon ne s'était jamais effacée de la pensée du jeune officier; Grace pouvait-elle lui donner une seule petite espérance? Que fallait-il faire? Fallait-il parler d'abord à M. Anderson et lui demander la permission de chercher à gagner l'affection de sa sœur? Mais il la lui refuserait peut-être. En attendant rien n'était plus charmant que de passer ses journées auprès d'elle; les manières de Lucie étaient si franches et si naturelles, pouvait-

elle avoir quelque soupçon des sentiments qu'il avait pour elle? Grace la connaissait si bien, quel conseil lui donnerait-elle?

Grace n'était pas sans inquiétude; il lui paraissait incompréhensible qu'Edouard laissât sa sœur seule dans de pareilles circonstances. « Il croit sûrement qu'il me l'a confiée; » et ce sentiment lui faisait éprouver un certain plaisir; « mais comment puis-je empêcher une créature aussi séduisante que Lucie de se faire aimer d'un être comme Arthur; et si elle allait l'aimer aussi, quel coup pour M. Anderson! se séparer de Lucie, ce serait déjà beaucoup pour lui, mais la laisser partir pour les Indes, impossible! Un père et une mère peuvent seuls s'imposer un si grand sacrifice. »

Cependant les trois amis passèrent encore une longue matinée dans le pavillon, et quoique Arthur eût apporté un livre, ils ne lurent pas, si ce n'est dans leurs propres cœurs; et pour la première fois, Lucie soupçonna qu'Edouard s'était trompé; Arthur lui ayant demandé la permission de choisir la fleur qu'elle devait dessiner, il revint avec un bouquet de « ne m'oubliez pas. » Le dessin à peine achevé, il s'en empara et le mit dans son portefeuille en murmurant quelques mots que Lucie ne put s'empêcher d'entendre et qui couvrirent ses joues d'une vive rougeur.

Le doyen Milner arriva à ce moment-là pour chercher sa fille, et il offrit de reconduire Lucie chez elle par le chemin vert; mais voyant qu'Arthur les accompagnait aussi, et trouvant l'escorte suffisante, li reprit le chemin de la cure suivi de Grace; — et le capitaine Herbert mit à profit une si bonne occasion.

Pauvre petite Lucie ! — elle avait vécu jusque-là dans toute l'heureuse simplicité d'un enfant ; — que devînt-elle à l'ouïe d'un sentiment si nouveau et si véhément ? Tante Clayton était dans le jardin , mais Lucie, la figure en feu, passa devant elle rapide comme l'éclair. Elle courut droit au cabinet d'Edouard, frappa à la hâte à la porte, s'élança dans ses bras et murmura à son oreille : « Oh ! Edouard ! tu t'étais trompé ; Grace et Arthur sont seulement cousins et amis ; mais il m'aime, *moi;* il vient de me le dire. »

— Ma Lucie ! et Edouard la serra tendrement dans ses bras , la fit asseoir sur le canapé et se mit à genoux devant elle : — laisse-moi réfléchir un instant, ma bien-aimée. Et il s'éleva dans son cœur comme une double note, l'une de joie, l'autre de chagrin ; — l'une tout en haut, l'autre tout en bas ; — n'est-ce pas ce qui nous arrive souvent, à nous, si mystérieusement organisés ? Edouard éprouva d'abord quelque indignation comme si Grace et Arthur l'avaient trompé ; mais il se rappela que toute la faute retombait sur lui seul et sur l'erreur qu'il avait commise. Lucie avait donné ses affections, cela se voyait au premier coup d'œil, et il n'était pas assez égoïste pour l'empêcher d'épouser l'homme qui avait eu le bonheur de gagner son cœur. Mais les Indes ! elles lui apparaissaient dans le lointain comme un sombre nuage. Toutes ces pensées traversèrent à la hâte ce cœur agité et troublé, mais il en fut une autre qui monta aussi et ne passa pas, et qui prit une place qu'il s'était efforcé jusque-là de lui refuser : « Grace Milner est libre ; elle peut être à moi ! »

Lucie ne le perdait pas de vue.

— Tu n'es pas fâché contre lui, n'est-ce pas, Edouard? lui dit-elle timidement.

— Non, pas très fâché, répondit Edouard en souriant; mais il me semble qu'il aurait pu me mettre dans sa confidence.

— Il avait compté venir cette après-midi même, pour t'en parler; — mais lorsque le doyen s'est éloigné et que nous sommes restés seuls, il n'a pas pu s'en empêcher; il m'a tout dit. Il vient après moi, il me suit, mais je voulais te voir avant qu'il n'arrivât.

— Ainsi vous n'avez rien décidé encore?

— Oh! non! je ne savais pas ce que tu aimerais le mieux.

— Sera-ce donc comme j'aimerais le mieux?

Elle murmura très bas :

— Si tu voulais dire : Oui.

— Lucie, mon enfant chérie, il faut admettre tante Clayton dans notre conseil.

— J'avais espéré que *toi,* tu le lui aurais dit, Edouard.

Ce n'est pas nécessaire; — Arthur est auprès d'elle dans le jardin, — trop heureux de la trouver seule; la bonne tante essaye en vain d'opposer ici et là quelques paroles de remontrance; comment résister au torrent d'éloquence qui s'échappe des lèvres d'Arthur? Elle avait d'ailleurs ses côtés faibles, Arthur les connaissait déjà; rien ne lui échappait. Tante Clayton avait été une véritable mère pour Lucie, elle aimait qu'on se le rappelât, aussi Arthur lui remit entièrement le soin de ses intérêts. Il savait bien qu'il

lui demandait beaucoup, mais il était seul au monde, ne pouvait-elle pas être une mère aussi pour lui? Lucie était très jeune sans aucun doute, mais grâce à l'excellente éducation qu'elle avait reçue, son caractère était complétement formé. Tante Clayton n'aurait pas la cruauté de lui demander d'attendre. Bref, il finit par lui faire comprendre qu'il remettait sa cause entre ses mains pour la plaider auprès d'Edouard. Arthur avait dès longtemps gagné le cœur de tante Clayton, et d'ailleurs il était rare qu'on lui résistât lorsqu'une fois il voulait une chose. Son entrevue avec Edouard fut d'une nature assez différente. Arthur ne s'attendait pas à la noble franchise, à l'absence de tout sentiment égoïste, à la vive sympathie et en même temps à une appréciation si juste et si calme des difficultés à prévoir dont Edouard fit preuve en cette occasion, et qui lui gagna aussitôt la première place dans l'estime de son futur beau-frère. Les yeux du jeune officier se remplirent de larmes, lorsque Edouard lui tendit la main en l'assurant qu'il ne mettrait aucune opposition à son bonheur.

Avant que la soirée fût passée, Arthur et Lucie étaient agenouillés dans le cabinet d'études, et Edouard invoquait sur eux toutes les bénédictions de Celui sous la garde de qui il plaçait leur avenir.

— Ah! certainement j'aime Dieu *à présent*, murmura Lucie lorsque, debout près de son frère, dans l'embrasure de la fenêtre, elle regardait Arthur s'éloigner. Je puis dire : Ma coupe est remplie.

— N'oublie pas d'ajouter, ma bien-aimée : L'Eternel est la part de mon héritage et de mon breuvage. (Ps. XVI, 5.)

CHAPITRE III.

—

D'un commun accord et pendant quelque temps, le sujet des Indes fut considéré comme nul et non avenu. Le congé d'Arthur durait jusqu'à la fin d'octobre ; il y avait donc trois mois de soleil avant que le nuage des Indes vînt obscurcir l'horizon. Nous aurions dû dire qu'Edouard considéra comme son devoir d'aller dès le lendemain matin annoncer à Mlle Milner l'engagement d'Arthur et de Lucie, et qu'il la pria de demeurer autant que possible auprès de son amie, pendant le temps que celle-ci serait encore en Angleterre; il essaya d'ajouter quelques mots de reconnaissance sur ce que Lucie devait à son amitié, mais je ne sais comment cela se fit, ses paroles étaient à peu près inintelligibles.

Comme nous n'écrivons pas l'histoire d'Edouard, nous espérons que le lecteur comprendra de lui-même qu'il ne se crut plus obligé de s'abstenir des promenades et des matinées passées dans le pavillon; ses occupations si pressantes jadis devaient être d'une nature fort élastique, ou bien Edouard les négligeait de la plus triste manière. Grace Milner crut d'abord qu'il ne voulait pas perdre une minute du temps que Lucie pouvait encore lui donner: puis lorsqu'il l'emmenait, elle, Grace, pour laisser les deux fiancés ensemble, elle admirait son abnégation; elle admirait aussi sa conversation, son esprit si richement cultivé; elle se disait qu'elle apprenait plus dans une heure avec lui qu'en une matinée d'études; elle pensait qu'il était de son devoir de ne pas laisser échapper une si bonne occasion, il était évident qu'une fois Lucie et Arthur partis, elle ne le verrait plus si souvent.

Grace était une personne très consciencieuse; le mot de devoir était tout-puissant sur elle, et lorsque, quelques semaines plus tard, Edouard lui demanda si elle pourrait changer la vie qu'elle menait à la cure pour celle du manoir d'Arden, elle crut qu'il était de son *devoir* de répondre *oui*. Personne n'avait le moindre doute quant à sa réponse, pas même le très révérend doyen Milner; aussi, lorsque tout fut arrangé, on choisit un jour du mois d'octobre pour les deux mariages, choix qui fit faire un bond prodigieux à Arthur, tandis que la physionomie d'Edouard prit une expression calme, mais profondément heureuse.

Depuis quelque temps, Grace et Arthur avaient pris

l'habitude de déjeûner tous les matins à Arden ; Grace avait essayé d'objecter ses devoirs de maîtresse de maison, mais Arthur lui démontra qu'il était urgent qu'elle se mît au courant de l'organisation domestique d'Arden sous la direction de tante Clayton.

Les déjeûners d'Arden étaient réellement charmants. La placide figure de tante Clayton souriait avec complaisance derrière l'urne à thé, et les saillies d'Arthur égayaient çà et là les discours plus graves d'Edouard : l'arrivée des lettres jetait un nouvel intérêt dans la conversation, car maintenant tous les sujets d'intérêts étaient mis en commun.

— Voilà qui a un air bien officiel, dit Edouard, comme Arthur brisait le cachet d'une communication solennelle de son homme d'affaires ; j'espère que vous n'avez pas maille à partir avec la loi.

— Voulez-vous la lire à haute voix, Lucie, pour rassurer votre frère? dit Arthur.

Il usait de tous les prétextes pour la faire lire à haute voix ; il est sûr que c'était une musique très douce. Ecoutez plutôt :

« Monsieur,

« Nous avons l'honneur de vous informer que, selon votre désir, nous avons fait examiner votre propriété dite maison Mildred. Le bâtiment est excellent en lui-même et n'exige que fort peu de réparations, mais vous devez savoir que, par suite des constructions du square, on a établi une rangée de boutiques de l'autre côté de la maison. Dans ces circonstances, M. Edgecombe, votre tuteur, pense que la maison Mildred n'est plus convenable comme demeure de votre

famille. La façade représente un espace de cent pieds environ ; on pourrait la convertir en trois habitations de grandeur raisonnable pour des gens d'affaires ; la location de chacune vaudrait de 3,750 à 4,500 fr.

» En attendant vos ordres, nous avons l'honneur d'être vos obéissants serviteurs.

« Clarke et Rookby.

« *P.-S.* En examinant le testament de feu M. Herbert, notre opinion est que vous n'êtes point lié par lui, en tant qu'héritier légitime. »

— Il y a toute une histoire là-dessous, dit Arthur. Un de mes ancêtres avait bâti la maison Mildred, d'un style tout seigneurial, dans un temps où Londres était encore à une distance raisonnable ; cette habitation était alors entourée de bosquets et de jardins. On a toujours eu dans la famille Herbert le respect et l'amour des vieilles choses ; aussi, malgré le courant tout-puissant de la mode, Mildred est resté la demeure habituelle de la famille ; elle appartenait de droit au fils aîné, à la condition de ne la vendre ni de la louer. Peu après la naissance de Frank, mon frère aîné, la santé de ma mère obligea mes parents à habiter le midi de l'Europe, et la maison fut laissée aux soins d'une femme de charge. Après la mort de nos parents, nos tuteurs étaient fortement d'avis de vendre Mildred, mais en le laissant à Frank, mon père avait insisté plus que jamais sur la condition qui y est attachée. Vous voyez que M. Edgecombe me presse de vendre, sous le prétexte que le testament de mon père liait seulement Frank. Qu'en pensez-vous, Edouard?

— Je crois que je me considérerais comme tenu d'exécuter les désirs de mon père, quoique la loi ne puisse m'y contraindre, à moins que mes moyens ne me le permissent pas, répondit Edouard ; quand vous et Lucie vous reviendrez un respectable couple d'Indiens au visage cuivré, nous irons vous voir à Mildred, et vous pourrez, si vous le voulez, changer cet article dans votre testament.

— Bravo ! c'est un second Daniel, n'est-ce pas, Grace ? Je vais répondre à ces gens ; Edgecombe me tiendra pour un fou, lui qui en toutes choses ne voit que l'argent. Croyez-vous que cela le mettrait en belle humeur si je lui offrais d'habiter une partie de la vieille maison ?

— Que diriez-vous si je vous demandais de me l'offrir à moi, Arthur ? dit avec gaieté une voix qui partait de derrière l'urne à thé. Je pense à me fixer à Londres, et comme je ne cours point après la mode, Mildred me tente beaucoup.

Chacun demeura stupéfait ; tante Clayton, la chère tante, vivre ailleurs qu'à Arden ? Impossible ! Ne serait-ce pas pour Edouard et Grace un devoir sacré d'embellir ses vieux jours ? — il ne fallait pas penser à les quitter, et chacun de dire les choses les plus tendres, et la vieille dame de pleurer, de les bénir, de les appeler ses enfants, mais de déclarer en même temps que sa résolution était inébranlable. Elle et sa fidèle Tibbet avaient vieilli ensemble, il était temps de songer au repos, et elle renouvela si sérieusement sa demande à Arthur, qu'il se décida à courir à Londres le même jour et à voir si, à l'aide de quelques réparations, on pourrait rendre une partie de la maison habitable pour la bonne tante.

Peu à peu cependant il fallut bien convenir que le temps passait cet été là comme les autres années, mais Lucie ne réalisa l'idée des Indes que lorsque son trousseau commença d'arriver à Arden; les premières douzaines lui causèrent même un accès de pleurs, qu'elle se hâta de confesser à Arthur.

On demanda naturellement à Phœbé si elle était disposée à accompagner sa maîtresse; quelques mois auparavant elle aurait eu de la peine à s'y décider, mais la manière dont Lizzie élevait les enfants différait tellement de la sienne, et ses observations étaient si mal reçues qu'elle sentit qu'elle n'avait plus d'autre moyen d'aider efficacement ses frères et ses sœurs qu'en priant pour eux. D'ailleurs, son affection pour sa jeune maîtresse était devenue une partie d'elle-même; il était difficile de vivre habituellement auprès de Lucie et d'échapper à l'espèce de fascination qu'elle exerçait autour d'elle. Mais un autre motif encore, et ce n'était pas le moindre, tendait à faire pencher le plateau de la balance en faveur des Indes. Toute petite enfant, Phœbé avait éprouvé un vif intérêt pour : « les pauvres petits nègres, bien loin, bien loin; » et sa boîte de mission n'était jamais vide au bout de l'année. Certes, elle n'avait pas prévu qu'elle pourrait un jour planter ses tentes au milieu des païens; mais aujourd'hui que la perspective s'en ouvrait devant elle, le zèle de Phœbé s'enflammait à l'idée d'aller annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile aux adorateurs de la pierre et du bois. Elle consentit donc à suivre sa jeune demoiselle au-delà des mers; son père n'y mit aucune opposition; nous préférons croire que le fait que les gages de sa fille furent doublés à

cette occasion et que la promesse d'une pension si elle restait dix ans au service de sa maîtresse, n'eurent aucune influence sur lui.

Septembre fut bientôt passé; Edouard et Lucie commençaient à compter les jours et non plus les semaines qu'ils auraient à passer ensemble; Arthur était prêt à s'accuser de vol quand il voyait les yeux de la jeune fille suivre son frère, mais Lucie le rassura en lui disant qu'elle aurait bien plus de peine à se séparer de lui, et qu'elle se consolait en pensant que Grace compensait et bien au-delà la perte qu'Edouard allait faire. Les deux mariages devaient être bénis le même jour dans la cathédrale. Nous n'aimons pas les adieux, aussi nous ne décrirons pas ceux qui eurent lieu avant le grand jour. Entre les riches et les pauvres qui venaient lui serrer la main, les yeux de la pauvre Lucie étaient rarement en état d'être vus.

Arthur avait proposé qu'ils sanctifiassent les liens qui allaient les unir si étroitement en prenant la Sainte-Cène dans le cabinet d'Edouard, le dernier soir qu'ils devaient passer à Arden. Le doyen y avait consenti non sans quelque difficulté.

Tante Clayton avait, dans ce dernier jour, fait tous ses efforts, pour l'amour de Lucie, pour ne pas s'ébranler; elle croyait que personne n'y avait fait attention, aussi lorsqu'Edouard vint l'embrasser, pendant qu'assise dans la fenêtre, elle tricotait en silence et qu'il lui dit : — Vous avez été si courageuse aujourd'hui, vous nous avez été d'un grand secours; — naturellement elle fondit en larmes, mais il lui fut doux d'avoir été comprise.

Le service de la communion leur fut à tous un rafraîchissement; les flots de l'Océan allaient les séparer, il est vrai, mais ne tendaient-ils pas tous au même port, et que ce fût par l'orage ou par l'éclat d'un brillant soleil, n'étaient-ils pas sûrs de l'atteindre, puisqu'ils avaient jeté l'ancre sur Celui qui est appelé le Rocher des siècles? Après le service, ils continuèrent à s'entretenir de Celui qui leur était plus cher que même les êtres bien-aimés qui les entouraient, et du bonheur d'être tous recueillis en Lui.

Lucie tout à coup retira sa main de celle d'Arthur et sortit de la chambre; voyant qu'elle ne revenait pas, Arthur voulait aller à sa recherche, mais Edouard réclama ce soir-là le privilége d'y aller lui-même.

Il la trouva dans son boudoir à peu près démeublé, toutes ses possessions avaient été emballées et déjà expédiées. Elle était assise près de la fenêtre, la tête renversée en arrière, doucement éclairée par la lune. Elle l'entendit, mais ne bougea pas; il la prit dans ses bras comme si elle eût été un enfant; elle essaya de parler, mais la voix lui manqua.

— Je m'en suis allée, dit-elle avec agitation, parce que je ne pouvais plus rester: vous parlez tous de choses que je ne puis comprendre; — ai-je donc été une hypocrite toute ma vie? Edouard, je n'ai jamais su ce que c'était que *le préférer à tout;* toi, Edouard, tu m'as été plus cher que je ne puis le dire, et Arthur! — les joies de ma vie me sont toutes venues par vous. Je comprends maintenant, je réfléchissais l'amour des autres plutôt que je ne l'éprouvais moi-

même, et c'est pour cela que cet amour a été si froid (et Lucie frissonna), froid comme cette lune là-bas.

— Tu crois à l'amour d'Arthur pour toi, ma chère petite, et tu t'es donnée à lui à cause de cet amour même. Ne peux-tu pas te confier complètement en Dieu quand Il te dit : « Je t'ai aimée d'un amour éternel. »

— J'essaierai, Edouard; prie pour moi!

Il retint dans ses mains les mains de sa sœur et demanda : « que le Soleil de justice se levât sur elle, et que l'Eternel la gardât sous l'ombre de ses ailes. »

— Oh! Edouard! que ferai-je sans toi?

Elle essaya de dire à son frère une partie de l'ardente affection qu'elle éprouvait pour lui; mais craignant les conséquences d'une si grande agitation, il l'empêcha de continuer et l'engagea à se mettre au lit sans reparaître au salon. Il eut quelque peine à persuader Arthur qu'il valait mieux ne pas revoir Lucie avant le lendemain matin à la cathédrale. Arthur prit son mal en patience en songeant que c'était la dernière fois qu'on lui imposerait semblable pénitence.

Grace Milner se leva avec l'aube; grâce à ses habitudes d'ordre et d'arrangement, il ne lui restait rien à faire, et elle put consacrer cette heure paisible du matin à regarder en haut, en arrière, en avant, avec foi, reconnaissance et prière. L'affection d'Edouard avait déjà amené un changement remarquable chez Grace; elle avait toujours été bonne, généreuse, raisonnable, prête à reconnaître les droits qu'on croyait avoir sur son temps, ses pensées, son énergie, mais elle était si peu accoutumée à ce qu'on s'occupât

d'elle, qu'elle n'attendait rien de personne et ne prétendait à rien; son père recevait avec satisfaction les égards et les soins qui rendaient son intérieur agréable et confortable; de temps à autre un éloge la récompensait de ses peines, mais il n'avait aucune sympathie à lui offrir pour ses chagrins ou ses joies, et les expressions d'affection n'existaient pas dans son vocabulaire. Il traitait sa fille ou un étranger avec la même courtoisie, la même urbanité. Il lui avait accordé sa bénédiction la veille au soir, mais seulement lorsqu'elle la lui avait demandée, et quoiqu'il fût très content de son mariage, c'était plutôt en pensant à Grâce comme future maîtresse d'Arden, qu'en se disant qu'elle resterait toujours près de lui. On respirait un atmosphère quelque peu glacial autour du révérend doyen, et Grace n'avait pas complètement échappé à cette influence.

Une femme tendrement aimée est capable de tous les sacrifices personnels; — mais demandez-lui ces mêmes sacrifices sans lui donner en retour l'affection dont elle a besoin, vous changerez ce renoncement volontaire en corvée, et si, ce qui était le cas pour Grace, des motifs d'un ordre plus élevé que les droits tout naturels de la famille soutiennent et alimentent son courage, cela n'empêchera pas que la vie journalière ne se présente à elle sous l'aspect rigide du devoir plutôt qu'entourée de l'auréole d'un privilége et d'une grâce. Mais lorsque les richesses de l'affection si profonde et si sérieuse d'Edouard lui furent révélées, lorsqu'elle se vit comprise, chérie, appréciée, et qu'elle devint un objet de prédilection, ce fut pour elle ce que sont les premiers rayons du soleil de printemps pour la nature; — toutes les sources de joie et de

bonheur de son être furent ouvertes, et elle aima dix fois plus qu'elle n'avait jamais aimé, parce qu'elle était aimée. Arthur répétait à chaque instant que c'était pour lui un vrai bonheur de voir qu'après tout, Grace savait avoir un goût et une volonté à elle.

Quant à lui, il ne fut pas question de demeurer tranquille un instant ce matin-là; il alla tourmenter sa cousine dans sa retraite, il troubla le calme du doyen en l'assurant qu'il ne serait jamais prêt, enfin malgré la défense il parut au manoir, mais seulement, disait-il, pour faire une visite à tante Clayton, et tante Clayton qui le gâtait, lui permit d'entrevoir Lucie lorsque, revêtue de sa toilette de noce, elle descendit l'escalier pour se rendre au salon.

L'agitation d'Arthur était calmée cependant. Le service était commencé et lorsque les paroles qui comparent les relations du mari et de l'épouse à Christ et à l'Eglise furent prononcées, un sentiment de profonde responsabilité jeta une solennité toute nouvelle sur sa joie et son bonheur. Il y avait foule dans la cathédrale, mais pour les époux la présence de Celui qui est invisible créait autour d'eux une solitude qui leur faisait oublier tout le reste. La cérémonie terminée, ils restèrent immobiles comme des enfants qui ont trouvé leur père et ne veulent plus s'en séparer. Edouard et Grace sortirent les premiers, accompagnés de plus d'un : « Dieu les bénisse, » prononcés avec ferveur par ceux dont ils s'étaient montrés les fidèles amis et les bienfaiteurs.

Mais le jeune officier et l'être charmant qui, pour l'amour de lui, consentait à quitter son pays, firent éprouver à la foule qui les regardait s'éloigner, un

sentiment d'une nature plus tendre. La physionomie d'Arthur exprimait un bonheur radieux mêlé de dignité, il semblait justifier pleinement l'expression de confiance sans bornes de deux jolis yeux bleus qui ne le quittaient du regard que pour lancer ici et là un coup d'œil de reconnaissante affection aux amis qui l'entouraient. Lucie était l'orgueil et l'enfant chérie de ses voisins; — et chacun prétendait avoir prévu l'évènement qui s'accomplissait aujourd'hui, et c'était dire beaucoup en faveur d'Arthur, lorsque la communauté d'Arden avait décidé qu'il était l'homme qu'il fallait à Mlle Lucie.

Nous nous dispenserons, si vous le voulez bien, d'une description du déjeûner qui fut parfait comme tout ce qu'arrangeait tante Clayton. Après quelques moments passés au milieu de leurs amis et des paysans rassemblés dans le parc, Grace et Lucie se retirèrent pour se préparer au petit voyage qu'elles allaient faire chacune de leur côté, avant de se retrouver pour la dernière fois à Southampton. Arthur avait reçu l'avis que le capitaine Halkins, commandant *le Diomède*, devait quitter l'Angleterre dans une semaine à partir de ce même jour.

CHAPITRE IV.

—

— Des lettres! l'écriture de Lucie! oh! venez, venez vite Edouard!

Quoique nous ne soyons pas invités, mon cher lecteur, cependant rien ne nous empêchera d'en prendre notre part; le dernier souvenir que nous ait laissé Lucie, c'est lorsque debout sur le pont du *Diomède*, les yeux baignés de larmes, elle contemple pour la dernière fois son frère et sa sœur qui peu à peu disparaissent à ses regards; pour l'amour d'Arthur elle fait un grand effort et ne se laisse pas aller à tout son chagrin. Elle est en mer depuis trois semaines, et Arthur vient de lui montrer la côte de Madère, où plutôt il lui fait croire qu'elle la voit, car une brume

épaisse la cache à ses regards; mais enfin elle sait que Madère est là, et la preuve qu'on avance la remplit de joie.

« *Le Diomède,* en vue de Madère.

« Ma bien chère Grace.

« On annonce un vaisseau en vue qui paraît retourner au pays, il faut préparer les dépêches. Notre cabine est d'une chaleur insupportable, et Arthur qui, comme vous le savez, sait se tirer d'affaire, m'a organisé une table à écrire sur le pont, où je ne suis menacée que de deux dangers : que mon papier s'envole dans la mer ou que l'encre ne saute sur ma lettre sans se soucier de passer par ma plume. Je suis bien reconnaissante que les premiers quinze jours soient passés ! Arthur est fier de moi à présent, je puis me promener sur le pont avec lui par un bon vent; il prétend, puisse-t-il dire vrai, que mes misères sont finies pour toute la traversée. Je me suis repentie plus d'une fois d'avoir refusé si obstinément à faire le voyage par terre, surtout pour Phœbé qui a cruellement souffert; je crois en vérité qu'elle aurait été reconnaissante si on l'avait avertie que nous allions faire naufrage. Entre vous et moi, Grace, ce voyage m'a fait découvrir les admirables qualités d'Arthur comme garde-malade, j'avoue que je ne m'y attendais pas et la surprise a été d'autant plus agréable. Il a été, tout à la fois, garde, médecin, ministre, il savait le passage qui pouvait me faire du bien, et prier comme je le désirais. Je suis toujours étonnée de la bonté de Dieu pour moi; il me semblait à Arden que je ne pourrais pas vivre sans

Edouard, mais je sens maintenant la vérité de vos paroles, il y a un lien plus étroit encore.

» Jusqu'à présent nous n'avons point arrangé notre vie à bord, le mal de mer et les soins ont absorbé tout notre temps; cependant j'ai pris deux leçons d'Indoustani; c'est une langue fort douce et jolie, Arthur est très patient. Dites au bon vieux charpentier que sa fille s'est mise à l'apprendre aussi, nous pensons qu'elle a raison. Phœbé a un vrai cœur missionnaire, elle prendra toute la peine possible pour parvenir à parler aux Indous; elle me stimule beaucoup car elle apprend vite, et il ne serait pas convenable de me laisser dépasser par elle.

» Depuis que je suis mieux, Arthur fait mille projets pour que notre traversée soit un voyage missionnaire; je vois qu'il acquiert une grande influence sur le capitaine. Je n'ai pas peur que vous vous moquiez de moi lorsque je vous dirai qu'Arthur est le favori de tout le monde, surtout des jeunes aspirants, qui me font très bonne mine à cause de lui. Notre capitaine est un homme comme il faut et instruit, mais timide et réservé, lorsqu'il s'agit de mettre ses principes au grand jour. Arthur était décidé à découvrir ce qu'il était, désirant savoir jusqu'à quel point il pouvait compter sur sa coopération pour l'exécution de certains plans qu'il avait formés pour le bien de notre équipage. Le capitaine a paru un peu étonné, il avait l'air de dire: est-ce là le jeune officier qui met tout mon monde en gaieté; cependant il a compris les intentions d'Arthur qui a eu le bonheur de trouver en lui sinon un homme très courageux, au moins un homme qui a la crainte de Dieu. Il a con-

senti, si notre chapelain est rétabli dimanche prochain, à ce que nous prenions la Cène à bord. Vous rappelez-vous la dernière fois, Grace? mais ce sont des choses auxquelles je ne puis pas penser encore.

» Je n'ai aucune aventure de voyage à vous raconter, si ce n'est que nous sommes entourés de poissons volants, il en est tombé un sur le pont l'autre jour, il ressemble assez à un hareng avec deux longues nageoires.

« Arthur m'apporte une enveloppe avec l'adresse déjà écrite, pour m'avertir de me hâter, ce sera je crois toute la part qu'il prendra à cette missive, vous savez qu'il n'a pas le goût de l'écriture. Ne dirait-on pas que je n'ai aucun message pour Edouard ! il faut donc que j'apprenne à renfermer nos rapports extérieurs dans les limites de la plume et du papier, c'est une leçon difficile à apprendre.

» Votre sœur,

LUCIE. »

Deux mois plus tard nos voyageurs ne se trouvaient plus qu'à quelques lieues de l'île de Ceylan ; les jeunes aspirants venaient de répandre sur le pont et les balustrades du vaisseau de l'eau fortement imprégnée de cannelle, dans l'espérance que Lucie croirait que le parfum venait en droite ligne de l'île aux épices ; ils avaient réussi au gré de leurs désirs, et chacun de rire aux éclats, surtout Lucie, lorsque le capitaine Halkins survenant, sa physionomie inquiète et soucieuse, calma par enchantement la gaieté de ses jeunes officiers. Il pria Lucie de descendre immédiatement dans sa cabine, et appela tout le monde sur le pont. Les officiers aussi bien que les matelots eurent l'air étonné, mais le capitaine avait raison, car

avant même que tous ses ordres eussent été exécutés, un violent coup de vent coucha le *Diomède* sur le côté ; Arthur, qui se trouvait à ce moment-là auprès d'un malade, n'eut que le temps d'accourir et de passer un bras robuste autour de sa petite femme qui s'était accrochée de toutes ses forces à la table du salon.

Ce coup de vent n'était que le prélude d'un de ces terribles orages des tropiques qui, même au plus indifférent, parlent de la grandeur et de la puissance de Dieu, et lui fait comprendre plus que toute autre chose qu'il ne dépend que de sa volonté. Durant plusieurs heures on entendit les craquements du vaisseau, le sifflement aigu du vent dans les cordages. les bonds impétueux des vagues sur les flancs du bâtiment, qui gémissait comme un être humain en proie à une lutte violente, et enfin, directement au-dessus de la tête, les éclats et le roulement d'un tonnerre incessant.

Les lumières étaient éteintes et ce n'était qu'à la lueur des éclairs qu'Arthur pouvait distinguer la figure pâle de Lucie, ses traits rigides, ses yeux dilatés par l'effroi; elle ne prononçait pas une parole et il ne s'aperçevait d'un redoublement de terreur que lorsqu'elle serrait plus étroitement son bras. De temps en temps il essaya de murmurer à son oreille quelques mots de prière pour celle qui lui était plus chère que sa propre vie, pour lui même, pour l'équipage entier. Le tumulte de la tempête empêchait qu'on ne se réunît dans une prière commune, mais l'influence qu'Arthur avait su acquérir sur ses nombreux camarades de voyage, ne fut pas perdue à cette heure solennelle.

Enfin, les éléments en fureur se calmèrent, le vaisseau ne marcha plus entouré d'une mer de feu, le vent ne se fit plus entendre que comme les sanglots et les gémissements d'un enfant qui pleure ; on put discerner la voix de l'homme, et entre autre un fervent « Dieu soit loué, » prononcé par plus d'une bouche naguère indifférente.

L'ordre était rétabli dans la cabine, mais Lucie était silencieuse et pensive ; elle avait vu la mort de près et elle avait eu peur. Il était certes bien naturel qu'elle eût peur d'une mort violente et subite, mais elle savait aussi que ce qu'elle redoutait par dessus tout, c'était ce qu'il y avait au delà de la mort ; elle s'était sentie au milieu de la sombre vallée, sans pouvoir dire : « Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi. »

Cependant Lucie ne vivait pas sans prier et elle n'espérait en aucun autre Sauveur, si ce n'est en Christ, mais Il n'était pas le premier dans ses affections, au contraire elle en avait d'autres qui lui étaient plus précieuses, elle le suivait, mais de loin : dès lors il n'était pas étonnant qu'à l'heure du danger elle ne pût jouir de cette confiance calme, privilége de ceux qui s'appuient habituellement sur son cœur. Lucie avait le sentiment de ce qui lui manquait, mais elle n'avait jamais eu le courage d'ouvrir cette partie de son âme à son mari ; lorsqu'il exprimait des sentiments qu'elle ne partageait point, elle se bornait à garder le silence, trop sincère pour chercher à faire croire ce qui n'existait pas, mais elle éprouvait alors comme une secrète douleur ; si Arthur avait pu le soupçonner, il aurait cherché à attirer toute sa con-

fiance, mais dans son humilité, il la croyait meilleure que lui.

Une semaine plus tard la vigie annonçait la bonne nouvelle que la Pagode de Jaggernaut était en vue au Nord-Ouest, à dater de ce moment jusqu'à son entrée dans le port de Calcutta, Lucie ne pensa plus qu'à contempler la scène toute nouvelle qui se présentait à ses regards.

Ce furent d'abord les petits bateaux montés par des natifs apportant du poisson et des fruits. Lucie était assez étonnée de n'être pas plus choquée de l'accoutrement ou plutôt de l'absence d'accoutrement des bateliers, qui ne portent guère qu'une large écharpe roulée autour du corps; elle croyait voir d'élégantes statues de bronze antique. L'intérêt de Phœbé était excité au plus haut degré, la voilà donc au milieu des païens, de vrais païens, d'hommes qui se jettent sous le char de Jaggernaut, et qui se suspendent à des crochets de fer.

Le lendemain Lucie fit remarquer à Arthur un petit bateau dirigé avec beaucoup d'habileté au milieu du courant. Arthur prit sa lunette, regarda, poussa un cri de joie : « Comment, cela ne se peut pas! mais oui sûrement! Vivat! — et il lança sa casquette en l'air en criant : « Oui, oui; c'est lui! »

— Qui, lui, Arthur?

—Dinoo! mon petit oiseau; Dinoo en personne, et mes domestiques.

Ce fut une joyeuse surprise pour Arthur, car la séparation avait plutôt augmenté que diminué son affection pour le vieillard. Il avait écrit qu'il arriverait par le *Diomède*, et Dinoo accompagné des autres domes-

tiques, s'empressait d'accourir, malgré la distance, pour le revoir plus tôt; il apportait aussi des dépêches du Gouverneur général qui nommait Arthur à un poste nouveau et supérieur à celui qu'il avait occupé jusqu'alors.

Arthur présenta Dinoo à sa femme qui ne put s'empêcher de rire de l'air de profonde admiration avec lequel le brave homme lui faisait de grands saluts en joignant les mains. Lucie avait quelque envie de faire des remontrances à Arthur sur ses nombreux domestiques; un bateau rempli de serviteurs lui paraissait presque une extravagance, d'autant plus que son mari l'avait avertie qu'il serait obligé de compléter le nombre voulu à Gwalior, ville située à peu de distance de leur future résidence. Comment ferait-elle pour diriger une pareille maison, elle qui n'avait jamais eu d'ordres à donner qu'à sa femme de chambre.

Arthur calma son inquiétude en lui expliquant de quoi se compose la maison d'un Anglais dans la partie nord-ouest des Indes : « Voyez-vous cet individu à turban, Lucie, avec ce costume de drap foncé bordé d'or, c'est notre khansamah ou maître d'hôtel; c'est lui qui est à la tête de notre maison; je lui fournis une hutte, je lui paye environ deux cent cinquante francs par an et il se défraye de tout; les gens au-dessous de lui sont payés dans la même proportion et se nourrissent eux-mêmes. Il est musulman et il a la plus haute opinion de ses mérites, son nom est Abdullah. Il viendra vous saluer tous les matins et vous demander vos ordres qui consisteront à lui dire combien de personnes vous aurez à dîner. Si vous préférez prendre soin vous-mêmes de certaines pro-

visions, qui dureront plus longtemps entre vos mains qu'entre les siennes, dès que vous aurez sorti ce que vous croirez convenable de lui remettre, votre besogne de ménage sera finie, il se charge du reste.

— Mais n'y aura-t-il donc point de femmes chez nous? demanda Lucie assez étonnée.

Arthur se mit à rire d'un air malicieux.

— Nous aurons des ayahs, dans quelque temps, Lucie (ayahs *bonnes*), mais pour le moment Phœbé sera le seul représentant de l'espèce féminine, à moins que Motè n'exige une matranée; mais je crois que jusqu'ici il s'en est passé.

— Qui est Motè, et qu'est-ce que c'est qu'une matranée.

— Voyez-vous cette figure si douce, un peu en arrière? là, ses yeux sont fixés sur moi dans ce moment, c'est Motè; c'est mon grand ami, mon serviteur personnel, le sirdâr ou chef des porteurs; les porteurs ont pour office de tenir la maison propre. Les matranées sont des balayeuses, et cependant leur nom signifie princesse.

— J'aime beaucoup la physionomie de Motè, il vous dévore des yeux, Arthur.

— Je crois qu'il est peu de choses qu'il ne fît pas pour moi. Sa femme est une Indoue des plus dévotes, sans cela je crois qu'il aurait suivi la même religion que son Sahib; mais je ne voudrais à aucun prix encourager des conversions qui n'auraient pas d'autres motifs que celui de me plaire. Voyez-vous à droite, Lucie, des palmiers! les premiers que vous ayez jamais vus; vous apercevez maintenant des villages,

ces terres basses sont des champs de riz, par derrière ce sont des bananiers et des tamarins. Comme le courant est fort. Le Hooghly [1] ressemble plus à un bras de mer qu'à une rivière.

Arthur avait jugé qu'il serait moins fatiguant pour sa femme de se rendre par eau à leur destination ; il comptait louer un bateau, le disposer comme une espèce de maison, jeter l'ancre tous les soirs, et poursuivre leur route le matin. Dinoo applaudit d'autant plus à ce projet que le Sahib lui avait désigné une place importante dans l'équipage du bateau.

Enfin le débarquement eut lieu, et Lucie se trouva transportée à terre dans une chaise à porteur élevée sur les épaules de deux Indiens qui plongeaient eux-mêmes jusqu'aux genoux dans la boue. Le capitaine Herbert ne passa que quelques jours à Calcutta, la ville des Palais, il désirait faire le voyage qui l'attendait pendant les jours de fraîcheur sur lesquels on pouvait encore compter ; cependant il donna à Lucie une idée suffisante de cette ville si différente des autres ; il la conduisit même dans la ville Noire ou quartier des indigènes, qui excède en étendue la partie blanche, puisqu'elle occupe à peu près les trois quarts de la totalité ; mais quel contraste entre ces rues étroites, ces huttes de bambous et de boue, et les splendides constructions de la ville anglaise. Lucie était indignée de la manière dont on traitait la population de couleur.

— Ne saurions-nous au moins être polis avec ceux qui annoncent une certaine aisance et une certaine

[1] Une des bouches du Gange.

éducation, et quant aux classes plus humbles, on les dirait faites pour être foulées aux pieds? Et Lucie prit l'engagement avec elle-même de continuer son étude de l'indoustani, afin d'avoir au moins le lien d'une langue commune avec cette race méprisée.

CHAPITRE V.

Nous nous serions volontiers arrêtés avec nos jeunes voyageurs soit à Calcutta, soit pendant leur long voyage sur le Gange, mais cela nous aurait menés trop loin, et cependant ce fut alors que Lucie s'initia le mieux aux coutumes et aux habitudes du pays qu'elle devait habiter; elle eut le temps d'étudier la langue indoue et le caractère mahométan en vivant si près de ses domestiques et de l'équipage du bateau, elle commençait même à comprendre un peu le sujet des longues conversations entre Arthur et le vieux Dinoo.

Lucie reçut plus d'une instruction profitable sur le Gange, le paganisme l'entourait de toutes parts, ce

n'était pas comme en Angleterre, chose toute simple et toute naturelle d'être chrétien ; la pureté de la foi qui lui avait été enseignée dans son enfance ressortait en contraste frappant à côté des superstitions dégradantes qui la scandalisaient à chaque instant! Tout ce qu'on lui avait dit du futur royaume de Christ: « Le temps où la justice régnera, où il sera fait droit aux affligés d'entre le peuple, où l'oppresseur sera froissé, les enfants du misérable délivrés, où le juste fleurira et où il y aura abondance de paix jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune.» (Ps. LXXII.) Toutes ces promesses, dis-je, lui apparaissaient comme une brillante lumière à l'horizon, et souvent elle s'entretenait avec Arthur de l'avenir et de ses espérances. Il est à craindre cependant que si elle eût scruté sévèrement ses plus secrètes pensées, elle aurait découvert que si elle s'arrêtait sans trop de peine sur ces sujets, c'est qu'ils étaient encore dans un vague lointain pour elle, mais si tout à coup ce cri eût retenti à ses oreilles : « Voici l'époux qui vient ! » elle aurait eu peur. Lucie n'approfondissait rien encore, elle se bornait à jouir de la douce intimité qui régnait à cet égard entre elle et son mari, et se reposait dans la confiance où elle était que son état spirituel faisait de rapides progrès.

Ce fut un vrai chagrin pour Arthur et sa femme de se séparer de leur embarcation à Allahabad pour continuer leur voyage par terre; le trajet en palanquin était particulièrement désagréable à Lucie; l'espèce de gémissement dont les porteurs ont l'habitude d'accompagner leur marche, lui donnait l'impression qu'ils succombaient sous le poids d'un fardeau insupportable.

Arthur avait un ami en garnison à Gwalior, il se proposait d'y laisser Lucie quelques jours pendant qu'il irait préparer sa nouvelle demeure et la rendre aussi confortable que possible.

Gwalior est une forteresse située sur un rocher qui s'élève presqu'abruptement au-dessus de la plaine; il n'est accessible que par des échelles, sauf d'un seul côté, qui, s'inclinant en pente plus douce, permet de le gravir autrement. Le cantonnement anglais est dans la plaine à quelque distance du rocher; ce fut là qu'Arthur conduisit sa femme, et l'accueil aimable et cordial des amis de son mari fit bien vite comprendre à Lucie pourquoi en revenant des Indes on trouve la société en Angleterre froide et compassée.

Les voyageurs arrivèrent au budgalow (nom des maisons d'habitation à un seul étage aux Indes) du capitaine et de Madame S.... au moment du lever du soleil et comme leurs hôtes rentraient de leur promenade matinale; le déjeûner servi sous un tamarin, à l'ombre que projetait la maison, les attendait, et pendant le repas la connaissance fut vite faite de part et d'autre.

Peu à peu la conversation se concentra sur les Indes, les affaires en général, et finalement sur la séparation toujours plus grande qui s'opérait entre la nation conquérante et la race conquise. « Voyez nos jeunes cadets, dans nos régiments, disait le capitaine S...., voyez, comment la plupart d'entre eux estiment les natifs? selon eux ce sont des jouets vivants inventés pour leur plaisir, ou des boucs émissaires sur lesquels ils peuvent décharger leur mauvaise humeur.

Les officiers de grades inférieurs vivent entre eux et négligent totalement les officiers natifs; on ne sait rien de ce qui se passe dans un régiment indigène, et comment le saurait-on? puisque les officiers qui le commandent ignorent le plus souvent la langue de leurs soldats. Lorsque le soldat Indou avait chaque jour la preuve de la supériorité intellectuelle et physique de l'officier anglais, tout allait bien, mais les choses ont changé et Dieu seul sait comment cela finira. Les dames auront un peu à répondre de tout ce qui se passe, madame Herbert, ajouta le capitaine en se tournant vers Lucie. Dans le principe, lorsque les Anglais arrivèrent ici, ils n'avaient pas le choix, ou la société des indigènes, ou point; mais lorsque des femmes, des sœurs, des filles comme les nôtres s'offrent à partager notre exil, comme elles le font à présent, et rendent nos intérieurs de maisons agréables, il est évident que nous sommes devenus exclusifs et les indigènes ne sont plus que des *nègres!* Ne me regardez pas de cet air incrédule, Herbert, j'ai entendu des hommes en place se servir de cette expression, et parmi nos Anglais tout à fait subalternes il n'en ont pas d'autres.

— J'ai été plus heureux que vous, S...., dit Arthur, dans mon dernier cantonnement nous avions le bonheur de posséder un bon magistrat, et avec l'aide de Dieu j'espère en devenir un moi-même.

Le ton sérieux d'Arthur, l'expression de son regard ne furent pas perdus pour son ami. Ils se connaissaient depuis deux ans, et à cette époque, malgré toute son admiration pour ce « *brave Herbert*, » le capitaine S... savait ce qui lui manquait sous le rapport reli-

gieux, et par amour pour lui, Arthur consentit plus d'une fois à écouter ce qu'il appelait *un prêche*. Mais là où la franc-maçonnerie chrétienne existe, un mot, un regard, suffisent pour établir une relation qui ne finira pas.

— Tout ce qu'il sera possible de faire, vous le ferez, mon cher ami, mais il faut vous attendre à ne pas trouver le terrain des plus faciles; voulez-vous savoir dans quelle estime les Brahmines tiennent nos cours de justice, et il faut avouer qu'ils n'ont pas complètement tort? Ecoutez ce que l'un d'eux disait à un de nos officiers: « Vos cours de justice sont ce que nous redoutons le plus, monsieur, nous sommes trop contents d'y échapper aussi vite que nous le pouvons. On dit rarement la vérité dans ces cours, monsieur, on ne pense qu'à ramasser le plus grand nombre possible de témoins; chez nous monsieur, nous cherchons plutôt la qualité. Lorsque quelqu'un a commis un délit, on le fait comparaître devant les hommes les plus respectables de sa tribu; s'il nie l'accusation intentée contre lui, et qu'il refuse de restituer l'objet dérobé, on lui commande de se baigner, de mettre sa main sur l'arbre sacré, et de déclarer son innocence à haute voix. S'il refuse, on lui ordonne de rendre ce qu'il a pris, ou de faire telle réparation jugée convenable; s'il refuse encore, il est puni par la haine de tout le monde et sa vie devient insupportable, impossible même. Un homme n'oserait jamais poser sa main sur l'arbre sacré et nier la vérité; les dieux assis sur l'arbre savent tout, et le coupable redoute leur vengeance! Dans vos cours, les hommes ne disent pas la vérité; ils se parjurent de toutes les

manières possibles, sans honte et sans peur. Le coupable sait qu'il a autant de chances de salut que l'innocent.

— Voilà une accusation bien grave S...., et si elle est fondée, il y a de quoi nous faire tomber à genoux mais non de nous désespérer. Les temps arrivent, mon ami, où un roi règnera en justice sur la terre entière, et jusqu'à ce moment vous et moi nous arborerons ses couleurs et nous lui servirons de témoins au milieu des païens. Nous soutiendrons la bonne cause, et Il sera pour nous.

Lucie avait écouté avec avidité cette conversation, elle admirait la hardiesse avec laquelle son mari confessait ses opinions, et ne se sentait point disposée à augurer mal de l'avenir. Si les cours de justice avaient en général une si mauvaise réputation, celle d'Arthur en ressortirait plus brillante par le contraste ; elle le voyait déjà le point de ralliement de tout ce qui était juste et honorable dans le district. Nous ne raconterons pas ce que Lucie vit à Gwalior ni les connaissances qu'elle y fit pendant son séjour ; nous la verrons plus tard retrouver ses amis dans des circonstances bien différentes. Bientôt Arthur put venir la chercher et la conduire dans son bungalow, qu'il avait nommé Ardenpoor, nom moitié anglais, moitié indien. Lorsqu'elle y fut installée, elle en envoya une exacte description à son frère et à sa belle-sœur ; — elle ajoutait en finissant sa lettre :

« Le charme de ce bungalow, à mon avis, est surtout dans le vérandah ou galerie qui entoure la maison de tous les côtés, et sur lequel les chambres ouvrent. Nous sommes maintenant en été, l'air que

nous respirons est brûlant : à chaque fenêtre est attachée une natte faite d'une plante parfumée ; un homme n'a d'autre occupation que de l'arroser constamment, en sorte que l'air extérieur nous arrive frais et humide ; nous avons de plus des éventails ou *punkahs* dans toutes nos chambres. On les agite non-seulement pendant la journée, mais toute la nuit, sans cela nous ne pourrions pas dormir ; les agitateurs de punkahs forment une race à part. Les domestiques vivent dans des huttes bâties çà et là dans l'enceinte de notre domaine, les autres dorment un peu partout, dans le vérandah ou les corridors.

» Nous nous levons à quatre heures, et nous nous promenons en voiture jusqu'à ce que le soleil nous avertisse de rentrer ; vient le bain, puis le déjeûner, et Arthur va à ses affaires ; pour ma part, j'avoue que je me suis bornée jusqu'ici à végéter pendant les heures chaudes de la journée, maintenant je n'en puis plus et l'effort d'écrire, même à vous, dépasse mon courage. »

Nous soupçonnons que Lucie emploie l'énergie qui lui reste à manier l'aiguille plutôt que la plume, au moins si nous devons en croire de charmants petits objets déposés, à mesure qu'ils sont terminés, dans une corbeille qu'Arthur appelle son reliquaire, et il nous semble qu'on apporte quelques changements dans la chambre à côté de la sienne. Quoiqu'il en soit, deux mois plus tard et au milieu de la saison des pluies, ce fut Arthur qui écrivit par le courrier d'Europe et non Lucie, mais sa lettre ne fut pas longue ; en quelques lignes, respirant la joie et la recon-

naissance, il annonçait à Edouard et à Grâce que sa Lucie était bien et qu'elle lui avait donné un fils.

Venez la regarder avec nous, pendant que nous soulevons le moustiquaire qui l'entoure. Arthur est auprès d'elle, le cœur trop plein pour parler et contemplant alternativement la mère endormie et le petit trésor qui repose sur son bras. Les cheveux blonds et ondulés de Lucie sont dénoués, son attitude exprime le repos et la paix, sa main est dans celle de son mari; — elle sourit et ouvre les yeux, elle croit rêver encore; mais non, c'est bien son fils qui est près d'elle et Arthur à côté de son lit; — et elle, elle vit pour eux. Sa physionomie brille de bonheur et elle couvre de baisers le petit visage de son enfant.

— Ecoutez-le, Arthur! écoutez cette respiration si douce : — n'est-ce pas joli? Oh! que Dieu est bon! Remerciez-le de ce qu'il nous a donné cet enfant; — notre enfant, Arthur! A qui ressemble-t-il? à vous ou à moi?

— Pas à vous, certainement, répondit Arthur en comparant sa rose blanche à la petite figure rouge à côté d'elle.

Il est assez rare que l'admiration dont les mères sont si prodigues pour leurs nouveaux-nés s'étendent aux pères; quelque disposés qu'ils soient à aimer sans réserve leurs enfants, ils ne font pas bon marché de leur opinion personnelle, quant à la beauté de la petite créature.

Mais le moment où Arthur, lui-même trouva son garçon le plus beau du monde arriva bien vite; il

avait le regard profond et pénétrant de son père, le front pur et la jolie bouche de sa mère. Comme elle l'aimait, comme elle était heureuse! Avec son Arthur pour appui et son enfant à chérir, son temps était suffisamment rempli. Cette question ne lui revenait plus si souvent au cœur : « L'Eternel est-il ta portion? » Et cependant elle priait beaucoup pour son enfant et elle demandait pour lui ce qu'elle ne possédait pas encore : que le Seigneur fût son *tout*.

La naissance du petit garçon fut une source de joie pour d'autres encore que pour Lucie ; quelques mois de séjour au milieu des païens avaient causé plus d'une amère déception à la pauvre Phœbé. Elle s'était figurée avec bonheur que les femmes et les enfants des domestiques établis à Ardenpoor seraient son champ de mission tout naturel, mais ce ne fut pas si facile qu'elle le croyait. Elle avait apporté la plus grande persévérance à apprendre l'indoustani, elle possédait même par cœur quelques parties des Ecritures, et avec toute la timidité d'une débutante, elle alla un soir tenter sa première expérience dans la cour, autour de laquelle les huttes des domestiques étaient construites. La comprirent-ils? — elle ne put le découvrir; — ils n'en avaient pas l'air et leur langage était inintelligible à ses oreilles novices. La femme de Motè, Runie, lui parut fort mécontente et même en colère; Phœbé sut plus tard que, sans s'en douter, elle avait dépassé la ligne tracée à la chaux dont une femme indoue s'entoure toujours lorsqu'elle prépare sa nourriture, cette même nourriture est

alors considérée comme souillée et il faut la jeter loin. Runie lança dehors le riz qu'elle venait de préparer au moment où Motè rentrait pour prendre son repas du soir, et lui désigna Phœbé comme la cause de ce qui se passait.

La pauvre Phœbé raconta ses difficultés à Dinoo, qui mieux que personne pouvait lui expliquer l'excessive jalousie avec laquelle un Indou préserve sa caste de toute souillure, mais en même temps il lui donna peu d'espoir de succès. Phœbé essaya une seconde fois et s'attaqua à Abdullah, dont le dialecte était meilleur et plus facile à comprendre ; elle essaya de son mieux de réfuter les objections qu'il se plaisait à entasser devant elle, — mais c'était pour elle une douleur profonde que le rire de dédain avec lequel il accueillait le nom du Sauveur, et après quelques tentatives elle dut y renoncer.

On comprend que les soins que Phœbé fut appelée à rendre au petit enfant furent un adoucissement à une déception qu'elle sentait avec amertume ; il avait son *Ayah* ou bonne et son porteur, mais Lucie avait remis à sa fidèle femme de chambre ses pleins pouvoirs sur l'appartement de l'enfant.

Il était un autre être dévoué et aimant qui se mouvait aussi dans l'auréole lumineuse qui entourait cette petite créature. Le dévouement sans bornes de Motè pour son maître et son admiration pour sa jeune maîtresse se reportèrent avec usure sur leur fils ; lorsque la mère et les bonnes ne pouvaient l'endormir, Motè arrivait, le promenait sous le vérandah en chantant des chants étranges qui ne manquaient ja-

mais leur effet ; c'était Moté qui se réveillait la nuit pour s'assurer que l'homme chargé d'agiter le punkah du petit garçon n'était pas endormi, et Motè qui entendit le premier le cri de l'Ayah , lorsqu'elle découvrit un jour un scorpion sur le berceau , et ce fut lui qui eut soin de le dire à Arthur de façon que Lucie ne pût l'entendre.

CHAPITRE VI.

Nous sauterons à pieds joints par dessus les quatre années suivantes et nous reprendrons le fil de notre récit à la fin de 1856. Nous retrouvons notre ami Arthur occupé à démêler patiemment le vrai du faux au milieu des témoignages contradictoires qui l'assaillent. Il est dans sa chambre de justice, entouré d'officiers, de cipayes, d'employés indigènes, de criminels auxquels il a fallu mettre les menottes. Arthur passe la main sur son front, d'un air de lassitude, car c'est là sa besogne de chaque jour depuis des semaines et des mois; — il n'a point de vacances, les causes se succèdent les unes aux autres, et partout dans son district il est accompagné des malédictions

des oppresseurs et des bénédictions des opprimés. Tant de fatigues sous ce climat brûlant ont ébranlé sa robuste constitution; auprès de sa femme et de son enfant, il retrouve sa gaieté, son élasticité d'esprit, son entrain d'autrefois, mais lorsqu'il est à ses affaires, on le dirait vieilli de dix ans, et Motè les mains jointes le supplie d'aller prendre quelques jours de repos dans les montagnes; mais sauf une ou deux excursions chez ses amis de Gwalior, Arthur est resté ferme à son poste. Il a un sentiment profond de sa responsabilité personnelle, il sait que l'influence qu'il a su acquérir par son caractère élevé et la fermeté de ses principes lui donnent des avantages que son remplaçant n'aurait pas; il attend donc avec patience, pour demander un congé, que les affaires soient moins pressantes. Mais ce n'est certes pas le cas maintenant; les mesures qu'un gouvernement de plus en plus impopulaire avait prises pendant l'année qui achevait de s'écouler, rendaient sa présence et son autorité nécessaires, son nom ayant encore le pouvoir de contenir l'esprit de mécontentement qui commençait à se manifester dans la contrée.

Sans être superstitieux, Arthur avait une crainte secrète de l'année qui s'ouvrait devant lui, il ne pouvait s'empêcher de prévoir les calamités qui, en effet, allaient fondre sur les Indes. Il savait que de toutes parts les Indous annonçaient que la domination des Anglais devait cesser cette année-là; il voyait surgir des éléments de désunion, et il savait que de là à un désastre la distance n'était pas grande; les actes du gouvernement lui faisaient craindre que les autorités,

soit civiles, soit militaires, ne se fissent pas une idée juste de l'état des choses.

En prévision des événements futurs et sentant sa santé décliner, Arthur était animé d'un désir presque fiévreux de mettre en sûreté les chers objets de son affection. Il savait, et Lucie aussi, qu'ils ne devaient pas espérer d'élever leur enfant dans le climat meurtrier des Indes, et ils s'étaient à peu près décidés à se séparer de lui avant la saison chaude qui s'approchait. Il y avait alors une joyeuse société d'enfants à Arden, et Lucie savait que Grace serait une véritable mère pour son petit Edouard; mais d'avance elle ne pouvait arrêter ses pensées sur le moment du départ, personne ne savait ce que son enfant était pour elle. Elle s'était dit que l'influence qu'elle pouvait exercer sur l'enfance de son garçon devait se concentrer sur quelques courtes années, et rien, si ce n'est son mari, ne la distraisait des soins qu'elle lui donnait. Cela peut paraître étrange, mais la religion de Lucie était infiniment plus vraie et plus fervente pour son enfant que pour elle-même, et elle demandait son salut avec une ardeur qu'elle n'apportait pas à ce qui la concernait personnellement.

Sa tendresse était trop vraie et d'une nature trop élevée pour lui permettre de gâter son petit garçon; sa volonté faisait la loi, quoiqu'il en coutât parfois un peu de lutte, car le caractère de l'enfant était fortement trempé, il mettait une extrême vivacité à tout ce qu'il faisait. De bonne heure Lucie lui avait donné l'habitude de considérer ses défauts et ses passions comme des ennemis qu'il fallait combattre, elle lui avait dit aussi que le Seigneur Jésus combattrait

avec lui. Cette idée ne déplaisait pas à ce jeune esprit plein d'énergie et tout disposé à la lutte. Souvent Lucie sentait une petite main se glisser dans la sienne :

— Maman, mon mauvais esprit est bien fort, demandez à Jésus de m'aider.

— Maman, dit-il une fois, j'ai prié Jésus aujourd'hui et Il m'a aidé.

— Comment t'a-t-il aidé, Edda ?[1]

— Il m'a aidé à ne pas murmurer.

Lucie serra son enfant contre son cœur avec reconnaissance en lui demandant à quelle occasion il avait eu la tentation de murmurer. Phœbé expliqua qu'elle avait été obligée de le priver de sa promenade à cheval, de le forcer à marcher à côté d'elle, et qu'il avait supporté cette punition sans se plaindre, quoiqu'il y fût encouragé par les lamentations du porteur qui le suivait partout.

L'affection de cet enfant pour sa mère était l'enchantement perpétuel de sa vie. Lorsque son père était absent, il se considérait comme le protecteur naturel de sa mère ; elle lui avait dit un jour en riant et en lui montrant sa main gauche que c'était la main de papa, qu'elle la lui avait donnée et qu'il y avait placé cet anneau comme signe qu'elle lui appartenait.

Edda écouta comme toujours avec la plus sérieuse attention, puis il grimpa sur les genoux de son père.

— Qu'est-ce que c'est, Edda?

[1] Petit nom d'origine saxonne inventé par Lucie pour réunir ses deux noms de baptême. « Edouard Anderson. »

— Papa, voulez-vous me donner un anneau, que je mettrai à l'autre main de maman pour montrer qu'elle est à moi.

Maman promit de lui donner cette main sans anneau, et à partir de ce moment il la couvrit de caresses :

— C'est ma main, n'est-ce pas, maman? l'autre est à papa.

En attendant, Arthur faisait tous ses préparatifs pour envoyer Lucie et son enfant en Europe; il avait été convenu qu'Edda partirait avec une sœur de madame S..., de Gwalior, mais Arthur sonda Lucie pour savoir si elle ne serait pas disposée à conduire elle-même Edda à Arden, et d'y rester quelque temps pour juger de l'effet que produirait le changement de climat sur l'enfant.

— Sans vous, Arthur! vous laisser seul ici?

— Oui, ma bien-aimée, c'est notre unique enfant; vous le ferez pour moi.

— Ne l'exigez pas, Arthur! demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas notre séparation; notre enfant m'est précieux, Dieu seul sait à quel point il l'est, et un rayon de tendresse vint illuminer sa charmante figure; je l'aime trop pour ne pas consentir à tout pour son bien, mais, Arthur, mon affection pour vous est d'une toute autre nature; promettez-moi que nous ne nous séparerons pas.

Que pouvait faire Arthur si ce n'est la prendre dans ses bras et lui accorder ce qu'elle demandait avec tant d'ardeur. Pouvait-il lui faire part de ses craintes relativement à l'état des Indes? Pouvait-il lui dire que sa santé devenait de plus en plus mauvaise et

qu'il lui manquerait peut-être bientôt? De semblables raisons pourraient-elles l'engager à le quitter, elle, Lucie? Cependant il murmura en la serrant contre son cœur :

— Nous ne serons pas séparés pendant notre vie, mais nous pourrions l'être par la mort.

On ne parla plus de départ, mais Arthur veilla avec plus de sollicitude que jamais aux événements qui se préparaient. Le gouvernement avait retiré des Indes une assez forte proportion de troupes européennes pour les envoyer en Perse, et il était plus nécessaire que jamais de s'assurer le bon vouloir des troupes indigènes ; ce fut le moment choisi par le gouvernement pour leur imposer l'usage des cartouches enduites de graisse, abomination aussi grande pour le Musulman que pour l'Indou.

— Voilà qui va mettre le feu aux poudres, dit Arthur à Lucie, et il lui lut les dernières nouvelles de Calcutta en date du mois de janvier :

« On a commis la double erreur d'enduire de graisse des cartouches à l'arsenal de Calcutta, d'après la recette anglaise qui se compose surtout de suif, et d'en distribuer aux troupes de natifs, tandis qu'on aurait dû les réserver spécialement pour les troupes européennes. On n'a pas daigné se rappeler qu'ordonner aux Cipayes de toucher de leurs lèvres un papier enduit de graisse animale, eux qui jamais ne touchent à aucune viande, c'est les rendre soupçonneux, méfiants et les porter à la désobéissance. Il est bien connu qu'une fois qu'ils auront déchiré ces cartouches, ils auront perdu leurs castes, personne ne voudra plus manger avec eux ; — le bruit de leur fu-

ture dégradation s'est déjà répandu avec la rapidité de l'éclair dans toutes les Indes. »

— Le gouvernement a-t-il perdu la raison ? s'écria Arthur; jeter un pareil brandon de discorde au milieu d'éléments qui ne sont que trop disposés à préndre feu. N'apprendra-t-il jamais à connaître les gens à qui il a à faire, et comment les indigènes eux-mêmes envisagent les choses ? Donnez quelque argent à un brahmine et il composera volontiers un ouvrage où il réfutera lui-même les erreurs de sa religion, mais offrez-lui un verre d'eau que vous n'aurez touché qu'au moyen d'un bâton de cent pieds de long, il ne le boira pas, quand bien même vous lui donneriez pour cela cent pièces d'or; en secret, je suis convaincu qu'il fera bien des choses contraires à sa religion, soit par intérêt, soit pour satisfaire ses passions, mais ostensiblement, jamais. Lucie, ma bien-aimée, attachons-nous plus fermement encore au Rocher des siècles; Dieu seul est juge, il élève l'un et abaisse l'autre. Nous sommes entre ses mains, par conséquent nous sommes en sûreté, mais je serais étonné qu'on pût éteindre facilement l'étincelle qui vient de s'allumer.

Lucie n'oublia jamais la ferveur et la foi vivante avec laquelle son mari pria ce même soir, demandant la paix s'il entrait dans les voies de Dieu de la donner, mais demandant surtout la grâce de le glorifier dans toutes les circonstances où il pourrait lui plaire de les faire passer. Il fit une allusion au bonheur dont ils avaient joui et bénit Dieu de tous ses bienfaits; il termina en se mettant lui et ceux qui lui étaient chers entre les mains de son Père céleste.

Lucie ne put s'empêcher de pleurer en se jetant dans ses bras, son courage défaillait en présence des événements qui se préparaient; Arthur se reprochant amèrement de l'avoir alarmée, lui prodigua les expressions de la plus vive tendresse et chercha à la rassurer. Aussi Lucie finit par oublier les craintes de l'avenir et ne songea plus qu'aux joies du présent.

Arthur souffrit toute la nuit d'une violente douleur au cœur, mais rien ne put le dissuader de se rendre à son devoir le lendemain matin.

— Grâce à vos soins, je suis beaucoup mieux, dit-il, et je ne suis pas assez malade pour me dispenser de mon service dans un moment où ma vigilance n'est pas de trop pour contrebalancer l'incroyable incurie de mes chefs.

Lucie inquiète pour son mari chargea Motè de ne pas le perdre de vue et de venir l'avertir s'il n'était pas bien. Le médecin le plus rapproché vivait à quelques milles de distance, elle lui dépêcha un messager pour le prier, si possible, de passer la journée à Ardenpoor. Arthur était à ses affaires depuis une heure environ, lorsqu'on le vit appuyer la main sur son cœur en poussant un gémissement étouffé; il perdit connaissance au même instant et serait tombé sur la table si Motè ne se fût élancé pour le recevoir dans ses bras.

— Courez dire à Mem-Sahib[1] qu'il n'est qu'évanoui et que nous le rapportons; — oh! dites-le lui doucement, murmura le dévoué serviteur; qu'un seul d'entre vous y aille! s'écria-t-il en voyant plusieurs personnes courir à la fois du côté d'Ardenpoor.

[1] Maîtresse.

Le docteur était déjà auprès de Lucie, et d'après ce qu'elle lui raconta il jugea que les symptômes qui l'avaient alarmée n'avaient aucune importance; il avait à peu près réussi à la rassurer, lorsqu'il aperçut une, deux, trois personnes qui s'approchaient en courant du bungalow.

Le docteur sortit pour les recevoir en faisant signe à Lucie de rester.

— Vous avez raison, chère madame, dit-il en rentrant, il n'est pas bien; on dit qu'il a eu un évanouissement et qu'on le ramène; je vais aller à sa rencontre; vous, restez ici et préparez-moi les remèdes dont j'aurai besoin.

Lucie obéit machinalement, puis mettant sa main glacée dans celle d'Edda, elle alla attendre sous le vérandah.

L'enfant regarda sa mère, il ne l'avait jamais vue comme cela; il rougit jusqu'à la racine des cheveux : « Maman, répétait-il, maman, parlez-moi ! »

Elle ne l'osait pas, elle sentait qu'une seule parole lui enlèverait la fermeté qu'elle conservait à grand peine; c'était le moment d'agir et non pas de pleurer. « Arthur n'est qu'évanoui, évanoui, répétait-elle; » mais son cœur démentait ses paroles.

Non, pauvre Lucie, ce n'est pas un évanouissement, c'est la vie qui s'en va. Arthur n'avait pas repris connaissance, il avait respiré deux ou trois fois avec difficulté, puis tout fut fini, et lorsque les porteurs du palanquin arrivèrent et virent que c'était sa dépouille qu'il fallait ramener chez lui, ils s'assirent et pleurèrent comme des enfants.

Le docteur les rencontra hors de l'enceinte du bun-

galow, un coup-d'œil jeté sur cette belle figure endormie de l'éternel sommeil lui suffit : « Pauvre enfant, s'écria-t-il, c'est affreux ! Que faut-il faire ? »

Ah ! il n'est pas nécessaire de rien dire, elle a tout compris, tout deviné. Elle pousse un cri déchirant et s'élance sur le palanquin. Les porteurs le déposent à terre et s'éloignent en sanglotant. Les domestiques accourent dans la galerie ; Phœbé occupée ailleurs ne se doute de rien, jusqu'à ce que l'enfant, qui comprend à moitié ce qui se passe et qui ne sait pas si c'est papa ou maman qu'il faut secourir, court la chercher.

Pauvre Phœbé ! quelle vue que celle qui se présente à ses regards ! le palanquin sur la pelouse, sa jeune maîtresse à genoux embrassant d'une étreinte passionnée celui qui lui était plus cher que la vie. Motè est le seul qui ait osé s'approcher d'elle, et lorsqu'enfin elle lève la tête et le voit prosterné à ses côtés, cette sympathie silencieuse est la première goutte de consolation qui tombe dans sa coupe de douleur.

Elle n'avait pas pleuré ; le docteur redoutant pour elle ce chagrin sans larmes, se décida à ne pas la quitter. Lucie, sans force ni volonté, se borna à lui donner les noms de quelques familles, à Gwalior, à qui il fallait écrire, puis elle se laissa mettre au lit par Phœbé, et demanda à rester seule. Phœbé hésitait, mais elle ne put résister au regard de supplication que lui adressa sa maîtresse, et elle sortit.

Dès que la porte se fut refermée, Lucie s'assit sur son lit, elle suffoquait : « Seule ! et pourquoi pas seule ! murmura-t-elle. Je serai toujours seule à pré-

sent; — il y a une si grande solitude ici, continua-t-elle en posant sa main sur son cœur. »

Elle se sentait entourée d'épaisses ténèbres, le soleil avait disparu de son ciel : « Oh! si je pouvais prier, » disait-elle, mais son cœur était comme pétrifié. Elle comprenait tout maintenant, Arthur avait été son idole; Dieu ne veut pas que nous ayons des idoles, et il la lui avait ôtée. Pour un instant le nuage parut se soulever à l'horizon, elle entrevit son bien-aimé dans sa vraie patrie, elle se dit que son tour viendrait, bientôt peut-être. « Mais non, reprit-elle avec angoisse, c'est sa patrie, ce n'est pas la mienne; je n'ai jamais été comme lui, je n'ai jamais eu une religion véritable, sans cela elle me consolerait à présent. »

Le soir vint, mais n'apporta ni larmes ni sommeil; Phœbé lui avait demandé avec instance la permission de passer la nuit dans sa chambre, Lucie n'avait pas voulu refuser, mais dès que la fidèle femme de chambre, fatiguée de cette triste journée, se fut endormie et qu'elle n'entendit plus aucun bruit, Lucie se leva et se glissa dans la chambre où elle savait qu'on l'avait déposé.

Elle tomba à genoux au pied du lit et contempla ces traits déjà altérés par la mort, mais pour elle toujours chers et sacrés, et le cœur désolé et repentant, elle s'écria avec l'accent du désespoir : « Oh! Dieu! aie pitié de moi qui suis un pécheur! »

Etait-ce une réponse à son cri? mais elle sentit qu'Il la reconduisait par la pensée à la dernière soirée passée à Arden, lorsqu'elle s'était réfugiée dans la solitude de son cabinet et qu'elle s'était sentie triste

et isolée, quoique si richement entourée d'affection et de tendresse, parce qu'elle ne pouvait pas répondre à un amour plus grand que tous les autres. Elle crut sentir le bras protecteur d'Edouard l'entourer, et entendre sa voix tendre et sérieuse lui dire :

— Ne peux-tu pas te confier en Lui lorsqu'Il dit : « Je t'ai aimée d'un amour éternel. » Puis un autre souvenir lui revint à la mémoire, lorsqu'Edouard lui avait raconté l'histoire de ses espérances trompées et les bénédictions que ce chagrin avait amenées avec lui.

— Oh ! s'il en pouvait être ainsi pour moi ! dit-elle, et cette fois la prière de son cœur fut : « Oh ! Seigneur, révèle-toi à *moi !* »

Lucie retourna doucement dans sa chambre; Phœbé s'était réveillée, mais devinant où elle était ne l'avait pas suivie; elle arrangea ses oreillers, la remit au lit et murmura à son oreille : « Chère dame, que le Seigneur vous donne le sommeil ! »

Lucie se recoucha, elle s'empara de cette pensée que la sombre vallée par laquelle elle passait pourrait être pour elle la porte de l'espérance ; c'était comme les rayons d'une étoile solitaire qu'elle apercevait de sa fenêtre et qui venait de percer les nuages ; elle la contemplait avec une sorte de fascination en répétant plusieurs fois : « Seigneur, révèle-toi à moi ! » Il eut pitié de son pauvre enfant fatigué, et Phœbé s'aperçut, à son inexprimable satisfaction, lorsque vint le matin, que sa maîtresse dormait.

CHAPITRE VII.

—

Ceux qui sont familiers avec la douleur ne se rappellent-ils pas l'angoisse pleine d'amertume avec laquelle ils se sont réveillés pour la première fois après un nouveau chagrin, à mesure que le souvenir, les pensées, les sentiments sortent les uns après les autres du court engourdissement dans lequel ils sont tombés? On a dit avec raison : « Nous ne connaissons réellement toute l'étendue de notre épreuve que lorsqu'elle a passé la nuit avec nous. »

Le lendemain matin, Lucie ouvrit les yeux sur son enfant assis, au pied de son lit, immobile et silencieux, sur les genoux de Phœbé ; il gardait sa mère. Il avait demandé avec tant d'instance à être conduit

auprès de sa chère maman *à lui*, que Phœbé n'avait pu lui refuser, et elle eut raison pour la pauvre mère. Après le premier moment d'étonnement, les bras de son petit garçon passés autour de son cou, ses baisers répétés, la douce voix dont il lui disait : « Ma pauvre maman, ma bien-aimée maman, » finirent par ouvrir la source de ses larmes, et des torrents de pleurs soulagèrent son cœur oppressé.

Le petit consolateur n'avait jamais vu pareille explosion de douleur; la tête de la mère reposait sur l'épaule de l'enfant. « Maman pleure, parce que papa est allé vers Jésus, disait-il en cherchant à expliquer la cause de ces larmes. Papa est très heureux d'être avec Jésus, continua-t-il avec un accent d'étonnement qu'elle n'oublia jamais; pauvre maman! elle n'a plus personne pour prendre soin d'elle à présent, seulement Jésus! Jésus l'aime beaucoup, — n'est-ce pas? Je vous en prie, maman, ne pleurez plus; je serai bientôt un homme, et je prendrai soin de vous comme le faisait papa. Je puis avoir vos deux mains à présent, n'est-ce pas, maman? » Et les sanglots de Lucie redoublèrent lorsqu'Edda s'empara de sa main gauche et que ses regards tombèrent sur le signe de cinq ans de bonheur. Mais son cœur s'était ouvert et les paroles d'Edda tombèrent comme un baume dans ses oreilles : « Jésus l'aime beaucoup. » Lucie cherchait le Seigneur comme elle ne l'avait jamais cherché, le psaume XLI lui était précieux comme exprimant l'état de son cœur, et son instante prière était toujours : « Oh! Seigneur, révèle-toi à moi! »

Ses amis auraient voulu l'entourer ou l'attirer chez eux, mais elle préférait rester seule; la Bible d'Ar-

thur était sa compagne habituelle, ses notes et ses marques au crayon étaient comme autant de messages qu'il lui avait laissés. Il avait l'habitude de réunir des passages deux par deux, lorsqu'il en avait éprouvé toute la vérité; les deux suivants qu'elle trouva soulignés de la main de son mari, devinrent pour elle une ancre d'espérance : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni; » et : « Je n'ai point dit à la postérité de Jacob : Cherchez-moi en vain. » (Gen., XXXII, 26. Esaïe, XLV, 19.)

Une fois cependant elle fut prête à se laisser aller au désespoir, cette pensée lui revenait constamment à l'esprit : « Vous suiviez vos idoles lorsque vous les aviez, et maintenant que vous offrez au Seigneur les restes flétris de votre cœur, les acceptera-t-il? » Ce fut une heure de ténèbres qui passa, et elle entendit des accents lointains qui lui disaient : « Ne crains point, lève-toi, il t'appelle; le coup qui t'a frappée, c'est sa voix qui te dit : Viens, je veux régner le premier sur ton cœur. »

Elle obéit, elle rejeta loin d'elle les doutes, les hésitations, et pendant les longues veilles de la nuit elle trouva la paix et le pardon qui est en Jésus, elle put dire : « Je suis à lui, Il est à moi, Il est mort pour moi. » Le nouvel état de son âme eut une influence heureuse sur sa santé, que la mort de son mari avait gravement altérée; elle semblait renaître à la vie, chacun en fit la remarque, même Edda qui lui dit : « Vous êtes heureuse à présent, n'est-ce pas? » Lucie lui répondit que Jésus la rendait heureuse : « Je l'aime beaucoup, puisqu'il vous rend heureuse, lui dit l'enfant. »

Lucie se sentait plus près de son mari qu'elle ne l'avait été au temps de son bonheur terrestre; elle ne formait réellement qu'un cœur et qu'une âme , qu'un tout avec lui à présent, ce qu'elle avait souvent désiré autrefois.

Plus rien ne retenait Lucie aux Indes, mais elle désirait attendre avant son départ que sa santé se fût raffermie, qu'elle fût en état de supporter un si long voyage, et qu'Edouard eût répondu à la lettre que Phœbé lui avait écrite tout de suite après la mort de son maître.

Le capitaine S... l'engagea, en attendant, à quitter Ardenpoor et à venir habiter un petit bungalow tout à côté du sien , à Gwalior; Lucie y consentit malgré le chagrin qu'elle éprouvait à quitter sa maison, les souvenirs qu'elle y laissait, et surtout une place particulièrement chère à son cœur dans le cimetière; mais Lucie vivait maintenant par la foi, et lorsqu'elle alla s'y asseoir pour la dernière fois avec Edda, elle put lui parler du grand jour de la résurrection où le Seigneur viendra sur une nuée et où papa, maman et Edda seront réunis pour toujours avec lui.

La plupart de ses domestiques voulurent l'accompagner; elle aurait mieux aimé congédier Abdullah, son caractère impérieux aurait exigé une main plus ferme que la sienne pour le diriger ; de plus, il était jaloux de la préférence du jeune Sahib pour Motè , mais puisqu'elle ne devait rester que peu de temps encore aux Indes, elle lui permit de la suivre.

Pendant les deux mois qui suivirent, sa santé se fortifia, et elle en profita pour servir son maître bien-aimé au milieu des familles qui l'entouraient

dans le cantonnement de Gwalior; la touchante beauté de cette jeune femme en grand deuil lui gagna bien vite les cœurs de tous ceux qui l'approchaient.

Cependant, le 10 mai, l'orage que les hommes prudents avaient prévu éclata sur les provinces du nord-ouest; la nouvelle des massacres de Meerut et de Delhi atteignit bientôt Gwalior et remplit les cœurs d'effroi et d'horreur. Les troupes cantonnées à Gwalior resteraient-elles fidèles? Telle était la question d'où dépendait le sort de tant d'êtres humains. Quelques corps détachés dans le voisinage s'étaient déjà mutinés, mais le noyau principal resté à Gwalior tenait ferme encore. Dès les premières nouvelles reçues de Meerut, le Maharajah de Gwalior [1] se hâta de mettre sa garde personnelle à la disposition du lieutenant gouverneur d'Agra.

Lucie avait mis toute sa confiance en son Céleste Ami. « Il se peut, se disait-elle, qu'Il veuille nous faire passer par un char de feu, moi et mon enfant; s'il en est ainsi, ce sera un passage rude, j'en conviens, mais enfin un passage pour entrer dans l'éternel repos. » Elle demanda cependant que, s'il était possible, ils tombassent ou qu'ils restassent ensemble.

On avait fait courir le bruit parmi les populations des campagnes qu'on avait mêlé de la poudre d'os à la farine qu'on vendait dans les bazars, pour que les Indous qui en mangeraient perdissent leur caste; il fut impossible de découvrir la source de cette ru-

[1] Prince Indien qui habitait près de Gwalior.

meur, mais le fait est qu'elle se répandit avec la rapidité de l'éclair et produisit une irritation extraordinaire. Le 27 mai, le Maharajah engagea les Anglais de Gwalior à envoyer leurs femmes et leurs enfants sous sa protection à la résidence ; il avait de fortes raisons de croire que le contingent indigène était à la veille de se mutiner ; il savait que les hommes avaient juré sur les eaux du Gange et sur le Coran de rester fidèles les uns aux autres ; dans la prévision des graves événements qui se préparaient, il conseilla aussi aux officiers de monter à cheval et de s'enfuir.

Malheureusement les officiers supérieurs refusèrent de croire au danger, et déclarèrent qu'ils comptaient sur l'entière fidélité des troupes indigènes, par le fait, il n'y en avait pas d'autres à Gwalior. Les Cypayes parurent enchantés de cette généreuse confiance, et ils en exprimèrent hautement leur satisfaction. Le Maharajah, stupéfait d'une conduite si imprudente, continua ses instances auprès des officiers, les engageant à se mettre sur leurs gardes, et leur donnant les assurances les plus positives que les troupes indigènes ne se considéraient plus comme étant au service du gouvernement britannique.

Quinze jours plus tard, et les événements ne se chargèrent que trop de prouver la vérité de cette assertion. Le 14 de juin était un dimanche ; on devait, le matin de bonne heure, enterrer le petit garçon d'un capitaine en garnison à Gwalior, et Lucie avec plusieurs personnes, qui ne se doutaient guère que c'était la dernière fois qu'elles verraient lever le soleil, comptaient accompagner le convoi au cimetière et de là se rendre à l'église, où Lucie devait

prendre la Cène. Tout alla bien dans la matinée ; les Cipayes regardèrent passer les Européens avec tous les signes d'un profond respect. Lucie fut très fatiguée après le service et Edda réclama comme son privilége de la soigner pendant que Phœbé serait absente. Il ne ressemblait jamais mieux à son père que lorsqu'il prenait soin de sa mère, et les petits airs d'homme qu'il se donnait à ces moments-là, faisaient souvent pleurer Lucie ; après avoir fait tout ce que son cœur aimant pouvait lui suggérer, il vint s'asseoir sur un tabouret à côté de sa mère, prit sa main entre les siennes et la couvrit de baisers.

Lucie regardait son enfant d'un œil presqu'avide ; elle ne lui avait jamais parlé des dangers qu'ils couraient, elle savait qu'il était un agneau de la bergerie du Seigneur et qu'il était en sûreté entre ses bras ; mais son cœur tremblait en recevant ces marques d'une si tendre affection. Qui la remplacerait auprès de lui, si elle lui était enlevée ?

— Comme maman aime son Edda ! dit-elle, mais Jésus l'aime plus encore. Si maman s'en allait, Jésus prendrait soin de son petit agneau.

— Mais vous ne voulez pas vous en aller et me laisser tout seul, n'est-ce pas, maman ?

— Si Jésus m'appelait, comme il a appelé papa ?

— Ah ! il m'appellerait aussi ; il y aura bien de la place au ciel pour un petit garçon comme moi.

Lucie lui dit qu'il avait une place au ciel, que son nom y était écrit, et que Jésus l'y amènerait, mais à ce moment l'attention de l'enfant fut distraite, et elle ne renouvela pas la conversation.

Dans l'après-midi, le capitaine S... vint l'avertir

qu'on avait mis le feu à un bungalow, mais il ne parut pas y attacher beaucoup d'importance.

Dans la soirée, il s'élança chez elle fort inquiet : « L'artillerie indigène vient de se mutiner : ils chargent leurs canons ! Les trompettes sonnent l'alarme; on entend crier de toutes parts : aux armes ! aux armes ! les Feringhees (Européens) arrivent ! » Lucie n'était plus en sûreté chez elle, des bandes de Cipayes couvraient déjà les chemins ; il fallait qu'elle se cachât avec Edda dans les longues herbes du jardin, tandis qu'on préparerait sa voiture pour se rendre chez le Maharajah.

Lucie rassembla immédiatement ses serviteurs et leur demanda avec calme si elle pouvait compter sur eux; lui seraient-ils fidèles jusqu'au bout?

Tous le lui promirent, tous sauf Abdullah qui restait à part et détournait la tête.

— Quittez-moi, Abdullah ! — je ne vous demande pas votre concours, et vous n'aurez sûrement pas le cœur de me faire du mal, ni à moi, ni aux miens.

— La puissance des Anglais est finie, dit-il, et il s'éloigna d'un air sombre.

Lucie demanda avec instance qu'on préparât la voiture aussi vite que possible, et qu'on la lui amenât à une porte de derrière de la barrière d'enceinte, puis, suivie de Motè et de Phœbé, elle courut dans la chambre où son bel enfant dormait : « Tâchez de ne pas le réveiller, si cela est possible, Motè, murmura-t-elle; épargnez-lui des terreurs inutiles. » Et elle l'enveloppa d'un châle de couleur foncée pour le mieux cacher.

Ils allèrent se blottir dans d'épais bosquets, tout

près de la porte où ils attendaient la voiture; on entendait des coups de fusil, on voyait les flammes s'élever des bungalows en feu, — mais c'était encore dans le lointain; s'ils pouvaient arriver en sûreté chez le Maharajah, tout irait bien. L'enfant dort toujours, la mère, assise à terre, l'entoure de ses faibles bras; son cœur plein de courage ne lui fait point défaut, mais ses forces physiques sont prêtes à l'abandonner.

On entend un bruit de roues, mais en même temps, oh! horreur! on entend aussi des cris de colère dans le bungalow; des coups de feu se succèdent, tandis que les serviteurs fidèles s'opposent à l'entrée des ennemis. Les fugitifs auront été trahis par Abdullah, car leur retraite est aussitôt découverte.

L'amertume de la mort est passée pour Lucie, mais elle presse la main de Phœbé : « Hélas! c'est à cause de moi que vous en êtes réduite là; courage, ma sœur, nous serons avec Christ, ce qui nous vaudra beaucoup mieux! » Puis elle penche la tête sur son Edda, remet son âme à Dieu, et lui demande que le passage de la mort à la vie éternelle soit court.

Elle entend les accents de supplication de Motè à quelque distance, puis tout à coup un bras la saisit et la jette de côté, un autre bras s'empare de son enfant.

— Ayez pitié! s'écria-t-elle en embrassant les genoux des brigands; tuez-moi, mais épargnez mon enfant!

— Nous n'avons pas besoin de la Mem-Sahib, qu'elle s'en aille! mais il faut que la semence du tyran périsse; le fils ne régnera pas à la place de son père!

Elle n'entendit plus rien, un nuage passa devant ses yeux et elle tomba aux pieds de celui qui lui parlait. Le cœur du soldat fut-il touché de pitié ? nous ne le savons, mais il la prit dans ses bras et l'emporta dans la voiture qui l'attendait à la porte, fit monter Phœbé après elle, et les renvoya sans leur faire de mal.

— Chez le Maharajah ! cria Phœbé, et le conducteur épouvanté fouetta ses chevaux et les mit au galop.

Phœbé crut, nous allions presque dire *espéra*, que sa maîtresse ne vivait plus, mais l'air frais de la nuit la ranima ; elle essaya de parler, les paroles expiraient sur ses lèvres ; enfin Phœbé parvint à entendre :

— Dites-moi tout, je le supporterai.

Hélas ! il y avait peu à dire. Motè avait suivi l'homme qui avait emporté Edda, peut-être serait-il parvenu à le sauver dans la maison où plusieurs domestiques dévoués étaient restés, mais on ne pouvait rien savoir avant le retour de Motè.

Que serait devenue Lucie dans cette heure de ténèbres sans son Dieu ? Elle se rappela la cérémonie du matin, ces gages de son amour et de sa mort : « Dieu n'a pas épargné son Fils unique ! se dit-elle. »

Elle trouva le Maharajah et ses troupes sous les armes ; des officiers, des employés, des femmes, des enfants venaient d'arriver, persuadés que tous ceux qui étaient restés dans les cantonnements devaient avoir péri ; — on envoya des patrouilles à la recherche des fugitifs, et deux hommes en particulier furent dépêchés avec mission de découvrir, si possible, ce qu'était devenu le petit garçon du capitaine Herbert.

Le Maharajah jugea bientôt, d'après l'attitude des rebelles, qu'il était impossible de continuer à protéger les Anglais à Gwalior; il fit en conséquence préparer des voitures, des palanquins et une escorte pour les diriger sur Agra, s'il le fallait.

Lucie demanda qu'on la laissa en arrière, mais ses amis, trop certains du sort de son enfant, ne voulurent pas y consentir, et pour la décider à ne pas attendre le retour de Moté, comme elle le désirait, ils l'assurèrent qu'il serait bien plus facile d'opérer la fuite d'Edda sans elle qu'avec elle. On avait entendu déjà tant de récits tous plus horribles les uns que les autres, que la douleur de Lucie n'était qu'une douleur ajoutée aux autres.

Les fugitifs atteignirent Agra le 17 juin, après un voyage de trois jours et à travers mille périls, mais aussi après avoir reçu ici et là des témoignages de dévouement et de fidélité d'autant plus précieux que chaque jour ils devenaient plus rares.

Lucie attendait avec une angoisse inexprimable l'arrivée de Motè: elle était parfaitement sûre de sa fidélité, elle savait que rien ne pourrait l'arrêter pour la suivre, quelles que fussent les nouvelles qu'il apporterait. Motè justifia sa confiance; il arriva à Agra le jour après elle, mais hélas! pour confirmer ses craintes les plus vives. Voyant que personnellement elle n'avait rien à craindre, il s'était élancé à la poursuite du Cipaye qui s'était emparé du petit garçon, se flattant qu'il ne le perdrait pas de vue. Mais son espérance fut trompée; supposant que peut-être le ravisseur éviterait d'entrer dans la maison, et sachant que les minutes étaient précieuses, il se mit à

chercher avec soin dans les jardins qui entouraient le bungalow; il s'aperçut qu'on le suivait tout doucement, et avant qu'il pût se retourner pour voir qui c'était, il reçut un coup de crosse de fusil; il chancela et tomba. Lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, tout était silencieux autour de lui. Il se releva, mais il n'avait plus qu'un espoir bien vague de sauver l'enfant; à une courte distance de la maison, il ramassa le châle dont on avait enveloppé Edda; dévoré de chagrin, il continua sa recherche. On n'entendait plus aucune voix dans le bungalow; — les portes étaient ouvertes, mais les pillards s'étaient dirigés d'un autre côté. Lorsqu'il atteignit la porte d'entrée, il vit les traces évidentes d'une lutte, son pied glissa dans une mare de sang, et il fut près de tomber sur le corps du porteur de son jeune maître, qui était probablement mort en faisant une dernière tentative pour le sauver, car Motè trouva, à quelques pas de lui, la petite chemise d'Edda tachée de sang. Il commença à se lamenter à haute voix, puis se rappelant qu'on pourrait l'entendre, il se tut ; ce n'était pas qu'il craignît la mort, son cœur était déchiré, mais il voulait revenir auprès de sa maîtresse.

Il chercha le corps d'Edda, mais en vain; il pensait que le crime avait été commis à l'instigation de quelqu'ennemi secret, à qui il avait fallu une preuve visible qu'on avait effectué ses ordres; Motè soupçonnait fortement Abdullah, mais sa hutte était vide et il n'avait pas de preuves positives contre lui. Runie, la femme de Motè, était absente aussi; ses enfants lui dirent qu'elle allait revenir, Motè savait que les indigènes n'avaient rien à craindre des révoltés.

Il s'était emparé à la hâte de quelques objets auxquels il savait que sa maîtresse mettrait du prix, comme ayant appartenu à son mari et à son fils, une petite écritoire du capitaine, sa Bible, deux portraits dans des écrins, et il s'était enfui.

Motè ne put articuler ce qui précède qu'à de longs intervalles, d'une voix brisée et entrecoupée par ses larmes et ses sanglots.

Et comment supporta-t-elle ce coup qui achevait sa désolation, et qui la renvoyait dans son pays veuve et sans enfant.

Elle le supporta en se serrant plus étroitement contre le bras qui la frappait et en s'y appuyant avec plus de force que jamais : « Quoiqu'il me tue, je me confierai en lui. Son amour est vérité ; je le sens dans le fond de mon cœur, je l'entends me dire : « C'est moi, n'ayez point de peur, répétait-elle. »

On a remarqué que beaucoup des témoins de la révolte des Indes, en 1857, avaient eu l'impression que le voile entre le monde visible et l'invisible était arraché de devant leurs yeux ; la vie n'était plus pour eux qu'une étincelle prête à s'enflammer au moindre souffle d'air, et la douleur causée par la perte de leurs proches était adoucie par la perspective qu'ils allaient les suivre.

Cette pensée et surtout sa foi vivante, un état de prière habituelle, maintinrent Lucie dans une paix véritable, mais elle sentait ses forces s'en aller à vue d'œil. Les symptômes fâcheux, qui s'étaient déclarés à la mort de son mari, reparurent avec plus d'intensité que jamais. Si même elle pouvait espérer de continuer son voyage au milieu des périls et des dangers

qui l'entouraient, il lui semblait peu probable qu'elle pût atteindre l'Angleterre, et elle reconnut la miséricordieuse dispensation qui avait permis que son petit agneau fût recueilli, dans le sein de son Sauveur, par un messager bien rude à la vérité, plutôt que de le laisser orphelin parmi des étrangers.

Elle aurait voulu savoir où reposait ce cher enfant, elle aurait aimé avoir une boucle de ses beaux cheveux, qu'elle n'avait jamais pu se décider à couper, malgré la chaleur du climat, — mais elle s'efforça de dire de tous les détails de son épreuve : « Tout va bien. »

Elle n'avait plus de grands dangers à courir à Agra, et elle aurait voulu que Motè retournât chez lui, mais il implora la faveur de rester auprès d'elle jusqu'au moment où elle s'embarquerait pour l'Angleterre, et Lucie elle-même fut contente de différer sa séparation d'avec un serviteur si fidèle et si dévoué.

CHAPITRE VIII.

—

C'était un des premiers beaux jours du printemps. Un monsieur et une dame, sur le quai de Southampton, essayaient, au moyen d'une lunette, de découvrir la direction que prenait un vaisseau qu'on apercevait au large. Ils attendaient depuis plusieurs jours l'arrivée de la *Victoire*, de Calcutta.

— J'ai presque peur de la revoir, Edouard ; je le redoute autant que je le désire ; quelles épreuves que les siennes ! que de coups pour l'accabler ! — Son mari, son enfant, c'est *tout* pour une femme ! Et Grace s'appuya plus fortement sur le bras qui la soutenait.

— A en juger par ses lettres, Grace, notre chère Lucie peut dire avec vérité : « N'ayant rien et cepen-

7

dant possédant toutes choses. » Voyez, voyez, c'est bien la *Victoire*, continua Edouard, voilà les petits bateaux! — elle se dirige droit sur la terre; — je vous amènerai Lucie à l'hôtel. — Et serrant la main de sa femme, il s'élança dans une des embarcations qui se détachaient du quai.

Lucie était étendue sous une tente qu'on avait arrangée sur le pont; la plupart de ses compagnons de voyage avaient à regret pris congé d'elle, et le cœur reconnaissant des bénédictions qui l'avaient accompagnée pendant cette longue traversée, elle cherchait à distinguer les objets à mesure qu'en s'approchant de la côte, ils devenaient plus distincts à ses yeux.

— Il en est de même pour ma céleste patrie, pensait-elle; j'ai navigué en vue de ses rivages, et ils me sont devenus familiers.

Elle regardait machinalement un petit bateau qui dansait sur les vagues, mais lorsqu'il fut plus près, elle saisit le bras de Phœbé: « C'est M. Anderson! dit-elle. »

Elle s'était si souvent représenté sa première entrevue avec Edouard, qu'elle se croyait tout à fait préparée, mais la surprise fut plus forte qu'elle n'avait compté, et elle se sentit trop faible pour la supporter.

— Je le verrai dans ma cabine, dit-elle, et elle s'éloigna à pas chancelants.

Et cependant quelle consolation, quel sentiment de bien-être, de repos, de se sentir si tendrement entourée de ses bras, et de l'entendre répéter : « Ma bien-aimée, — ma bien-aimée, aussi longtemps que

Dieu te conservera à moi ! » Elle n'avait rien éprouvé de pareil depuis la mort d'Arthur.

Mais en la retrouvant si faible et si changée, Edouard eut la conviction qu'elle ne lui était rendue que pour peu de temps ; cette figure pâle et résignée appartenait déjà au monde des esprits, ce n'était plus sa fraîche et brillante Lucie; il retrouvait son front calme et pur, mais ses yeux étaient animés d'une expression de profonde paix qu'il ne lui avait jamais vue. Elle voulut parler, mais il ne le lui permit pas; elle le laissa faire, il lui était doux d'obéir.

Lucie était si épuisée en arrivant à l'hôtel qu'elle n'eut que la force de murmurer ces mots à sa sœur :

— Il ne me quitte jamais, ma chérie, et je suis heureuse !

Son frère et sa sœur jugèrent avec raison qu'il valait mieux la laisser seule avec Phœbé ; d'ailleurs Grace ne put que pleurer toute la soirée, elle aurait été une garde-malade assez incapable.

Le trajet à Arden s'accomplit facilement cependant; Lucie fut tentée de se rebeller lorsqu'Edouard baissa les stores de la voiture, mais il insista, ne se souciant pas qu'on pût la voir, ni qu'elle-même vît rien qui l'ébranlât; il la porta de sa voiture dans sa chambre.

Grace s'était demandé avec inquiétude comment elle pourrait adoucir ce que la vue d'objets familiers aurait de pénible pour Lucie. La plupart de ses effets avaient été envoyés à Calcutta avant la révolte, et dépêchés en Angleterre avant même qu'elle eût quitté Gwalior; elle avait donc moins souffert que beaucoup d'autres du pillage des maisons. Edouard

et Grace, après quelques hésitations, avaient décidé que Lucie préférerait occuper ses anciens appartements; ils les avaient arrangés avec tout le soin que peut y mettre la plus tendre affection, et y avaient disposé les trésors rapportés des Indes; — seulement ils avaient caché sous un voile les souvenirs les plus intimes de son mari et de son fils, afin de les dérober à l'observation générale, et pour qu'elle-même ne les regardât que quand elle le voudrait.

La soirée les trouva tous réunis; il était une question que Lucie désirait faire, et cependant sa voix tremblait.

— Grace, dit-elle enfin, je n'entends point de petites voix; où sont les enfants?

— En visite chez leur grand-papa; — il les fait demander de temps en temps; — cela vous amuserait, Lucie, si vous voyiez les libertés qu'ils prennent avec lui, et comme mon père les tolère.

Grace s'était arrangée pour que les enfants fussent absents pendant les quinze premiers jours; quand elle regardait son petit Herbert, si fort et si robuste, sa petite sœur, jolie comme une fée, et son poupon aux joyeux éclats de rire, elle pensait qu'ils rappelleraient à sa sœur le coup qui lui avait enlevé son unique fleur et la laissait sans enfant.

Lucie la devina et supplia qu'on les fît revenir; Grace lui promit d'abréger leur absence.

— Vos enfants seront mes plus chers objets d'affection, reprit Lucie, et je remercie Dieu de ce qu'il m'a laissé tant d'êtres à aimer. Mon Edda au ciel a ouvert mon cœur à tous les enfants.

C'était la première fois qu'elle parlait de son fils;

elle ne pouvait pas encore aborder les scènes qui s'étaient passées à Gwalior, mais elle donna à son frère et à sa sœur beaucoup de détails sur les temps qui les avaient précédés.

Quelques jours plus tard, les enfants revinrent, et tante Lucie fut bientôt leur favorite à tous ; elle aimait à entendre à sa porte ces petites voix, demandant la permission d'entrer, mais elle n'était pas assez forte pour les garder longtemps auprès d'elle, et Edouard trouvait très vite que le moment était venu de les renvoyer.

En la voyant si faible, sa santé si altérée, et surtout sa respiration difficile et gênée, Edouard eut le sentiment que sa sœur ne vivrait pas longtemps, mais peu à peu ces symptômes qui l'avaient effrayé disparurent, et il se reprit à espérer et à entrevoir son rétablissement. Il était assez naturel que cette perspective fît peu de plaisir à Lucie, toutefois elle consentit à une consultation de médecins et promit qu'elle essaierait de les croire, et d'agir d'après leurs conseils.

Le résultat de leur examen fut qu'il n'y avait aucun danger immédiat, et qu'un repos complet, soit de corps, soit d'esprit, était absolument nécessaire.

— Chassez loin de vous les pensées tristes, les sujets de découragement; avec de la prudence et quelques prescriptions que je vais vous faire, vous avez encore bien des années devant vous, lui dit son médecin en la quittant.

— Bien des années devant moi ! répéta Lucie, lorsqu'il eut fermé la porte et qu'il fut allé répéter ces paroles consolantes à ceux qui les apprécieraient

mieux qu'elle. Est-ce là ce qui doit me guérir du découragement?

Et la pauvre femme fut en proie à la plus amère douleur qu'elle eût encore éprouvée depuis son veuvage. L'ennemi vit ses avantages et sut en profiter. Elle avait toujours dit pour ce qui concernait sa vie temporelle : « Que ta volonté soit faite! » et elle croyait l'avoir dit en toute sincérité, mais c'était en faisant une espèce de réserve tacite que la volonté de Dieu serait de la reprendre à lui. Elle l'avait béni de lui conserver la vie, tant que son enfant vivait, et même pendant sa détention à Agra l'existence ne lui avait pas été à charge; elle avait partagé avec beaucoup de femmes anglaises les soins à donner aux malades et aux blessés, et ses paroles de paix et d'amour, qui avaient chez elle la saveur de la vérité et de l'expérience, faisaient l'effet d'une rosée rafraîchissante. Il lui était doux de s'employer à une œuvre pareille, et lorsqu'on la priait de s'arrêter, de ne pas s'épuiser, elle répondait : « Qu'elle avait été appelée à la onzième heure, et qu'elle avait peu de temps à employer au service de son Maître. »

Lorsqu'enfin elle put se mettre en route pour l'Angleterre, et qu'elle éprouva, non-seulement qu'elle avait des forces pour accomplir son voyage, mais qu'il lui faisait du bien, elle rendit grâce à Dieu de ce qu'il lui permettait de revoir ce qui lui restait de plus cher sur la terre. Elle ne mourrait pas en pays étranger, elle finirait ses jours à Arden, elle pourrait dire elle-même à Edouard les grandes et merveilleuses choses que Dieu lui avait accordées.

Jusque-là les voies de Dieu lui avaient paru bonnes,

mais à présent ses idées se troublaient; elle avait espéré qu'elle n'avait qu'à mourir, et Il lui ordonnait de vivre.

Un sage cherchait à expliquer à un petit enfant ce que c'était qu'une croix. Il prit deux morceaux de bois de longueurs inégales : « Vois, dit-il, le plus long, c'est la volonté de Dieu, le plus court, c'est la tienne ; mets ton morceau de bois au bout du plus long, et tu n'auras point de croix; mets-le en travers, et tu en auras une. »

La volonté de Lucie, dans le moment actuel, était comme posée en travers sur celle de Dieu. « Pourquoi vivre? pourquoi ne pas aller auprès de mes bien-aimés? Si j'étais plus forte, j'irais aux Indes comme missionnaire, ce serait différent ; mais ici je n'ai rien à faire. Edouard et Grace sont excellents, mais ils n'ont pas besoin de moi : ils ont leurs enfants et se suffisent à eux-mêmes. Oh ! pourquoi ne puis-je pas m'en aller? » Le doute et le murmure se glissaient peu à peu dans son cœur, sans qu'elle en eût conscience, l'ennemi du Seigneur venait prendre la place qu'elle avait jusqu'ici réservée à son Maître.

Ce moment fut sombre et désolé, mais il ne dura pas. « Si un homme péche, il a un avocat auprès du Père. » En réponse à son intercession, Lucie Herbert répandit sa douleur devant le Seigneur, et reçut en retour des manifestations de son amour qui la remplirent de honte, mais qui, en même temps, calmèrent son incrédulité craintive. Que de reproches elle se fit pour avoir douté un moment! « Eh! quoi! j'aurais pu vivre pour mon mari, pour mon

enfant et je ne le pourrais pas pour Celui qui est mort pour moi, et je ne me confierais pas en lui? Ne m'a-t-Il pas supportée dans un temps où mon cœur ne songeait qu'à ses idoles? et me plaindrais-je lorsqu'Il me demande de vivre quelques années encore, et de me contenter de l'avoir pour ma portion, Lui, lors même qu'Il ne me donnerait rien à faire? Ne sera-ce pas quelque chose si je puis montrer à d'autres qu'Il est mon tout? Jésus, pardonne-moi! aime-moi et bénis-moi encore! »

La victoire fut complète, et lorsqu'Edouard revint auprès d'elle en lui disant que, s'il lui était impossible, quant à lui, de ne pas se réjouir, il comprenait bien que pour elle la vie était une épreuve et non une joie, Lucie sourit doucement et lui répondit: « Tant que je serai ici, sa volonté sera la mienne, c'est à Lui à fixer le moment de mon repos. »

Lorsque vint l'automne, la prédiction des médecins se trouva pleinement réalisée, et la santé de Lucie à peu près rétablie; il est probable que la disposition paisible de son esprit y contribua beaucoup.

La bonne tante Clayton s'affaiblissait sensiblement depuis un an; elle ne sortait plus guère de sa chambre, aussi tant que Lucie avait été malade, elles ne s'étaient pas vues. Ce fut un beau jour pour la vieille dame celui où son enfant chérie vint la voir, et où elle posa encore une fois sa main tremblante sur la tête de Lucie en la bénissant.

— Arthur m'a donné un abri dans ma vieillesse, dit-elle enfin, ne sachant trop si elle pouvait parler de lui.

Rien n'était plus doux à Lucie, tout comme aussi de se trouver dans la maison Mildred, au milieu des arrangements qu'il avait pris pour en rendre l'habitation aussi agréable que possible à sa vieille tante ; — elle y vivait dans une si grande paix, que sa société fut précieuse et bienfaisante à sa nièce. Lucie se décida à passer les mois les plus froids de l'hiver auprès d'elle. Lucie était de retour à Arden depuis quelque temps, et songeait à faire arranger pour son usage une autre partie de la maison, et à s'y fixer pendant la vie de sa tante, lorsqu'elle reçut une lettre de la femme de chambre de Mme Clayton, qui lui annonçait que sa maîtresse était malade, mais sans dire que son état fût alarmant. Edouard partit aussitôt, promettant de revenir chercher Lucie si cela était nécessaire ; il n'en eut pas le temps, tante Clayton s'affaiblit si promptement qu'en peu d'heures tout fut fini. Elle mourut en paix, laissant sa bénédiction à chacun d'eux, et surtout à sa précieuse enfant, comme elle appelait Lucie.

Nous sommes arrivés au moment où nous avons commencé notre histoire. Il y avait environ trois mois que tante Clayton était morte, et on se demandait ce qu'il fallait faire de Mildred. Arthur avait laissé toute sa fortune à sa femme, et elle avait reçu, le matin même, une lettre de son homme d'affaires, la priant de lui donner des ordres à cet égard. Vendre ou louer? telle était la question.

Lucie, mue par un sentiment d'affection et de respect pour la demeure héréditaire de la famille Herbert, n'aimait ni l'une ni l'autre de ces alternatives ; mais quoique sa fortune fût plus que suffisante, elle

sentait qu'il aurait été déraisonnable de ne pas tirer parti d'une propriété aussi importante que celle-là. Elle finit par autoriser ses agents à mettre la maison en location, sauf l'aile droite qu'Arthur avait arrangée et meublée; elle ne voulait pas s'en défaire.

— Nous ne serons pas fâchés à l'occasion d'avoir une habitation à Londres, et si nous venions à nous quereller, Edouard, ajouta-t-elle avec gaieté, j'irais y demeurer toute seule. Elle envoya ses ordres en conséquence à son homme d'affaires.

Phœbé n'était pas une femme de chambre ordinaire pour sa maîtresse; ensemble elles avaient lutté et supporté les épreuves et les tempêtes de la vie; il était certains sujets dont Mme Herbert pouvait s'entretenir avec plus de liberté avec cette humble amie qu'avec même ses proches parents.

Le soir, pendant que Phœbé l'aidait à se déshabiller, il n'échappa pas à Lucie que sa fidèle suivante était préoccupée, et bientôt elle la mit sur la voie de lui ouvrir son cœur.

— Vous rappelez-vous, Fanny Lambert, Madame? Son père occupait autrefois le bureau de poste; elle était encore enfant lorsque nous avons quitté l'Angleterre.

— Je me la rappelle fort bien, Phœbé; elle avait un air doux et tout à fait comme il faut; j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux?

— J'ai été chez mon père aujourd'hui; je suis toujours inquiète de Suzanne, ma belle-mère ne sait pas s'y prendre avec elle; Suzanne est vive, et elle a déclaré qu'elle ne resterait pas à la maison pour y être grondée du matin au soir, à présent qu'elle est en

état de gagner sa vie ; — elle est réellement bonne couturière, c'est moi qui lui ai enseigné à travailler, ajouta Phœbé avec quelque orgueil. Mais elle en sait plus long que sa maîtresse à présent, elle a entendu parler des grands ateliers de couturières de Londres, elle dit qu'elle veut y aller, et qu'elle est sûre de faire son chemin dans le monde. Mais la pauvre enfant n'a aucune idée de ce que c'est que de vivre à Londres, et ce n'est pas étonnant. Ce qu'on m'a raconté aujourd'hui de Fanny Lambert me fait trembler pour Suzanne ; — elle est plutôt mon enfant que ma sœur. Et les yeux de Phœbé se remplirent de larmes.

— Racontez-moi ce qui est arrivé à Fanny, Phœbé.

— Il paraît, Madame, qu'elle n'était pas heureuse chez elle; elle a trouvé à se placer dans un grand magasin d'un des quartiers les plus fréquentés de Londres ; elle vendait surtout des gants et des articles de mode. Elle ne se plaignait pas de l'ouvrage, mais elle se sentait isolée, abandonnée au milieu de gens qui ne faisaient aucune attention à elle. Le dimanche surtout, elle ne savait que devenir ; ses maîtres l'engageaient à passer la journée dehors plutôt que de rester à la maison. Bref, un jour, un monsieur qui passait devant le magasin, la vit ; il entra et demanda à acheter une paire de gants. Il avait de si bonnes manières que Fanny fut enchantée de le servir ; elle a de jolies mains douces et blanches comme des mains de dame ; elle portait une petite bague avec une pierre bleue, qui lui venait de sa mère. « Vous avez là une jolie bague, lui dit ce monsieur, puis-je vous demander si c'est un souvenir? »

La pauvre fille qui avait le cœur gros, parce qu'on l'avait rudoyée peu de moments auparavant, lui répondit que personne ne se souciait assez d'elle pour lui donner des souvenirs.

— Vous êtes comme moi, dit-il, je suis seul au monde et personne ne se soucie de moi; mais quant à vous, ce n'est plus vrai, car je veux prendre soin de vous, pauvre enfant! Voulez-vous me permettre de venir vous chercher demain pour aller à l'église?

Fanny jugea qu'il n'y avait aucun mal dans cette proposition; s'il lui avait demandé d'aller se promener, elle aurait refusé, mais pour l'église, elle accepta. Il était si bon pour elle, si respectueux! il la traitait comme si elle eût été sa sœur.

Le samedi suivant, il revint; il acheta encore des gants, mais cette fois elle pensa bien que ce n'était qu'un prétexte pour lui parler, et en effet, il lui demanda la permission de revenir la chercher le lendemain matin. Enfin, ils devinrent de très bons amis et ils finirent par passer leurs dimanches ensemble; le soir il la ramenait en omnibus après le dernier service, parce que, dans la maison où Fanny était employée, passé onze heures, on n'ouvre plus les portes; tant pis pour celles qui arrivent trop tard. Un soir, il y a environ trois mois, Fanny fut très inquiète; ils avaient manqué l'omnibus, ils ne trouvèrent point de fiacre, ils furent obligés d'aller à pied; le trajet était long, ils eurent beau courir, ils arrivèrent à la maison à onze heures dix minutes. Elle sonna, frappa, mais personne ne répondit; elle est sûre cependant qu'on a dû l'entendre, on voyait encore des lumières aux fenêtres. Son compagnon se désolait,

disait que c'était sa faute, et lui demandait ce qu'elle allait devenir.

— Il faut que j'aille me loger quelque part, dit-elle, je ne puis pas rester dehors toute la nuit.

Il lui dit alors qu'il habitait un hôtel très tranquille et respectable, et qu'elle pourrait y avoir une chambre. Mais, Madame, et Phœbé fondit en larmes, depuis lors Fanny n'a plus pu marcher la tête haute. Il lui a donné une promesse de mariage par écrit, il venait la voir tous les jours et lui faisait beaucoup de présents. Fanny assure qu'il était très sincère; — la semaine dernière, il fut deux jours sans venir; elle commençait à s'inquiéter, lorsque quelqu'un dans le magasin ayant pris le journal, lut ce qui suit : « En chassant avec ses amis, M. *** a été tué par la décharge involontaire de son fusil. » Fanny tomba comme morte, car c'était lui; maintenant sa réputation est perdue, la famille de ce monsieur n'a aucune pitié d'elle, quoique toutes ses lettres témoignent qu'il avait réellement l'intention de l'épouser. Que va-t-elle devenir?

— Quelle triste histoire, Phœbé! Suzanne la sait-elle?

— Oh! oui, Madame; ma belle-mère lui répète à chaque instant qu'il lui en arrivera autant si elle va à Londres, et je sais qu'elle y courra de grands dangers; c'est un malheur pour une pauvre fille d'être aussi jolie que Suzanne; son sourire est comme le soleil de mai.

— Quel projet a-t-elle? que compte-t elle faire?

— On lui a parlé d'un grand magasin de soierie, auquel est joint un atelier de couturière; on dit

bien que c'est une maison respectable, mais les apprenties n'y logent pas ; il n'y a pas de place.

— Où est ce magasin?

— En face de Mildred. Madame ; je crains que Suzanne n'ait de la peine à se loger dans le voisinage, ce serait trop cher, et le dimanche, que deviendra-t-elle? elle qui est accoutumée à la vie de la campagne ; elle le passera à se promener dans les jardins publics. Mais à quoi est-ce que je pense? Chère Madame, vous paraissez si fatiguée, vous êtes toute pâle ; je vous ai retenue trop longtemps ; que dirait M. Anderson?

— Merci, ma bonne Phœbé, mais je ne suis cependant pas si faible que je ne puisse supporter un peu de fatigue; je crois entrevoir un moyen de vous ôter toute inquiétude à propos de Suzanne, mais il faut que j'en parle à mon frère.

CHAPITRE IX.

Phœbé se serait fait des reproches bien plus sévères encore, si elle avait prévu que sa maîtresse passerait la plus grande partie de la nuit sans dormir; ce n'était pas que Lucie fût embarrassée au sujet de Suzanne Elton; — elle savait qu'elle pourrait facilement la loger chez la vieille concierge de Mildred, Mme Holt, et que la jeune fille aurait là un refuge assuré pour ses dimanches. Non, mais elle tournait et retournait dans son esprit un plan d'une étendue bien plus vaste encore. L'histoire de Phœbé lui avait rappelé beaucoup de choses dont elle avait entendu parler l'hiver précédent à Londres, surtout en ce qui

concernait l'état d'abandon et d'isolement des jeunes apprenties et ouvrières dans cette grande ville. Elle se souvint entr'autres d'une jeune orpheline qui travaillait depuis plusieurs années chez une couturière en renom. Une des règles de cet atelier était de ne pas permettre aux jeunes filles qui y étaient employées de rester à la maison le dimanche; on supposait, il est vrai, qu'elles avaient des amis à voir, mais la pauvre enfant n'en avait point; aussi elle passait tous ses dimanches assise sur un banc, dans un jardin public, avec un morceau de pain pour toute nourriture; un jour de pluie, elle s'y enrhuma, et peu de temps après elle mourait d'une maladie de poitrine.

— Faut-il donc qu'un pareil état de choses continue? disait Lucie; pauvres filles, sans amis, sans parents, sans demeures, sans personne qui s'occupe d'elles, qui leur adresse une parole d'amitié! Et moi, je possède une grande maison inhabitée, une fortune plus que suffisante, et personne n'a besoin de moi! Est-ce là la tâche que Dieu m'a préparée? Vivre à Mildred, dans l'appartement que mon cher Arthur avait arrangé; ouvrant le reste de sa maison à celles qui n'en ont point; rendant leurs dimanches heureux; leur faisant savoir qu'une amie, dans ce vaste Londres, est prête à les conseiller et à les guider. Est-ce pour cette œuvre que ma vie a été épargnée?

Lucie passa une grande partie de la nuit en prières, et plus elle répétait : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » plus elle entendait distinctement ces paroles : « Pais mes brebis! »

— Que je voudrais que le jour vînt! Je m'impa-

tiente de savoir ce qu'Edouard et Grace diront; j'ai peur qu'ils ne me trouvent bien extravagante.

Elle rêva, — car elle finit par s'endormir cependant, — elle rêva qu'elle tenait le gouvernail d'un grand bateau, sur une mer en tourmente; elle était seule, et la vue des places vides qui l'entouraient lui serrait douloureusement le cœur. Elle vint à passer devant un vaisseau naufragé : des hommes, des femmes se débattaient contre la mort, et s'accrochaient à tout ce qu'ils trouvaient pour se sauver; ils tournèrent des yeux avides de son côté, et entourèrent bientôt son bateau; elle attendit jusqu'à ce qu'il fût tout à fait rempli, mais elle se demandait comment elle ferait pour ramener tant de gens à terre, lorsqu'une brise céleste vint enfler ses voiles et la poussa doucement sur des rivages lointains.

Elle écrivit dès le lendemain, de bonne heure, à son agent, pour lui donner l'ordre d'arrêter immédiatement toute annonce de location, et, après beaucoup de réflexions et de prières, elle fit part de ses plans et de ses idées à son frère et à sa sœur.

Au premier moment, comme il était naturel de le penser, ils eurent de la peine à accepter ce projet; Lucie ajoutait beaucoup au charme de leur vie intérieure, et s'ils conservaient l'espoir de la revoir à Arden pour une partie de l'été, ils sentaient bien qu'ils la perdraient pendant tout l'hiver; mais ils se gardèrent bien de traiter son projet de chimérique, et d'en parler légèrement. Edouard avait depuis longtemps la secrète conviction que le Seigneur avait fait passer sa sœur par de si sérieuses dispensations pour lui confier une œuvre spéciale à faire dans son

champ, et il lui parut que celle qu'elle désirait entreprendre convenait particulièrement à un cœur aimant et richement doué de sympathie comme le sien, autant de biens inappréciables pour la classe de jeunes filles abandonnées et isolées, dont elle désirait s'occuper.

Il lui demanda cependant d'agir avec prudence, et de ne rien décider, de ne rien annoncer, qu'elle n'eût pris tous les renseignements possibles sur les difficultés dont les jeunes ouvrières sont entourées, soit auprès d'elles-mêmes, soit auprès de ceux qui les emploient. Edouard convint que Mildred était admirablement situé pour l'exécution de ce projet, entouré de magasins, au centre des rues où se trouvent les premiers établissements de travail de la grande ville.

C'était une entreprise formidable que de réunir toutes les informations qui lui étaient nécessaires; elle comprit qu'elle atteindrait mieux son but en parlant elle-même aux chefs des principales maisons de Londres; elle ne pouvait guère s'attendre, il est vrai, à ce qu'ils s'accusassent eux-mêmes, et qu'ils avouassent un mal qui, jusqu'à un certain point, est leur faute. Quelques-uns la reçurent d'abord assez froidement, mais Lucie avait tant de tact et de douceur dans la manière dont elle s'exprimait, elle montrait un désir si vrai d'entrer dans les difficultés des maîtres aussi bien que des employés, que peu d'entr'eux lui résistèrent, et que presque tous finirent par lui donner leur confiance et lui promettre leur coopération.

Ce fut un rafraîchissement pour son cœur de ren-

contrer ici et là, dans le cours de ses recherches, un frère ou une sœur en Christ, qui saluèrent avec bonheur la perspective d'être aidés et encouragés dans leurs efforts pour servir leur Maître, au milieu de la mondanité qui les entourait. Deux sœurs, qui dirigeaient un établissement fort à la mode, lui racontèrent avec abandon les difficultés de leur position. « Dans le plus fort de la saison des fêtes et des réunions, lui dirent-elles, nos jeunes filles travaillent jusqu'à onze heures; alors nous les envoyons coucher et nous travaillons nous-mêmes toute la nuit. Mais si vous saviez comme il est difficile de conserver une communion intime avec Dieu en vivant dans un pareil tourbillon. » — « Quelquefois, dit l'une d'elles, je vais dans ma chambre pour prier un instant, mais aussitôt on m'appelle, et je n'ai que le temps de dire : « Oh Dieu, aide-moi! » — Mais cela m'encourage pour un instant. »

Le cœur de Lucie lui faisait défaut à la vue de tant de mondanité, de frivolité, d'indifférence chez les uns, d'esclavage et de crime chez les autres; elle ne comptait pas réformer l'état de la société, elle espérait seulement, avec le secours d'une sagesse supérieure à la sienne, mitiger et diminuer un peu la masse de maux qui paraissent être le lot inévitable d'une partie de la société.

Elle fut tout de suite frappée des avantages que les jeunes filles, qui viennent chercher de l'occupation à Londres, trouveraient dans un établissement comme celui qu'elle se proposait de fonder à Mildred, où elles seraient reçues et logées jusqu'à ce qu'elles pussent obtenir de l'ouvrage. Elle regagnait sa voi-

ture en quittant un grand magasin de modes, situé dans une rue très populeuse, lorsqu'elle aperçut une jolie jeune fille à l'air modeste, qui lui demanda timidement son chemin, ajoutant qu'elle était étrangère. « N'avez-vous pas d'amis à Londres, pauvre enfant? » La voix douce et l'air de bonté et de compassion de Lucie furent plus que la jeune fille n'en pouvait supporter; elle était fatiguée et désolée, elle fondit en larmes. Lucie l'emmena et n'eut pas de peine à gagner sa confiance.

Cette enfant avait quitté son village depuis quatre jours: c'était la première fois qu'elle voyait Londres, mais elle avait été apprentie couturière dans une ville de province; elle s'était décidée à venir à Londres pour se perfectionner dans son état, tout en gagnant sa vie. Le courage avait été près de lui manquer à la vue de cette innombrable quantité de rues et de places; elle avait une sœur qui était depuis quelques mois chez une marchande de modes, et sur qui reposait toutes ses espérances; elle lui indiquerait où elle pourrait se loger, trouver de l'ouvrage. « Et si Dieu me conserve la santé, disait-elle, j'ai bon courage, je ferai mon chemin, et je finirai bien par aider mes parents et mes sœurs. » Elle arriva à la maison où sa sœur travaillait, et la fit demander, mais la jeune voyageuse fut glacée par la manière dont ses caresses furent reçues.

— Qu'est-ce qui t'amène ici? pourquoi es-tu venue? d'où viens-tu?

— De chez nous, je suis venue pour gagner ma vie. Qu'as-tu, Jeanne? Tu as l'air tout effrayée; qu'ai-je fait de mal?

— Nous sommes très occupées, Emma, je ne peux pas rester avec toi. Que je suis fâchée que tu sois venue ici? Ma maîtresse serait très mécontente si elle savait pourquoi on m'a appelée, et que j'ai une sœur ici; je lui ai dit que je n'avais point d'amis à Londres.

— Mais ne peux-tu pas lui dire que je suis venue chercher une place?

— Oh! non! Il ne faut pas revenir, cela ne servirait à rien; je ne pourrais pas te voir, nous sommes trop occupées; tu pourrais m'occasionner des difficultés.

— Mais il faut bien que je revienne, Jeanne, pour chercher ma lettre; on doit m'adresser ici une lettre de chez nous.

— Je dirai à la domestique de te la remettre, mais ne me fais plus demander.

— Puisque tu as si peur de ta maîtresse, Jeanne, je lui écrirai moi-même pour en obtenir la permission de venir te voir; il faut cependant que tu saches ce qui m'arrive.

Là-dessus les deux sœurs se séparèrent, les yeux de la plus jeune remplis de larmes. Etait-ce bien là sa sœur Jeanne si aimante autrefois? Elle se disait, pour se consoler, qu'au fond elle n'était réellement pas changée, mais qu'elle était sous l'empire de la terreur que lui causaient ses maîtresses; il fallait qu'elles fussent de méchantes femmes, puisqu'on avait si peur de les offenser en témoignant quelqu'affection à une sœur.

La pauvre Emma se sentait bien seule dans ce grand Londres. Que faire? où aller? « Je vais avant

tout acheter un plan de la ville, pensa-t-elle ; de cette manière personne ne pourra me tromper. » Elle fit son emplette chez le premier libraire qu'elle rencontra sur son chemin, puis elle reprit sa course pour tâcher de se trouver un logement. Elle loua une chambre dans une rue qui lui parut de respectable apparence, mais le prix en était élevé, et elle n'avait pas assez d'argent pour y rester plus de quelques jours ; elle étudia son plan avec soin, et partit pour opérer ses premières recherches d'occupation. Mais quelles tristes recherches ! Ici on lui faisait quelques questions, là on la renvoyait sans vouloir même l'entendre. Elle s'adressa à un bureau de placements, mais elle y trouva plus de cinquante personnes dans la même position qu'elle.

Pendant tout ce premier jour et les deux suivants, elle poursuivit ses investigations. L'air timide, embarrassé, un peu vague, avec lequel elle parcourait les rues, lui attira plus d'un propos désagréable, plus d'une phrase dans le genre de celles-ci : « N'êtes-vous pas fatiguée de vous promener seule ? Ne voulez-vous pas nous permettre de vous accompagner ? » etc., etc. Au moment où Emma rencontra Mme Herbert, elle avait été obsédée de demandes pareilles, de la part de gens à qui leur éducation et leur rang devraient inspirer de meilleurs sentiments ; aussi la bienveillance et les paroles affectueuses de la jeune dame allèrent droit au cœur de la pauvre enfant.

Suzanne Elton était déjà établie à Mildred, et Lucie eut bientôt pris ses arrangements avec Mme Holt, sa concierge, pour y loger Emma Travers jusqu'à ce

qu'elle eût de l'ouvrage. L'ardente reconnaissance de la jeune fille pour sa bienfaitrice fut comme un doux avant-coureur de l'œuvre d'amour que Lucie voulait entreprendre. Elle en avait vu assez pour s'assurer que si son plan requérait beaucoup de temps et d'énergie pour être amené à bien, cependant il atteindrait plusieurs buts d'une haute importance :

Elle procurerait une demeure respectable aux jeunes étrangères qui viennent chercher des places à Londres, en attendant qu'elles fussent pourvues. Elle offrirait une retraite assurée aux jeunes ouvrières renvoyées tout à coup pour des fautes légères, et qui auraient couru le danger de vivre seules dans quelque mauvais logement, en attendant de retrouver une autre place.

Elle fournirait des logements aux ouvrières occupées à la journée ; des soins aux malades que, faute de place et de temps, on renvoie immédiatement chez leurs parents ou, le plus souvent, dans quelque triste hôpital.

Et enfin, ce serait une maison ouverte le dimanche à toutes celles qui voudraient profiter des avantages qu'elles y trouveraient, et où on leur distribuerait libéralement la nourriture du corps et celle de l'âme.

Lucie espérait que la bonne influence dont ses jeunes pensionnaires seraient entourées aurait un tel effet sur elles, que peu à peu les chefs d'ateliers et de magasins finiraient par comprendre que, d'être pensionnaire de la maison Mildred, serait en soi-même une recommandation suffisante auprès d'eux ; Lucie pourrait même procurer des ouvrières fournissant

des garanties bien plus sûres que la plupart des bureaux de placements ordinaires, où on s'adresse souvent comme à un marché d'esclaves; on y choisit celles qui se distinguent le plus par leurs avantages extérieurs, pour les placer dans la partie la plus en vue des établissements.

Plus Lucie envisageait son projet sous ses différents côtés et dans tous ses détails, plus il prenait à ses yeux une forme arrêtée, et il lui semblait, non-seulement désirable, mais même nécessaire de l'exécuter.

Telles étaient ses réflexions la veille du jour où elle devait retourner à Arden, pour communiquer à Edouard le résultat de son enquête, et arrêter avec lui les détails de son entreprise. Elle se reposait dans le joli petit salon de tante Clayton, et le bien-être qui l'entourait, lui fit reporter naturellement ses pensées sur son bien-aimé Arthur; — peu à peu elle se retrouva auprès de son tombeau éloigné, et un sanglot s'échappa du profond de son cœur en se rappelant la dernière soirée qu'elle y avait passée; elle revit le regard brillant de son enfant lorsqu'elle lui avait parlé de la nuée sur laquelle Jésus reviendrait : « Il ramènera ton cher papa avec lui, dit-elle; — et maintenant j'ai deux tombeaux là-bas, pensait-elle, mais l'un d'eux m'est inconnu. » Elle pleura abondamment et sans chercher à se contenir, mais ce n'étaient pas des larmes de rébellion qu'elle versait, et le céleste consolateur était tout près d'elle pour lui murmurer : « Ne te vaux-je pas mieux que dix fils? » Une grande ombre s'était répandue sur le chemin de sa vie, mais elle avait appris à détacher ses regards

des objets qui l'entouraient pour s'élever à la véritable source de lumière. Elle voyait le nuage qui avait obscurci son existence, mais il était entouré de gloire, et elle savait que le soleil était plus haut.

La nuit était venue, mais Phœbé n'osait pas la déranger ; les volets n'étaient pas fermés, les magasins en face de ses fenêtres étaient brillamment éclairés par le gaz ; Lucie pouvait distinguer l'atelier où Suzanne travaillait, elle voyait toutes ces jeunes figures occupées de leur ouvrage. Ses sentiments maternels se réveillèrent avec force : « Je suis sans enfants, s'écria-t-elle, et au fond, ce sont des orphelines; ceux qui les emploient ne pensent qu'au gain ; je leur laisserai le libre emploi des mains de leurs ouvrières, mais je prendrai soin des têtes de ces enfants. »

Il était des moments, il est vrai, où l'œuvre que Lucie entreprenait lui apparaissait sous un aspect presque effrayant; elle était essentiellement femme et dépendante, sauf la terrible année qu'elle avait passée à Gwalior et à Agra, elle n'avait jamais vécu seule, et elle redoutait la responsabilité qu'elle assumait sur elle. Ce que son entreprise pouvait avoir de singulier et d'anormal l'était peut-être moins pour elle que pour d'autres: elle était partie si jeune pour les Indes, qu'elle n'avait pas eu le temps de former beaucoup de relations d'amitié, sous ce rapport elle était libre, mais elle sentait profondément sa séparation d'Arden et l'isolement comparatif où elle allait se trouver; elle n'offrait pas au Seigneur un sacrifice qui ne lui coutât rien; l'amour qui remplissait son cœur n'était plus ce sentiment vague, mal défini

qu'elle avait éprouvé dans le temps de son bonheur; il était devenu le mobile de toute sa vie et le véritable amour se réjouit dans le sacrifice.

Madame Herbert retourna à Arden, et la famille se réunit en conclave solennel dans le cabinet d'Edouard, on pesa avec soin le pour et le contre, et le résultat définitif fut une approbation complète et sans arrière-pensée, du plan exposé par Lucie : « Cependant, se hâta d'ajouter Edouard, j'y ferai une seule réserve : c'est que tu ne dépasseras pas tes forces; tu nous appartiens, plus encore qu'à tes protégées, ne l'oublies pas, — et il passa tendrement la main sur la tête de sa sœur appuyée contre lui.

— Je crois, mon cher Edouard, que nous appartenons avant tout au Seigneur; dit Lucie; ne le crois-tu pas? mais je tâcherai chaque matin de découvrir ce qu'Il veut que je fasse; Il n'est pas un maître sévère.

Quant à l'organisation, aux détails, à l'ensemble de l'entreprise, Edouard était l'homme qu'il fallait pour cela, et avouons entre nous que c'était au contraire le côté faible de Lucie. Elle se représentait une demeure quelque peu idéale; le bien-être dont elle entourerait ses malades, les objets d'intérêt qu'elle inventerait pour les bien portants; mais elle n'avait jamais songé à calculer comment elle ferait concorder la partie spirituelle et morale de son œuvre, avec les exigences de la vie positive et matérielle.

Le premier point posé par Edouard la fit tressaillir : « Lucie! il faudra que tes pensionnaires te paient quelque chose. »

— Me payer, moi! et pourquoi faire, je te prie?

la maison de Mildred ne m'a jamais rapporté un sou, et certainement je ne commencerai pas à en tirer un loyer lorsque je veux la consacrer à une œuvre d'amour? Pourquoi me payeraient-elles?

— Pour cette raison-ci, ma chère Lucie; Dieu t'a accordé un cœur généreux et d'abondants moyens de le satisfaire; mais il y a beaucoup de gens dans ce monde qui ont du temps, de la force, de la charité qu'ils pourraient consacrer à une œuvre comme celle-ci, mais qui manquent d'argent pour la faire. Je te considère comme pionnier; si tu réussis, d'autres pourront suivre tes traces, mais il faut que ce soit possible, et pour cela il vaut mieux, autant que faire se pourra, que l'œuvre se soutienne par elle-même; je crois que tu dois exiger de tes jeunes pensionnaires ce que devaient coûter les arrangements que Suzanne Elton avait compté prendre pour elle-même, avant que tu la reçusses chez toi. Lucie parut convaincue, mais cette conviction ne la réjouissait pas, lorsque tout à coup l'idée lui vint de convertir les payements en un fonds de secours pour les malades et celles qui ne pourraient pas travailler; Edouard ne mit heureusement pas son veto contre ce projet-là.

Il la laissa d'ailleurs entièrement libre d'arranger ses Dimanches comme elle l'entendrait; ce jour-là, ses pensionnaires seraient considérées comme ses invitées, et elle comptait ne pas limiter son hospitalité aux habitantes ordinaires de sa maison. L'ancien salon de gala de Mildred mesurait quarante pieds de long, et elle projetait déjà d'aller dans les jardins publics et les promenades chercher les pauvres abandonnées, de fournir un asile et une instruc-

tion chrétienne à toutes celles qui voudraient en profiter.

Les sympathies de la femme de charge de Mildred, madame Holt, avaient été si chaudement réveillées par les deux jeunes filles confiées à ses soins, qu'il ne fut pas difficile de l'amener à tenter l'expérience sur une échelle plus vaste. Elle était scrupuleusement fidèle, et fort intelligente, mais son énergie s'était endormie tandis qu'elle occupait le poste de concierge d'une maison inhabitée et ne faisait pas autre chose. Elle avait dit en confidence à la femme de chambre de tante Clayton, qui jouissait de sa pension, de sa liberté et de ses vieux jours dans l'antique demeure, que madame Herbert était une charmante jeune dame, et qu'il était impossible de lui rien refuser lorsqu'elle disait de son ton si doux : « Croyez-vous que vous pourriez m'arranger cela? » Cependant la mère de son mari lui avait souvent parlé des Herbert, et comme la rue était souvent encombrée des voitures qui amenaient des hôtes aux fêtes de Mildred, elle espérait bien qu'on ne dirait pas que sa jeune maîtresse prenait des locataires.

CHAPITRE X.

—

Nous sommes au 12 octobre, le soleil s'est levé dans un ciel sans nuages; ses rayons pénétrent obliquement dans l'antique Cathédrale, par une fenêtre au levant, et tombent chargés des brillantes couleurs des vitraux peints, sur trois figures agenouillées devant la table de communion, comme elles s'y étaient agenouillées huit ans auparavant. La main d'Edouard est comme alors dans la main de sa femme, de son autre bras il entoure sa sœur-veuve. Il a répandu son cœur en une ardente prière de louanges, de soumis-

sion et de confiance, et en s'approchant de Celui qui est invisible, le voile de séparation qui dérobe à leurs regards ceux qui sont déjà auprès de Lui, devient presque transparent.

Fortifiée par ce saint exercice, Lucie a pu prendre sa part des réjouissances de la journée; le lendemain elle va s'établir à Mildred, mais elle n'aurait pas voulu quitter Arden avant le 12. Edouard l'accompagna à Londres et resta auprès d'elle pour la première journée.

Quoique tous les changements et les réparations eussent été ordonnés et combinés par elle-même, Lucie fut agréablement surprise de la transformation qu'avait subie l'ancienne résidence baronniale, d'aspect si sombre et si triste à l'ordinaire. On avait converti les grandes salles de la maison en une quantité de petites chambres à coucher, tendues de papier aux couleurs claires et gaies, les unes à un, les autres à deux lits, accompagnées de ces quelques meubles qui donnent à la plus modeste chambre un certain air de chez soi, parce qu'on voit qu'une aimable pensée s'est occupée de vous et de votre votre bien-être; ainsi chacune avait sa petite étagère pour les livres, et sur chaque étagère on avait posé une Bible. On avait disposé une grande salle pour les malades et une autre garnie de tables, de bancs et de chaises devait servir de classe ou de salle de réunion. Lucie trembla bien un peu à l'idée d'adresser la parole à une assemblée aussi nombreuse que celle qu'elle aimait à se représenter remplissant cette salle.

La chambre à manger située au midi était entourée d'une galerie, qu'on avait depuis convertie en serre,

Lucie l'avait fait restaurer, elle avait foi aux fleurs; elle voulait que chaque habitante de sa maison pût choisir une fleur qui deviendrait sa propriété particulière; elle n'eut pas à se repentir de cet arrangement ni à se plaindre que ses fleurs fussent négligées.

— Tu diras à Grace que j'ai un laboratoire, dit Lucie à son frère, en ouvrant la porte d'une petite pièce qui communiquait à son appartement et à celui de ses jeunes filles ; voici où je recevrai les demandes d'admission et où je ferai toutes mes affaires.

Quelle chambre bénie ne devint-elle pas? combien de pauvres filles isolées et abandonnées y entrèrent le cœur désolé et en sortirent consolées et encouragées, sûres désormais de posséder une amie pleine de sympathie et de bonté; une amie dont l'intérêt était si vrai et si spontané qu'il était impossible d'en douter; une amie toujours prête à écouter leurs chagrins, leurs peines, et qui témoignait avec chaleur la sollicitude la plus vive pour les intérêts les plus élevés de leur âme?

— Mon enfant, aimez-vous votre Sauveur? demandait ordinairement Lucie dès la première entrevue; et si on lui répondait franchement: non, elle se hâtait d'ajouter : Oh! je prierai pour vous, je n'aurai point de paix que vous n'aimiez votre Sauveur.

Elle manquait rarement, dès la première entrevue, de gagner la confiance de ses jeunes filles, et souvent elle avait la douceur de leur entendre dire?

— Je crois que Dieu a entendu mes prières; je lui ai demandé longtemps de me donner une amie sur cette terre, quelqu'un qui priât avec moi et qui m'en-

seignât, et voilà qu'Il vous a donnée à moi. — Puis-je venir Dimanche? disait une autre; je travaille dans la même maison que Suzanne Elton; elle nous a raconté ce que vous leur aviez dit Dimanche passé; j'aimerais bien venir aussi. J'ai quitté ma mère il y a trois mois, elle m'avait fait promettre de ne pas employer mes Dimanches à m'amuser, de ne jamais aller au théâtre ni au bal; j'ai tenu ma promesse, mais je m'ennuie toute seule, mes camarades y vont toutes.

Dès le premier mois, Lucie admit une vingtaine de jeunes filles chez elle; mais c'était une population flottante; souvent telle ouvrière qui avait demandé à être reçue à Mildred pendant qu'elle cherchait de l'ouvrage, n'y restait qu'une semaine, elle quittait lorsque ses patrons pouvaient la loger. Lucie reçut plusieurs ouvrières et apprenties, placées chez elles par la libéralité de certains chefs d'ateliers et de magasins, qui ne demandaient pas mieux que de diminuer le nombre, toujours trop grand, de personnes qui encombraient le petit espace dont ils pouvaient disposer pour la nuit; ils étaient trop heureux de profiter des ressources que Lueie leur offrait.

Ce fut ainsi que Marie Fenton arriva à Mildred, elle était brodeuse dans un grand atelier situé dans une rue voisine. Il est probable que les soins que ses chefs prenaient d'elle n'étaient pas complétement désintéressés; elle avait tant de goût et d'habileté dans son travail, qu'elle avait souvent des commandes pour la famille Royale; il aurait été difficile de la remplacer, mais sa maigreur et son excessive pâleur finirent par frapper la personne qui l'employait et on l'envoya à Mildred dans l'espoir que l'air plus pur qu'on y respirait la rétablirait.

L'expression de souffrance et de résignation empreinte sur cette jeune figure avait particulièrement frappé Lucie; elle donna à Marie quelques conseils sur sa santé, mais celle-ci les repoussa avec douceur. Une seule fois on la vit sourire, ce fut pendant la première semaine de son séjour, lorsque Lucie lui dit qu'elle pouvait choisir une fleur qui serait toute à elle, Marie demanda une rose thé qui commençait à s'épanouir, et à mesure que la fleur aux teintes délicates sortait de son entourage de feuilles vertes, Lucie pensait qu'elle était l'emblême de celle qui l'avait choisie.

La jeune fille était silencieuse et réservée, mais ses yeux suivaient attentivement madame Herbert, comme si elle eût regretté de n'avoir pas le courage de lui donner une confiance sollicitée avec tant d'affection.

Marie avait pris, avec reconnaissance, sa place autour de la table où madame Herbert réunissait le Dimanche toutes celles des jeunes filles de sa maison, des magasins ou des ateliers avoisinants, qui désiraient assister à sa classe Biblique. Christ, son œuvre de rédemption et d'amour, avait été jusqu'ici son sujet de prédilection. Les Dimanches précédents elle avait parlé de Lui comme de notre Expiation, notre Seigneur, notre Berger, notre Juge; ce Dimanche-ci elle en parla comme de notre *Ami :* — elle demanda à celles qui l'écoutaient, ce qu'elles envisageaient comme des preuves d'affection? — S'il se présentait quelqu'un, dit-elle, qui écoutât volontiers le récit de vos tribulations, qui fût prêt à faire de grands sacrifices pour vous aider, dont le cœur fût affligé de ce

qui vous afflige, qui vous reprimandât avec fidélité, et vous donnât de sages conseils, dont l'amour ne changeât jamais, qui vous en fournît la preuve par des dons précieux et par des moments d'entretiens qui vous fortifieraient, vous consoleraient, vous encourageraient à regarder au temps où vous seriez réunies à lui pour ne plus jamais le quitter, un pareil ami ne vous satisferait-il pas? dites-le moi. Les épreuves et les contrariétés de la vie de chaque jour vous paraîtraient peu de chose si vous aviez un ami comme celui-là pour appui. Voulez-vous croire que le Seigneur Jésus désire être cet ami pour vous, pour chacune de vous? je sais qu'Il peut l'être; je le sais par expérience. » — Madame Herbert s'arrêta; les yeux de Marie étaient fixés sur elle avec une expression qui la fit tressaillir.

Lorsque la classe fut terminée, Marie resta un moment comme indécise; Lucie espérait qu'elle allait parler, mais sa réserve l'emporta, et madame Herbert se borna à lui dire en passant devant elle : « Puisse-t-il être votre ami, chère enfant ! »

Phœbé prenait le plus vif intérêt à ce qui concernait les jeunes filles de Mildred, elle racontait ce même soir à sa maîtresse que sa sœur et Marie Fenton commençaient à se lier assez intimement, lorsqu'on entendit un coup donné à la hâte à la porte, et Suzanne pâle comme la mort vint les avertir que Marie paraissait dans un état extraordinaire; on craignait qu'elle n'eût le délire ou ne devînt folle. Elle avait quitté sa chambre et elle était venue s'établir dans celle de Suzanne et d'Emma Travers; elles avaient voulu reconduire Marie chez elle, mais elle leur avait dit qu'il y avait des portes secrètes dans sa chambre et qu'elle n'y resterait pas.

Lucie se rendit immédiatement auprès de Marie; en entrant dans le corridor elle entendit un éclat de rire qui la fit frissonner; elle s'avança d'un pas ferme, mais sa physionomie exprimait une profonde pitié.

— Pauvre enfant! pauvre Marie! vous avez besoin d'une amie; je serai cette amie, venez avec moi. Elle savait bien qu'une allusion à la leçon de l'après-midi aurait une bonne influence. Marie lui obéit tranquillement lorsqu'elle la conduisit dans la pièce destinée aux malades.

— Ecoutez-moi, Marie! si vous vous tenez tranquille, je resterai auprès de vous, je vous soignerai; mais si vous vous agitez, je vous quitterai. »

Phœbé voulut essayer de s'opposer à sa maîtresse, lorsque celle-ci déclara qu'elle veillerait Marie une partie de la nuit, et qu'elle ne permettrait à personne de rester avec elle. Lucie avait remarqué que sa présence répandait une sorte de calme magique sur la jeune fille, tandis que si une autre personne l'approchait, elle retombait dans un état de vive agitation.

Phœbé se retira, mais à l'insu de sa maîtresse elle passa la nuit dans le corridor, près de l'infirmerie.

Lucie avait appris à soigner les malades aux Indes lorsqu'elle vivait éloignée des secours de la médecine; elle jugea bien vite que sa jeune protégée était sous l'empire d'une grande détresse d'esprit plutôt que d'une véritable maladie corporelle, et à mesure que d'une main légère et compatissante, elle baignait d'eau froide le front brûlant de Marie, elle eut la douceur de voir son regard perdre ce qu'il

avait d'égaré ; ses mains, qui serraient convulsivement les draps de son lit, finirent par rester immobiles dans celles de Lucie, et peu à peu la jeune fille s'endormit. Son sommeil fut d'abord agité et interrompu, et sans s'en douter elle murmura des mots entrecoupés qui révélèrent le véritable état de son cœur.

— N'ont-elles pas dit M. Cecil? non, non, je ne veux pas le voir; je ne le dois pas. Qui lui fera ma commission? vous me direz, n'est-ce pas; vous me direz si cela lui a fait quelque chose, lorsque je serai partie; — mais il ne faut pas qu'il sache où je suis. Vous pourrez lui donner ma rose, c'est ce que je possède de plus joli, vous lui direz aussi que j'ai un *Ami* à présent; et quel Ami! — à ce qu'ils me disent, » — et sa figure pâle s'éclaira d'un sourire qui remplit de larmes les yeux de Lucie.

Enfin Marie dormit d'un sommeil si paisible, son pouls indiqua un calme si profond, que madame Herbert s'étendit sur un canapé à côté d'elle pour le reste de la nuit. Mais elle n'était pas de force à veiller, et le chagrin de Phœbé le lendemain matin en voyant ses traits fatigués et étirés, la fit consentir à se retirer pendant quelques heures dans sa chambre, après avoir écrit un billet au chef de l'établissement où travaillait Marie, pour expliquer son absence.

Lorsqu'elle retourna à l'infirmerie le lendemain, elle fut un peu fâchée contre la jeune fille qu'elle trouva assise dans son lit, sa rose-thé devant elle, occupée à composer un dessin d'une grâce exquise.

— Vous avez tort, Marie! j'ai écrit ce matin pour avertir vos patrons que vous ne travailleriez pas de tout le jour.

— Je le sais, chère madame! mais ils m'ont fait demander si je ne pourrais pas dessiner ce modèle; c'est une enveloppe de livre pour une de nos jeunes princesses. Il faut que je le fasse; — et d'ailleurs cela ne me fait pas de mal, cela m'empêche de penser. »

Lucie la regarda un moment en admirant la rapidité et la sûreté avec laquelle elle exécutait son dessin; puis elle lui dit avec douceur:

— Ne vaudrait-il pas mieux confier les pensées qui vous troublent à votre meilleur Ami, Marie?

Marie rassembla son courage et murmura :

— Puis-je vous les dire *à vous*, — et elle raconta l'histoire que nous donnons ici en abrégé.

Marie descendait par sa mère de ces réfugiés français qui avaient cherché un asile en Angleterre lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Sa famille avait été pendant plusieurs générations employée dans le commerce des soieries; son père en particulier s'était acquis une réputation et avait gagné de l'argent, par l'habileté avec laquelle il dessinait les broderies sur la soie. A sa mort, sa veuve s'engagea comme femme de charge dans une famille riche, vivant à la campagne; elle eut la permission d'emmener avec elle ses trois enfants dont Marie était la plus jeune, et de les établir dans la loge du portier. La petite fille avait hérité du talent de son père pour le dessin, et n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle moissonnait les fougères et les fleurs des champs dont le parc était rempli. Un jour qu'elle s'était aventurée dans un endroit marécageux, séduite par l'apparence d'un groupe de droséra, elle sentit le terrain lui manquer

sous les pieds et ne savait trop comment se tirer d'affaire; lorsque Cecil, le second des fils de M. Aÿlmer, qui lui aussi était à la recherche de plantes rares pour son herbier, arriva à propos pour la sortir de ce mauvais pas.

Les deux enfants étaient à peu près du même âge, ils partageaient les mêmes goûts, et bientôt, comme il arrive souvent à la campagne, ils mirent en commun leurs promenades, leurs recherches et leurs découvertes; mais avec le temps, Cecil alla au collége et Marie n'eut plus qu'un souvenir reconnaissant de son jeune ami et protecteur.

Lorsque Marie fut d'âge à gagner sa vie, elle choisit sans hésiter l'état de brodeuse; elle avait si bien observé la nature que sa mémoire ne lui offrait que de belles et gracieuses images, et rien ne lui plaisait mieux que d'employer son temps à les fixer par la broderie.

Sa mère n'avait rien épargné pour la faire instruire dans l'état qu'elle avait choisi; et d'ailleurs Marie n'avait pas besoin qu'on la stimulât; plus elle réussissait, plus elle devenait difficile pour elle-même; elle voulait que tout ce qui sortait de ses doigts fût un vrai chef-d'œuvre en son genre. Mais elle n'avait auprès d'elle aucune amie au cœur maternel pour remarquer que les joues rondes et fraîches qu'elle avait apportées de la campagne, pâlissaient à vue d'œil, qu'elle maigrissait, et ne touchait presque plus à la nourriture qu'on plaçait devant elle.

Un soir, Marie se sentit si fatiguée, les yeux lui faisaient si mal, après avoir brodé avec une application soutenue, qu'elle demanda la permission de sortir un instant à l'air frais du soir.

Elle venait de tourner le coin de la rue qu'elle habitait, lorsqu'une main amie saisit la sienne, et une voix qui lui était familière, s'écria :

— Marie ! vous alliez donc passer tout droit sans me rien dire; je suis sûr que vous ne m'avez pas oublié !

La voix de Cecil lui rappela les doux souvenirs du chez soi, et comme il était une ancienne connaissance, elle consentit volontiers à ce qu'il l'accompagnât à la promenade. Il répondit à toutes les questions qu'elle lui adressa sur ses anciens, amis sur la campagne, mais bientôt il ramena la conversation sur elle-même : « Elle paraissait malade, elle était si changée; il en était désolé: il avait découvert l'endroit où elle demeurait de la façon la plus inattendue. Il avait vu un dessin de feuilles de drosera chez son marchand de papier, il l'avait tout de suite reconnu et deviné le nom de l'artiste; c'était la plante qu'il avait cueillie pour elle au milieu du marais plusieurs années auparavant; comment avait-elle pu la dessiner de souvenir si longtemps après; et cependant lui non plus, n'avait rien oublié de ce qui avait rapport à elle.

Il lui raconta qu'il était venu à Londres étudier le droit, et que si elle voulait lui faire un grand plaisir, elle lui permettrait de l'accompagner quelquefois à la promenade.

Marie revint à la maison joyeuse et comme transformée; aussi eut-on soin dorénavant de l'envoyer régulièrement prendre l'air toutes les fois qu'elle s'était trop fatiguée à l'ouvrage; il est probable que Cecil faisait le guet à peu près tous les soirs dans l'espoir

de la rencontrer, car dès qu'elle sortait, elle était sûre de le trouver dans la rue où ils s'étaient revus pour la première fois. Il y aurait eu de l'affectation de la part de la jeune fille à paraître ignorer la nature des sentiments de Cecil pour elle; les regards du jeune homme exprimaient l'affection la plus profonde, mais aussi la plus respectueuse; et le cœur de Marie, qui jusqu'ici ne s'était guère soucié que de réussir dans la vocation de son choix, commençait à s'ouvrir aux plus tendres sentiments.

Cecil lui parlait souvent de la demeure qu'ils habiteraient ensemble, il faudrait alors qu'elle dessinât autre chose que des broderies; il ne souffrirait pas chez lui d'autres dessins que les siens.

Enfin le masque tomba, il avait assez bien éludé les questions qu'elle lui adressait pour savoir comment il avait pu obtenir le consentement de son père à un mariage si fort au-dessous de lui, mais quand il découvrit qu'elle allait passer un mois de congé chez sa mère, et que non-seulement elle n'avait pas la moindre idée de rien lui cacher, mais au contraire, qu'elle se préparait à recevoir les félicitations de toute la famille; — il se hâta de lui dire :

« — Marie; voyez-vous; je ne puis pas vous épouser; mais je ne me marierai jamais avec personne d'autre; croyez-moi, passons-nous de cette formalité à laquelle le monde attache une si grande valeur, et soyons heureux. »

Marie jeta les yeux autour d'elle, avec une espérance vague, qu'une autre voix que celle de Cecil avait prononcé ces mots si cruels, mais personne n'était près d'elle : personne que lui, et le regard désolé

qu'elle lui jeta en le quittant, le hanta jusqu'à la fin de sa vie.

Voilà toute l'histoire de la pauvre Marie; elle paraissait si heureuse de pouvoir la confier à une véritable amie que madame Herbert la laissa parler sans l'arrêter.

—Je n'aurais pas pu raconter cela à ma mère, ajouta-t-elle, elle n'aurait jamais voulu revoir M. Cecil; mais il me semblait que j'étais dans une nuit profonde! rien ne me faisait plus ni peine, ni plaisir; j'ai essayé de travailler comme autrefois, mais je n'avais plus le même cœur à l'ouvrage, quoique je le fisse aussi bien que possible. Je n'osais pas désirer la mort, je ne savais pas ce qui viendrait après. Je n'avais jamais beaucoup pensé à Dieu, ni au ciel, quoique j'aimasse tant les belles choses qu'Il a faites: — voilà un beau cadeau, ajouta-t-elle en considérant sa rose; — c'est comme un écho de vos bonnes paroles, madame. Jusqu'à Dimanche passé, je n'avais aucune espérance dans le cœur, mais lorsque vous avez parlé d'un Céleste Ami, j'ai dit: « Oh! s'il voulait être un Ami pour moi! »

Lucie trouvait des consolations pour la pauvre affligée, dans le trésor de ses expériences personnelles. Ne lui avait-Il pas ôté ce qu'elle aimait le mieux, pour combler lui-même le vide qu'il avait fait; et Lucie pouvait dire maintenant avec vérité que tout allait mieux pour elle qu'autrefois.

— C'est sa voix que vous entendez, chère enfant, dit-elle; Il va dans les déserts à la recherche de sa brebis jusqu'à ce qu'Il l'ait trouvée; Il vous a trouvée à présent, confiez-vous en Lui; Il vous chargera sur

ses épaules et vous emmènera dans le bercail où vous ne manquerez de rien. Marie, Il vous aime, et son amour ne trompe jamais.

Puis, par quelques paroles brûlantes de foi, Lucie agenouillée à côté du lit de sa protégée, la recommanda aux soins du Bon Berger.

— Je ne puis pas vous remercier, dit Marie en saisissant la main qui lui était tendue avec bonté, et la pressant avec ferveur contre ses lèvres: jamais je ne pourrai vous dire à quel point vous m'avez consolée, quel poids vous m'avez ôté du cœur. Oh! il me semble que j'entrevois l'espérance maintenant que j'ai un *Ami*. Ah! que je ne l'afflige pas, c'est là le vœu que je forme! s'écria-t-elle à demi-effrayée, car je suis bien faible et bien misérable.

Lucie lui chanta à voix basse les paroles suivantes :

Supporterions-nous les uns des autres
Ce que chaque jour il supporte de nous?
Cependant ce glorieux Ami, ce frère,
Nous aime quoique nous le traitions si mal,
Quoique pour le bien nous lui rendions le mal,
Il nous appelle toujours ses frères.

Puis elle engagea la pauvre enfant fatiguée à s'endormir, et elle la quitta.

Elle rencontra Phœbé qui venait la chercher, un peu fâchée de ce qu'après la veille de la nuit, elle se se fatiguait encore le jour, et de ce qu'elle n'avait pas touché au déjeûner qui l'attendait depuis une heure dans sa chambre; mais le regard de Lucie arrêta les remontrances que la fidèle Phœbé allait lui adresser; ses beaux yeux bleus n'avaient pas brillé de tant de

joie, depuis qu'ils avaient contemplé Edda jouant avec son père sous le grand figuier du bungalow.

Oui, nous pouvons en appeler à ceux qui ont eu le privilége d'être l'instrument qui a conduit un pécheur à Celui qui s'appelle l'Ami des pécheurs ; est-t-il une joie pareille à celle-là? une joie humble et cependant triomphante, généreuse et cependant personnelle. Christ est glorifié, une âme est sauvée, les anges se réjouissent, une note a été frappée sur la terre, elle résonne dans le ciel, et vibrera jusque dans l'éternité.

CHAPITRE XI.

— Passez par ici, Mme Overton ; et l'élégante maîtresse de Marie Fenton fit entrer dans l'atelier une personne d'un âge déjà avancé et dont la figure ridée portait les traces de la souffrance et de la pauvreté.

— Voici la robe, reprit madame Fraser, en prenant des mains de Marie la pièce de mousseline sur laquelle elle brodait rapidement un charmant dessin de roses et de muguets ; Mlle Fenton, indiquez-lui où il faudra placer les fleurs.

La pauvre femme ouvrit ses cartons, et l'œil exercé de Marie fut enchanté du naturel et de la grâce avec laquelle ses fleurs favorites étaient exécutées.

— Qu'elles sont belles ! dit-elle ; mais un regard significatif de sa maîtresse l'arrêta. Depuis Salomon

jusqu'à nos jours, il a été admis que celui qui achète dit : « Cela ne vaut rien, cela ne vaut rien. »

— Vous voyez ce qu'il nous faut. Une guirlande de roses et de muguets pour la coiffure ; la tunique relevée de place en place par des bouquets imitant le dessin de la robe. Je vous donnerai trente francs pour le tout, mais il faut que je les aie mardi sans faute.

— Je ne pourrais pas les faire à ce prix, madame, il faut des fleurs très-fines pour assortir à un travail comme celui-ci, dit la pauvre femme en jetant un regard amical à Marie, vous me donnez si peu de temps, madame, qu'il faudra que je me fasse aider. Les fournitures nécessaires à mon ouvrage coûteront près de trente francs ; — j'y perdrai, je vous assure, j'y perdrai, et Dieu sait que je ne le puis pas ; dit Mme Overton avec un soupir; je ne puis pas demander moins de quarante-cinq francs. Dans ma jeunesse on n'y regardait pas de si près pour une parure de bal !

— Oh ! comme vous voudrez. Je sais où en trouver pour le prix que je vous offre.

— Je regrette d'avoir fait cette longue route inutilement, dit la pauvre femme, en replaçant avec soin sa fragile marchandise dans ses cartons.

Mais Mme Fraser entendait trop bien ses intérêts pour renoncer si facilement à une habile ouvrière; elle savait fort bien que ses fleurs étaient de première qualité et qu'elle ferait une excellente affaire en les payant au prix demandé, mais elle avait marchandé dans l'espoir d'augmenter ses profits; après un moment de discussion elle finit par accorder à Mme Overton le prix que celle-ci demandait, et l'ouvrière s'éloigna.

La pensée de Marie était préoccupée du contraste entre la fraîcheur du travail et la figure fanée et fatiguée de l'ouvrière.

— J'irai la voir, se dit-elle, si quelqu'un veut bien m'accompagner; — depuis qu'elle avait vu Cecil pour la dernière fois, elle n'avait pas osé sortir seule, de peur de le rencontrer.

Dès que Mme Fraser eut quitté l'atelier de couture, les langues se délièrent et ne la ménagèrent pas. « Pauvre femme ! n'est-il pas honteux de profiter d'une position comme la sienne ; elle travaille aussi bien à présent qu'il y a quelques années ; mais les temps sont changés pour elle, — c'est la première fois qu'elle vient ici, il n'est pas probable qu'elle ait envie de revenir ; marchander des fleurs comme les siennes, — c'est dégoûtant !

— Racontez-moi son histoire, dit Marie, sans lever les yeux de dessus son ouvrage ; c'était une règle de l'établissement de Mme Fraser, que la conversation ne devait pas nuire au travail ; (et, il faut convenir qu'en elle-même, cette règle était bonne.) Marie était de celles qui l'observaient avec conscience.

— Vous n'avez jamais entendu parler du magasin Overton, ah ! c'est vrai, vous êtes trop jeune, répondit Mlle Tracy, chef d'atelier ou première ouvrière, en rabattant une boucle de cheveux destinée à cacher quelques fils argentés; c'était magnifique, et sans certaines dames qui roulent carosse, Mme Overton, ou plutôt Mlle Overton, car elle n'a jamais été mariée, pourrait se promener dans sa voiture aujourd'hui. Le commerce des fleurs était tout autre chose alors, les dames de la cour et toute la noblesse le patronnaient

plus qu'à présent. Après avoir travaillé longtemps avec le plus grand succès comme première ouvrière, Mlle Overton s'établit pour son compte; elle réussit très-bien, en tant que les commandes ne se faisaient pas attendre, elle avait plus d'ouvrage que de temps pour l'exécuter; mais on ne la payait pas régulièrement, ses plus fortes partiques lui firent entièrement défaut dans un moment où elle avait elle-même de grands paiements à faire, elle ne put satisfaire à ses engagements, grâce aux belles dames qui ne la payaient pas; la justice dut s'en mêler, et la pauvre femme, qui avait toujours été très-honorable, fut désespérée; elle perdit la tête et tomba gravement malade; elle se vit obligée de liquider ses affaires; dès lors elle aurait pu se remonter, mais elle a été malade plus de dix ans, ce qui a achevé de la réduire à un état voisin de la misère, et maintenant, elle travaille encore, mais je la crois bien bas, à en juger par l'endroit où elle demeure, — pauvre créature ! — et la petite demoiselle secoua la tête.

— Travaillez, mesdemoiselles; travaillez et parlez, ou travaillez et taisez-vous; si le contraire ne vous est pas possible, s'écria-t-elle en voyant tous les regards se diriger sur elle ! — D'ailleurs elle n'est pas la seule que de mauvaises pratiques ont ruinée; le crédit peut beaucoup pour soutenir une maison, mais il ne peut pas tout, et il ne dure pas toujours; une de nos plus grandes couturières a fait faillite, parce que les dames qui l'employaient ne la payaient pas régulièrement, et quelques-unes même pas du tout.

C'était un samedi soir, l'établissement de Mme Fraser n'était cependant pas sans posséder certains avan-

tages; le travail cessait à sept heures le samedi; à la grande satisfaction de ces jeunes yeux, fatigués d'une application continuelle. Les ouvrières arrangeaient leurs ouvrages, mettaient tout en ordre, lorsque Mme Fraser entra.

— Mlle Fenton, je suis fâchée de vous retenir ce soir, mais je suis sûre que vous me ferez le plaisir de dessiner ce modèle sur ce tablier de moire. Mme P. a changé d'avis, et ne veut pas de la dentelle noire dont nous étions convenues; elle désire qu'on le brode pour assortir à la robe; je ne vous l'aurais pas demandé ce soir, s'il ne fallait pas qu'il fût rendu lundi matin à onze heures pour le déjeûner.

Marie rougit vivement, ce même jour elle s'était reproché son manque de courage; elle n'osait pas encore parler à ses compagnes des nouvelles espérances qui consolaient et fortifiaient son cœur blessé et découragé. On avait bien remarqué qu'il s'était fait un changement chez elle, mais personne ne s'en plaignait, on aimait à lui voir une expression plus heureuse, et la grande faveur dont elle jouissait auprès de sa maîtresse n'indisposait pas contre elle, depuis qu'elle était devenue plus humble et plus complaisante dans ses rapports avec ses camarades. Mme Fraser s'applaudissait chaque jour de l'excellente idée qu'elle avait eue de la mettre en pension à Mildred; ce n'était pas la même personne qu'un mois auparavant; Mme Herbert lui avait fait un bien étonnant, et elle travaillait mieux que jamais.

Marie se décida courageusement cependant et répondit avec douceur mais avec fermeté: « Je suis sûre, madame, que vous me connaissez assez, pour

savoir que je dessinerais volontiers ce tablier, mais il ne peut être prêt lundi matin qu'à la condition d'y travailler tout le jour demain.

— Et qu'est-ce que cela vous fait, je vous prie ? je ne vous demande pas de le broder, *vous*.

Les yeux de Marie se remplirent de larmes, elle aimait sincèrement sa maîtresse, et n'en avait jamais reçu un reproche un peu vif, mais elle répondit :

— Ce n'est pas le temps que me prendrait le dessin, ni l'ouvrage que je redoute, non, je vous assure ; je le ferais en entier moi-même, si ce n'était pas dimanche, mais ce serait aussi mal pour quelqu'un d'autre que pour moi. Je ne peux pas exécuter un dessin qu'il faudra broder le dimanche.

Ce langage était tout nouveau dans l'atelier de Mme Fraser ; elle paraissait très-fâchée, mais c'était après tout une femme comme il faut quant aux sentiments ; elle répondit seulement :

— Mme Herbert veut-elle faire de vous une méthodiste, Marie Fenton ? s'il en est ainsi, plus vite je vous retirerai de chez elle, mieux cela vaudra, rien ne serait plus nuisible à votre avancement ; mais une autre fois je saurai qu'il ne faut pas m'adresser à vous lorsque j'aurai un service à demander.

Marie leva des yeux suppliants sur sa maîtresse ; celle-ci fort offensée quitta la chambre sans ajouter une parole. Marie jeta un regard timide autour d'elle, mais ne rencontra aucune sympathie sur les physionomies de ses camarades. Mlle Tracy se crut obligée de prendre le parti de Mme Fraser :

— Quelle ingratitude ! dit-elle à demi-voix en secouant la jupe d'une robe ; une chose demandée avec

tant de bonté ; comme une faveur ! Que de maîtresses qui auraient tout simplement donné leurs ordres à une ouvrière, sans permettre qu'elle répliquât ; — quant à moi, je ne vois pas trop comment je pourrai faire observer la discipline dans l'atelier, si nos jeunes filles ont la permission de refuser l'ouvrage sous prétexte que ceci est bien et cela mal.

Une autre ouvrière qui occupait la troisième place dans l'atelier, et que les succès de Marie avaient souvent dépitée, ne manqua pas de faire aussi des observations désobligeantes :

— Ah ! nous allons voir la favorite sous un nouvel aspect, dit-elle ; quel bonheur pour nous d'avoir ses bons conseils à notre portée ! Cependant j'aurais mieux attendu d'elle, je l'avoue. Pauvre Mme Fraser! peut-être voudra-t-elle bien se contenter de mes humbles services pour ce dessin?

La conscience de Marie ne lui reprochait rien, elle savait qu'elle avait eu le désir de bien faire, et qu'elle l'avait essayé ; mais comment se faisait-il que tout le monde se tournât contre elle ? Le cœur gros, elle reprit le chemin de Mildred et demanda à parler à Mme Herbert.

Elle raconta son histoire non sans verser quelques larmes, et Lucie l'écouta avec reconnaissance ; elle se réjouissait de ce que la semence était tombée dans une bonne terre, et de ce qu'elle avait été reçue non seulement avec joie, mais encore l'avait aidée à supporter la tentation et des reproches injustes. Son approbation consola et calma Marie, mais elle ne pouvait oublier le mécontentement de Mme Fraser, et surtout son accusation d'ingratitude : « Elle a été si

bonne pour moi, j'aurais fait tout au monde pour l'obliger, sauf cela. Je crains d'ailleurs que mon refus ne la dérange réellement beaucoup.

— Nous devons obéir à notre Maître, dans la mauvaise comme dans la bonne réputation, mon enfant ; lui dit Lucie, mais je crois que dans cette affaire-ci, je pourrai vous aider. Je connais Mme P... et je sais qu'elle tient trop à la sanctification du dimanche pour elle-même, pour n'y pas tenir aussi pour les autres ; il faut qu'elle ait ordonné ce tablier sans y penser ; je vais aller la voir immédiatement, et je suis presque sûre que je pourrai vous renvoyer chez Mme Fraser avec une réponse satisfaisante.

Mme Herbert avait raison ; rien n'était plus loin de la pensée de Mme P... que d'exiger qu'on travaillât pour elle le dimanche ; ses ordres avaient été singulièrement modifiés en passant par la bouche de sa femme de chambre ; et à la requête de Mme Herbert elle se hâta d'écrire à Mme Fraser, lui demandant de vouloir bien l'avertir lorsqu'à l'avenir quelqu'ordre venant de chez elle serait cause que ses ouvrières devraient travailler le dimanche.

Marie un peu tremblante retourna chez sa maîtresse, qu'elle trouva occupée à préparer le tablier pour le donner à broder à l'ouvrière dont nous avons parlé, et qui avait promis de le faire. Elle fut très-étonnée de la démarche de Mme Herbert, et encore plus du billet de Mme P....

— Il faut que chacun vive, dit-elle ; qu'est-ce que je deviendrais, si je refusais de travailler quelque jour que ce soit; mais enfin si ces dames consentent à attendre, j'en suis enchantée et fort soulagée ; » — elle

mit de côté le dessin et l'étoffe ; « cependant, Marie, par intérêt pour vous, je vous engage à vous mettre en garde contre ces notions exagérées ; vous ne réussirez jamais, voyez-vous ; il faut prendre le monde comme il est, parce qu'enfin, dit-elle en répétant sa maxime favorite : *il faut que chacun vive.* »

— C'est vrai, répondit Marie timidement; mais vous savez que nous devons mourir aussi ! Et même pour cette vie, c'est une bonne chose que d'être en paix avec Dieu. Je n'ai su ce que c'était que tout dernièrement, lorsque j'ai appris ce que mon Sauveur avait fait pour moi, et que la grande affaire de ma vie, devait être de lui plaire.

Mme Fraser ne répondit pas, mais elle n'avait pas l'air de trouver mauvais que Marie lui parlât ; elle lui permit d'achever le dessin du tablier, dont la jeune fille s'était emparée, puisqu'on ne devait pas y travailler le dimanche. Marie se sépara de sa maîtresse dans les meilleurs termes, et l'ouvrière qui devait la remplacer ne fut pas plus étonnée en recevant un billet de Mme Fraser, qui l'avertissait qu'on n'avait pas besoin d'elle, que l'atelier tout entier ne le fut le lundi matin en voyant Mlle Fenton réinstallée dans les bonnes grâces de la maîtresse.

En s'entretenant le dimanche suivant avec son amie Hélène Mather, de ce qui s'était passé pendant la semaine, Marie découvrit que sa position n'avait rien d'extraordinaire; les difficultés que son amie avait à surmonter étaient plus grandes encore.

Hélène était première ouvrière dans une maison dont un homme seul était le chef.

— Je n'ai d'autorité, dit-elle, que pour ce qui con-

cerne l'ouvrage ; notre patron est un homme tout à fait impie, et cependant il découvre peu à peu que ce sont ceux qu'il appelle méthodistes qui gaspillent le moins ses marchandises, qui n'ont pas recours au mensonge pour éviter un reproche, ou qui ne perdent pas un temps qui en définitive lui appartient. Quoiqu'il sache très bien ce que je suis et qu'il déteste ma religion, il me confie toutes ses clefs à présent, et peu à peu je pourrai acquérir quelqu'influence sur les apprenties et les ouvrières. C'était l'usage dans notre maison, et un usage bien désagréable, qu'on fermât à clef les chambres à coucher le matin dès qu'on en était sorti et qu'on ne les rouvrît que le soir au moment de se mettre au lit; il m'a permis de déroger à cette habitude, à la condition que je m'engageasse à ce que nos jeunes filles ne perdissent pas leur temps dans leurs chambres. Le soir on éteignait le gaz dans les ateliers dès que l'ouvrage était fini, n'importe l'heure ; en hiver, c'était une grande privation, puisque ce sont les seules pièces chauffées, nos chambres ne le sont pas, mais il fallait bien y aller bon gré, malgré. La semaine passée, notre patron m'a permis, si je me chargeais d'éteindre le gaz, de le garder dans les salles de couture, après les heures de travail, parce ce que je sais, a-t-il ajouté, que vous ne le brûlerez pas inutilement. Ces petites gracieusetés me donnent une certaine influence sur les ouvrières, continua Hélène, il faut donc attendre avec patience, mais je soupire après le moment où je pourrai leur parler du Sauveur et mettre un terme aux propos méchants et cruels que j'entends journellement autour de moi.

— Qu'est-ce donc qui leur donne tant d'amertume contre la religion ? demanda Marie.

— Je crois qu'il y avait autrefois dans notre atelier quelques personnes qui faisaient de beaux discours religieux, qui interrompaient constamment leur ouvrage pour aller à des réunions, mais dont la conduite n'était pas d'accord avec leurs principes, puis il se trouve malheureusement qu'une de nos pratiques qui fait grande profession de piété est précisément celle qui nous donne le moins de temps pour exécuter ses ordres. Un jour entr'autres elle a attendu dans sa voiture que sa robe fût terminée en exigeant que nous missions tout de côté pour la satisfaire, et nos jeunes filles furent obligées de veiller pour achever d'autres commandes. Ah ! si vous aviez entendu ce qu'elles disaient de cette malheureuse dame : « La misérable, que je voudrais qu'elle fût dans son cercueil, » et bien d'autres choses pires encore.

— J'aimerais que Mme Herbert allât les voir pour leur donner une idée de ce que peut être une dame vraiment chrétienne.

— Je vous avoue que j'aurais presque peur que notre chère dame entrât dans nos ateliers, malgré tout le bien qu'elle m'a fait : nos patrons redoutent tellement ce qui peut nous détourner de notre ouvrage ; et nos jeunes filles ne diraient que des sottises dès qu'elle aurait le dos tourné, je crois en vérité que sa visite ferait plus de mal que de bien. Je demande à Dieu d'incliner quelques-unes d'entre elles à venir avec moi à la classe biblique, je suis sûre qu'il a exaucé mes prières ces deux derniers dimanches, puisque Sara Morton m'a accompagnée.

— J'aimerais bien savoir ce que nous pourrions faire pour confesser Christ devant les hommes ; cela paraît si facile quand on y reflechit ; je voudrais le faire, j'ai honte de garder mon bonheur pour moi toute seule, et cependant j'ai peur ; hier au soir, quand j'ai essayé d'en dire quelques mots, il m'a semblé que je ne réussissais qu'à provoquer les moqueries. Si nous mettions cette question dans la boîte ?

Marie faisait allusion à une idée qu'avait eue Mme Herbert, dans le désir de se mettre au fait des circonstances et des difficultés de celles des jeunes filles qui ne venaient chez elle que le dimanche. Elle avait proposé que celles qui ne se soucieraient pas de joindre leurs noms aux questions qu'elles adresseraient, les écrivissent sur une bande de papier à part, avec un numéro correspondant, et qu'elles jetassent le tout dans une boîte placée dans la salle de réunions. Celles qui désiraient ses prières pour quelque sujet particulier, pouvaient les demander de la même manière. Le dimanche soir Lucie ouvrait la boîte, lisait les questions qui lui étaient adressées, préparait les réponses qu'elle faisait entrer dans l'instruction du dimanche suivant, ou bien elle les écrivait, suivant l'occurence, et les mettait sous enveloppe à l'adresse du numéro que la questionneuse seule pouvait reconnaître. Le dimanche soir à dix heures, Lucie se réunissait en esprit, avec celles qui lui avaient demandé des prières pour un sujet spécial. Ce plan lui avait jusqu'ici très bien réussi, et souvent une jeune fille qui avait gardé l'incognito à l'aide d'un numéro finissait par se faire connaître. Marie et Hélène n'hésitèrent point à signer leurs noms après la

question ci-jointe : « Chère madame, nous aimons notre Sauveur, nous désirons parler de Lui, mais c'est difficile, et il nous semble que nous faisons plus de mal que de bien. Que faut-il que nous fassions ?

Lucie choisit pour sujet d'étude le dimanche suivant : *Christ est Roi.* Elle parla de lui comme régnant en souverain sur les cœurs de ses enfants, et comme devant revenir sur la terre pour y exercer un grand pouvoir et y régner : « Le confesser maintenant, tandis qu'il est méprisé et rejeté, est un privilége, mais il est difficile à exercer. Il y a des obstacles dans notre propre cœur, c'est du cœur que la bouche parle, et souvent le Seigneur n'habite pas dans le nôtre. Nous ne sommes pas conséquents dans notre conduite, et le monde nous surveille d'un œil vigilant, une seule inconséquence de notre part peut mettre à néant la confession la plus courageuse. Il y a aussi des obstacles en dehors de nous-mêmes. Nous pouvons rencontrer une opposition telle que le simple nom de Celui que nous aimons soulèvera toute une tempête de colère ou de mépris. Prions pour avoir la sagesse, et rappelons-nous sa promesse : « Je serai avec ta bouche. » Que chaque parole prononcée pour le Seigneur soit une flèche dirigée par la prière. » Et d'une voix tremblante, Lucie raconta l'histoire de Dinoo, et comment ses paroles si simples, mais accompagnées de prières et de foi, avaient frappé droit au cœur de son jeune maître.

— Soyez persuadée, ajouta-t-elle, que notre vie parlera pour notre maître d'une manière plus persuasive et plus continuelle que nos lèvres. Montrons que notre foi nous donne la paix et la joie ; montrons que

nous croyons réellement que la figure de ce monde passe et que l'éternité est devant nous. Montrons enfin que si nous rendons l'honneur à qui il est dû, cependant les commandements du Seigneur ont plus de poids pour nous que ceux des hommes, et qu'aucune considération mondaine ne pourra nous empêcher de lui obéir. Montrons que nous ses disciples nous sommes toujours prêts à aider, à offrir notre sympathie, à abandonner nos droits, à estimer les autres comme meilleurs que nous-mêmes.

Hélène et Marie étaient suspendues à ses lèvres, et toutes deux sentirent que l'honneur de leur maître leur était confié ; elles prirent la résolution, avec le secours de son Esprit, d'être de fidèles témoins de sa vérité, soit par leur vie, soit par leurs paroles.

Noël approchait, Lucie avait demandé à Edouard de lui envoyer un sapin et une bonne provision de houx ; Edouard comprit alors qu'elle ne comptait pas les rejoindre pour les fêtes de la fin de l'année, et il lui adressa une remontrance assez vive.

— Je ne pourrais pas m'absenter pour la première année, répondit-elle ; plus tard, j'aurai peut-être réussi à me faire une amie assez intime à Londres, pour lui demander de me remplacer ; je t'assure, Edouard, que je n'ai aucun droit au martyre dans cette occasion ; je me réjouis beaucoup du jour de Noël ; sept jeunes filles qui, il y a trois mois, n'y avaient jamais pensé, s'approcheront avec moi de la table du Seigneur ; tu seras bien aise de savoir que Suzanne Elton sera du nombre ; j'ai eu de sérieuses conversations avec elle ; elle m'a demandé de l'aider à devenir une vraie chrétienne, et j'ai vu que ce n'est

pas chez elle le résultat d'une impression fugitive, il y a déjà quelque temps qu'elle cherche. Cette chère enfant devient chaque jour plus jolie, et je tremble souvent pour elle ; elle est employée dans une maison fort mondaine : ses camarades m'ont raconté qu'on tient beaucoup à la faire servir dans les magasins à cause de sa jolie figure.

Mes jeunes filles sont enchantées de la perspective de l'arbre de Noël ; et cependant, je redoute presque ces jours de fêtes et de joie. L'œuvre que j'ai entreprise me console et m'intéresse plus que je ne puis le dire. Lorsque ces pauvres enfants viennent me conter leurs peines et qu'elles me demandent de les diriger, il me semble que je suis vraiment mère pour la seconde fois, mais dans les occasions de fêtes, au milieu de leur gaîté, je n'y suis plus du tout ; il y a comme un silence intérieur chez moi ; j'écoute, j'écoute pour tâcher d'entendre encore l'écho de ces voix éteintes depuis longtemps. Il y a des moments dans ma vie où j'éprouve un désir ardent de revoir mon enfant, plus encore que mon mari. Je me sens en parfaite communion d'esprit avec Arthur dans tout ce que je fais maintenant, cela m'encourage de penser qu'il serait heureux et reconnaissant de me voir occupée comme je le suis pendant les années de notre séparation. Mais mon petit Edda, mon enfant, quelle vie, quel intérêt il mettrait autour de moi. Je m'efforce de repousser cette pensée comme une tentation, elle devient quelquefois trop douloureuse. Priez pour moi, afin que je sois de plus en plus convaincue que tout ce que Dieu a fait est pour mon bien.

CHAPITRE XII.

—

Lucie était en correspondance avec ses amis de Gwalior; elle apprit à peu près à cette époque que la fille aînée du capitaine S..... allait se marier; désireuse de lui offrir un témoignage d'affection, elle voulut lui donner son voile de noce; et pensant que ce serait une bonne occasion pour faire connaissance avec les patrons de la maison où travaillait Suzanne Elton, elle alla y faire ses emplettes.

Pendant la première année, les occupations de Suzanne se bornaient plutôt à faire le service de ses camarades qu'à travailler assidument; elle allait dans le magasin assortir les rubans, les garnitures; elle courait chercher les fers chauds lorsqu'il fallait repasser; elle faisait les commissions de tout le monde;

bref, elle servait de télégraphe entre les différentes branches de ce vaste établissement. Suzanne, accoutumée à la liberté de la vie de campagne, préférait cette activité à la monotonie de l'atelier de couture. Mais il faut avouer que ce n'était pas une position très sûre pour elle, quoique modeste par nature, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer, lorsqu'elle paraissait au magasin, que bien des yeux la suivaient avec admiration, et on découvrit bientôt à l'atelier que lorsqu'on avait quelque message difficile à faire faire, il valait mieux en charger Suzanne; elle réussissait plus vite que les autres.

La maîtresse, Mme Ford, pensait à consacrer cette jolie figure et cette taille élégante au service des magasins, et quoiqu'on eût payé l'apprentissage de la jeune fille pour la perfectionner dans l'art de la couture, Mme Ford essaya de lui persuader qu'il était tout aussi utile d'apprendre à servir les pratiques qui venaient chez elle. Cependant la faveur avec laquelle elle avait reçu Suzanne dans les premiers temps paraissait diminuer un peu; la pauvre enfant avait rougi avec une telle violence un jour qu'elle avait été chargée de répondre à quelqu'un que sa maîtresse n'était pas à la maison, qu'on ne l'avait pas crue un instant; et une autre fois, elle avait positivement refusé d'attacher une adresse française à un bonnet qu'on avait commandé de faire venir de Paris, et qui sortait des mains de la faiseuse de modes de la maison. Mme Ford espérait cependant que ce n'étaient que de petits scrupules ridicules qui tomberaient peu à peu; aussi lorsque Mme Herbert entra pour acheter son voile, elle ap-

pela Suzanne pour la servir; dès que le choix fut fait, la jeune fille reporta les cartons à l'un des commis de la maison.

Mme Herbert fut un peu fâchée le même soir d'apprendre que Suzanne avait été toute seule voir Mlle Overton, la fleuriste, qui demeurait fort loin et dans une rue mal famée. La pauvre femme était tombée gravement malade après avoir exécuté la commande qui lui avait été faite par Mme Fraser et elle était devenue un objet devif intérêt pour plusieurs des jeunes pensionnaires de Mildred; Marie et Hélène l'avaient trouvée dans une grande misère, manquant de tout ce qui lui aurait été nécessaire dans son triste état de santé.

Mlle Overton avait éprouvé un moment de joie en voyant l'intérêt que lui témoignait ces jeunes filles; elle accueillait avec plaisir leurs visites et l'offre qu'elles lui firent de lire avec elle, le travail de la journée terminé. Madame Herbert, à leur recommandation, lui avait envoyé une garde-malade. Jusque-là, les jeunes filles y avaient toujours été deux ensemble et Mme Herbert avertit Suzanne de ne pas y retourner seule à l'avenir. «Vous pouvez m'en croire, mon enfant, il n'est pas convenable que vous alliez seule le soir dans les rues, vous pourriez vous en trouver mal; je connais Londres mieux que vous.

Lucie ne pensait plus à cet incident, lorsque le lendemain elle entendit frapper à sa porte et avant qu'elle pût répondre, Suzanne entra pâle, les yeux hagards, presque défigurée par la douleur.

— Ayez pitié de moi! — protégez-moi; — ne les croyez pas; je suis innocente! s'écria-t-elle en se jetant aux genoux de Mme Herbert.

— Qu'est-ce que c'est, ma pauvre enfant, de quoi vous accuse-t-on; — vous me direz toute la vérité, n'est-ce pas Suzanne? »

Suzanne expliqua aussi bien que le lui permit son désespoir, que Mme Ford venait de la renvoyer, sans lui donner de certificat : « Ils disent que si je ne peux pas prouver la chose, ils me mettront entre les mains de la police; j'en mourrai et mon père aussi. »

La veille au soir, Mme Ford ayant eu quelque chose à prendre dans le carton où Lucie avait choisi un voile, s'était aperçue qu'il en manquait un de grand prix; elle était sûre de l'avoir vu dans la matinée, se rappelant qu'elle avait fortement engagé Mme Herbert à l'acheter. Cette boîte avait passé par les mains de Suzanne lorsqu'elle l'avait rendue au commis pour la remettre à sa place; aussi n'avait-on pas hésité à l'accuser de vol, et au vrai toutes les apparences étaient contre elle.

Les scrupules que Suzanne avait manifestés peu de temps auparavant n'adoucirent pas l'indignation de Mme Ford, bien au contraire. « Voilà donc la jeune demoiselle que de simples habitudes tolérées dans le commerce scandalisent si fort; qu'a-t-elle fait de sa conscience lorsque l'occasion de voler sa maîtresse s'est présentée, croyant qu'on ne s'en apercevrait pas. Voilà le résultat de ces fameuses classes bibliques; elle n'a donc jamais lu le huitième commandement; peut-être qu'il ne se trouve pas dans sa Bible *à elle*, » s'était écriée la maîtresse en colère devant toutes les ouvrières.

— Puis elle a dit, ajouta Suàanne; elle a dit qu'elle

enverrait un agent de police ici pour fouiller mes effets ; je l'ai suppliée de ne pas le faire ; qu'est-ce qu'une dame comme vous , Madame , aurait pensé de voir arriver un agent de police chez elle. Je lui ai répété à plusieurs reprises qu'elle ne trouverait jamais le voile ici ; alors une des ouvrières a dit, je crois que c'est une demoiselle Henwood : « Elle s'en est probablement déjà débarrassée ; elle n'est pas retournée tout droit chez elle hier au soir..» Madame Ford me demanda où j'avais été, et lorsque je le lui ai dit, elle m'a regardée avec mépris. « Ah! cela ne m'étonne pas, une rue peuplée de voleurs; et qui vous avait accompagnée, je vous prie, Mademoiselle? » — Je lui ai répondu que j'avais été seule pour lire à mademoiselle Overton ; et tout le monde s'est mis à rire. — Enfin, ajouta la pauvre Suzanne, elle m'a renvoyée ici avec notre première ouvrière, qui a reçu l'ordre d'examiner mes effets ; Phœbé les lui montre, sans cela elle serait ici.

Lucie ne doutait nullement de l'innocence de la jeune fille : mais la visite seule, la veille au soir, dans cette rue, était une complication désagréable et difficile à faire comprendre à sa maîtresse. Lucie resta quelques moments en silence, plongée dans ses réflexions : Suzanne ne la comprit pas, elle s'imagina que madame Herbert la croyait coupable, et pour elle c'était le comble du malheur. Lucie la devina.

— Non, Suzanne, je ne vous soupçonne pas ; mais je crains que la conviction que j'ai de votre innocence ne vous soit pas fort utile auprès de votre maîtresse. Remettons toute cette affaire au Seigneur. Il sait la vérité, et Il la fera briller au grand jour. » Et par

quelques mots de fervente prière Lucie plaça la cause de Susanne entre les mains de Celui qui juge justement : « Rappelez-vous, dit-elle à Suzanne en se relevant, qu'il vaut mieux que le monde entier vous croie coupable, mais que vous ayez l'approbation de Dieu et de votre conscience; et que rien ne serait pire que de gagner la bonne opinion des hommes avec un grave péché sur le cœur. Restez ici pendant que j'irai parler à la personne qui vous a accompagnée.

Lucie avait déjà la main sur le bouton de la porte, lorsqu'une réflexion soudaine l'arrêta :

— Qui est mademoiselle Henwood, Suzanne?

— C'est elle qui sert dans le magasin avec madame Ford.

— Vient-elle ici le dimanche?

— Elle n'est venue qu'une seule fois; je crois qu'elle ne s'en soucie pas beaucoup.

— Est-elle de vos amies?

— Non, Madame, je ne la vois que lorsque je vais au magasin; mais elle n'aime pas que j'y aille.

— Pourquoi n'y était-elle pas hier matin?

— Elle avait été reporter de l'ouvrage.

— Qui a mis le magasin en ordre hier au soir?

— C'est elle, Madame.

— Avait-elle quelqu'un pour l'aider?

— Non, Madame.

Lucie espérait avoir trouvé une issue à ses difficultés, mais elle ne savait pas encore comment il fallait agir. L'ouvrière était partie et Phœbé, le cœur serré, remettait tout en ordre dans la malle de sa sœur. Ce n'était pas seulement leur réputation et

celle de leur famille qui était en péril aux yeux des deux sœurs, mais encore la profession qu'elles faisaient d'être chrétiennes, l'honneur du maître qu'elles servaient : — la renommée de la maison de leur chère dame ; — tout à leurs yeux était gravement compromis dans cette triste affaire.

Madame Ford revint fort embarrassée de sa course chez Mlle Overton ; elle était partie convaincue que ce que lui avait dit Suzanne était une pure invention et elle avait trouvé, à l'adresse que lui avait donnée la jeune fille, une pauvre femme malade, nommée Overton, et qui se louait beaucoup de la visite que lui avait faite Suzanne Elton. Mme Ford ne put parnir à savoir si son apprentie était entrée dans un autre magasin dans cette même rue ; elle fut obligée de reprendre le chemin de chez elle dans le vague espoir qu'on aurait retrouvé le voile chez Mme Herbert. Mais lorsqu'elle apprit par sa première ouvrière que toute recherche avait été inutile, Mme Ford exaspérée, allait envoyer chercher un agent de police, lorsqu'on vint l'avertir que Mme Herbert la faisait prier d'avoir la bonté de venir lui parler un instant.

Les manières calmes et l'air de dignité douce de Lucie eurent un effet merveilleux pour calmer l'irritation de la bonne dame, qui était arrivée préparée à exposer sa façon de penser sur les classes bibliques en général et sur l'hypocrisie de Suzanne Elton en particulier ; mais l'intérêt véritable que lui témoigna madame Herbert à l'occasion de la perte de son voile, la désarma si complétement qu'avant même qu'elle s'en doutât elle discutait avec Lucie sur les

moyens de retrouver son bien sans faire intervenir la police entre elle et ses jeunes employées.

— Je suis bien sûre que vous n'avez nulle envie qu'on parle de votre maison dans les journaux, ni qu'on y voie entrer des agents de police, n'est-ce pas, madame Ford?

La maîtresse du magasin, maintenant calmée, était en état d'écouter la voix de la raison.

— Le magasin a été remis en ordre par une jeune personne nommée Henwood, n'est-ce pas? êtes-vous assez sûre d'elle pour que, si elle y eût trouvé le voile, elle vous l'eût rendu?

— Je n'ai jamais surpris Anna me dérobant la moindre chose, répondit Mme Ford; mais elle est assez rusée; elle ne doit pas rester longtemps avec moi, elle va se marier.

— Il peut vous paraître étrange, Mme Ford, que je jette des soupçons sur une personne qui m'est étrangère; mais il me semble que la tentation de s'emparer de ce voile doit être bien plus forte pour une jeune personne qui doit vous quitter que pour Suzanne Elton qui s'est engagée à rester deux ans avec vous, et dont il est facile de découvrir la culpabilité, si elle existe vraiment.

Madame Ford paraissait ébranlée.

— Mais non! s'écria celle-ci, cela ne se peut pas; je désire de tout mon cœur que cela ne soit pas, parce que je ne pourrais jamais retrouver mon voile; Anna Henwood est trop habile!

— Mais nous ne le retrouverons qu'en le cherchant où il peut être, reprit Lucie en souriant; auriez-vous la bonté de m'envoyer Mlle Henwood, je la questionnerai.

La marchande ne put s'empêcher d'admirer le calme et la présence d'esprit de la jeune veuve. « Il n'est pas étonnant que ces jeunes filles l'aiment tant, » se dit-elle très rassurée, en voyant ses intérêts entre les mains de madame Herbert.

— Un moment, Mme Ford, dit Lucie ; m'autorisez-vous à dire à cette jeune personne qu'un aveu complet et la restitution de l'objet volé la sauveront d'un châtiment public, et me promettez-vous, si on a la preuve de l'innocence de Suzanne, de la déclarer à toutes les personnes devant qui vous l'avez accusée?

— Certainement, ma chère dame, certainement; je ne veux aucun mal à cette enfant, mais je ne puis pas perdre un voile de prix comme celui-là, ni pour ses beaux yeux, ni pour ceux de qui que ce soit.

Lucie avait la conviction qu'on arriverait à la découverte de la vérité en la demandant à Dieu avec foi et avec ardeur ; aussi elle éleva son cœur à Lui avec instance et elle engagea Phœbé et Suzanne à prier pendant qu'elle parlerait à Anna Henwood ; la reconnaissance de Suzanne lui fut une preuve de plus de son innocence.

L'air effrayé de Mlle Henwood, lorsque sa maîtresse lui donna l'ordre de se rendre à Mildred, n'échappa point à celle-ci.

— Ce serait étrange, pensa-t-elle; Mme Herbert est une habile femme. J'espère qu'on ne m'aura pas gâté ce voile, une magnifique dentelle comme celle-là.

Madame Herbert ne se laissa point influencer par l'air de désinvolture avec lequel l'ouvrière entra chez elle.

— Que désire Madame? je suis un peu pressée, c'est le moment où les magasins sont remplis de monde et on a besoin de moi.

— Asseyez-vous, ma pauvre enfant, lui dit Lucie, et ne m'interrompez pas; vous me répondrez quand j'aurai fini. Je vous ai fait demander, parce que je suis réellement très fâchée de l'embarras dans lequel vous vous êtes mise vous et d'autres: je voudrais vous sauver d'une honte publique, si je le puis. La vérité sera découverte, je n'en ai pas le moindre doute; Dieu s'en chargera; on le lui demande à cet instant même dans cette maison; mais c'est à vous à savoir si vous voulez me la confesser librement, à moi en particulier, ou si vous voulez que la police s'en mêle. Je comprends la tentation: vous allez vous marier, et vous pensiez peut-être qu'on ne s'apercevrait de la disparition du voile que lorsque vous auriez été hors de la maison; mais je ne comprends pas que vous ayez jeté les soupçons sur une autre. Maintenant, Anna Henwood, je vous demande devant Dieu de me dire la vérité et de me rendre ce voile.

Lucie n'avait pas perdu de vue la jeune fille, et bientôt l'air hardi et effronté que celle-ci avait cru devoir prendre céda devant ce regard sérieux empreint de compassion. Lorsque Lucie l'assura avec calme que Dieu ferait connaître la vérité, elle eut peur et trembla; la honte, la crainte, la colère se peignirent tour à tour sur sa physionomie; mais elle n'eut pas le courage de résister plus longtemps, et d'une voix étranglée elle dit:

— Vous ne le lui direz pas, à lui;— vous n'irez pas compromettre mon avenir; — je vous dirai tout.

Oui, je l'ai pris, il s'était glissé dans un mantelet de mousseline, je l'ai trouvé en mettant la chambre en ordre. Le voilà, ce maudit voile, s'écria-t-elle en tirant un fil au moyen duquel elle l'avait bâti dans son manteau. « D'ailleurs, je ne savais qu'en faire ; je n'osais pas le mettre dans ma malle. N'est-ce pas, vous ferez ensorte qu'il ne le sache pas? répéta-t-elle en regardant madame Herbert d'un air suppliant.

— Si j'étais vous, je le lui dirais moi-même ; il y a peu de bonheur à attendre d'une union qui débute par des tromperies ; mais j'aimerais vous voir plus préoccupée du mécontentement de Dieu. Vous avez été infidèle envers votre maîtresse : vous avez mis Suzanne au désespoir ; mais votre péché devant le Seigneur est le pire de tout, car nul n'a fait pour vous ce que Lui a fait.

La jeune fille parut touchée d'un langage si nouveau, mais la vue de Suzanne lorsqu'on la fit appeler pour l'avertir que le voile était retrouvé la toucha plus encore; sa jolie figure était presque méconnaissable; Anna fondit en larmes, et fit preuve de plus de repentir qu'elle n'en avait encore montré.

Madame Herbert, accompagnée des deux ouvrières, se rendit chez Mme Ford, qui demeurait en face de chez elle et demanda à la voir en particulier. La bonne dame accourut hors d'haleine et Lucie lui remit le voile.

— Le voici, madame Ford, mais Suzanne ne l'avait pas pris.

— Chère madame! vous avez fait des merveilles, je dois dire que je ne m'y attendais pas; — et il

ne me paraît pas gâté; ajouta Mme Ford en l'étendant sur la table; — cette fille qui avait une si bonne réputation: — et si souvent j'ai averti ces demoiselles de ne rien prendre.

Toute trace d'émotion disparaissait peu à peu de chez Anna, quoique rouge de honte encore, son regard était froid et impénétrable.

Lucie raconta rapidement ce qui s'était passé et rappela à Mme Ford la promesse qu'elle lui avait faite, de déclarer devant tous l'innocence de Suzanne.

— Certainement! certainement; rien n'est plus juste; et attendrie par la figure pâle et les yeux gonflés de larmes de Suzanne, elle lui tendit la main.

— Je suis fâchée de ce que je vous ai dit, ma chère, ne pleurez plus, vous gâteriez vos jolis yeux, venez avec moi à l'atelier, je dirai à tous que ce n'est pas vous qui avez pris le voile. Anna Henwood, vous nous suivrez.

Lucie jugea qu'une disgrâce publique ne ferait qu'endurcir cette jeune fille.

— Vous me ferez plaisir, Mme Ford, en exemptant Mlle Henwood d'assister à une explication aussi pénible; j'ai d'ailleurs quelque chose à lui dire.

Madame Ford y consentit et emmena Suzanne, mais au moment de sortir, elle reprit sur la table son précieux trésor.

— Avant tout, allons soigner ceci, Suzanne; un bon averti en vaut deux.

Lucie se tourna vers la jeune ouvrière.

— Vous êtes malheureuse, dit-elle, et mon cœur souffre pour vous; mais je ne suis pas la seule qui

aie pitié de vous. Vous avez un ami au ciel. Vous l'avez affligé, et cependant Il est prêt à vous pardonner, et à effacer votre péché. Il ne vous méprise pas malgré votre misère. Voulez-vous vous agenouiller avec moi et le chercher à présent.

C'était une parole dite à propos. La jeune fille était humiliée et repentante, elle se joignit de tout son cœur à la prière. Lucie se réjouit en croyant entrevoir l'aurore d'un nouveau jour dans la vie de Anna Henwood.

— Oh ! que ne vous ai-je connue plus tôt, dit Anna en se relevant; il me semble entendre la voix de ma mère. Je n'étais pas mauvaise quand je suis arrivée à Londres pour la première fois, et la personne chez qui ma mère me mit en apprentissage prenait grand soin de ses apprenties. Je crus qu'il me serait bon de voir un peu plus de monde et on me conseilla de chercher une place dans un grand magasin. Je découvris bientôt que la conscience est une chose assez gênante dans le commerce. On prétend qu'il est permis de mentir pour vendre ; dans le commencement je rougissais de honte, mais à présent cela ne me fait plus rien. Je ne veux pas m'excuser de ce que j'ai fait aujourd'hui, c'était très mal et ma pauvre mère en aurait le cœur brisé si elle le savait.

On entendit la voix de madame Ford dans l'escalier.

Anna tressaillit.

— Oh ! que deviendrai-je; elle me méprise, et tout le monde ici en fera autant; je ne puis pas rester.

— Anna, si on vous voit humiliée et repentante,

leur mépris se changera en pitié et peu à peu en respect. Rappelez-vous que vous avez mérité de souffrir, et surtout ma pauvre enfant, priez beaucoup cet Ami, qui, s'il hait votre péché, vous aime et veut vous aimer.

Madame Ford fut assez étonnée cependant, lorsque Anna s'approcha d'elle et lui demanda d'une voix humble de lui pardonner; et au grand soulagement de Lucie qui craignait quelque mot dur ou piquant, la maîtresse se borna à lui dire: « J'espère que ce sera une leçon pour vous; — maintenant allez au magasin, vous y trouverez des dames qui attendent.»

CHAPITRE XIII.

L'histoire de Suzanne, naturellement, fut racontée à Arden, soit par les deux sœurs, soit par madame Herbert elle-même. Lizzie était triomphante : « Je l'avais bien dit, répétait-elle à son mari ! je savais bien que cette fille n'aurait que des ennuis à Londres. »

Le père fut irrité des préjugés persistants de sa femme contre sa fille favorite. « Des ennuis? il me semble qu'il y a une certaine différence entre être une voleuse et être soupçonnée de vol; d'ailleurs à tout prendre, Suzanne occupe une place plus élevée que jamais auprès de ces dames; — chère enfant ! j'aimerais l'avoir ici à côté de moi, à l'instant même ; il faut ne pas s'y connaître pour croire que cette figure

là soit capable d'une vilaine action. Quel bonheur pour elle d'avoir là-bas notre jeune dame. Mais j'y pense, il ne faut pas que Suzanne reste dans une maison où on l'a accusée de vol ; les Elton ont toujours marché la tête levée. » Lizzie n'était pas de cet avis, elle craignait qu'en changeant de maison, il ne fallût payer un nouvel apprentissage, et elle avait calculé tout autrement l'emploi de leur argent, mais Elton écrivit en secret à sa fille pour lui dire qu'il ferait tout ce qu'il faudrait pour la rendre heureuse, et que si les gens où elle était la regardaient du haut en bas, elle n'avait qu'à aller ailleurs. Suzanne remit cette lettre entre les mains de Mme Herbert ; Lucie, sans le lui dire, avait eu la même pensée, c'est qu'il valait mieux changer de maison.

Suzanne avait été complètement blanchie de l'accusation lancée contre elle ; mais elle ne pouvait oublier ce qui s'était passé, et l'intérêt même qu'on lui témoignait finissait par lui être désagréable. Elle était d'ailleurs bien décidée à ne pas paraître dans les magasins, et cette décision aurait amené des discussions continuelles avec sa maîtresse, qui profitait au contraire de toutes les circonstances pour l'y envoyer.

— La seule chose qui me ferait regretter de quitter, dit Suzanne à Mme Herbert, c'est qu'Anna paraît s'attacher à moi à présent ; personne ne veut lui parler chez Mme Ford ; elle aime beaucoup venir ici le dimanche ; — mais il est vrai qu'elle va bientôt partir, et il se passera peut-être quelque temps avant que je trouve une autre place.

Lucie s'était tellement acquis l'estime et la considé-

ration de Mme Ford qu'elle n'eut pas de peine à arranger l'affaire de Suzanne avec elle, et à rompre son engagement, d'ailleurs le moment n'était pas mauvais pour trouver une remplaçante. La grande préoccupation de Mme Herbert était plutôt de chercher une maison où Suzanne serait aussi bien au spirituel qu'au temporel, et elle voyait par expérience que les établissements de travail les plus à la mode n'étaient pas ceux qui répondraient le mieux à son but. Elle avait remarqué depuis un ou deux dimanches de nouvelles jeunes filles qui venaient à sa classe biblique et dont l'air heureux et de bonne santé faisait un frappant contraste avec les physionomies maladives qui l'entouraient.

Leur ayant demandé où elles travaillaient, elles répondirent d'une voix joyeuse : « Chez Mme Burton. » Lucie se décida à faire une tentative pour placer Suzanne chez Mme Burton ; nous donnons le résultat de ses recherches dans une de ses lettres à sa belle-sœur.

« Je suis tout à fait tranquille maintenant en ce qui concerne Suzanne, et vous m'obligeriez en communiquant à son père ce que je vais vous raconter. Je ne croyais pas qu'il existât dans ce Londres, si dur, si égoïste, si intéressé, une maison de commerce basée sur des principes et des sentiments chrétiens ; mais j'en ai trouvé une, et il faut que je vous fasse part de la découverte que j'ai faite de Madame Burton. Représentez-vous, si vous le pouvez, une figure toute bonne, aimable, brillante de cordialité ; sa toilette était, je pense, ce qu'elle doit être, car elle ne m'a point frappée. J'ai commencé par m'informer de

la santé de ses jeunes employées, et du nombre d'heures qu'elles passent au travail.

— Je crois madame, m'a-t-elle dit, que je répondrai mieux à vos questions en vous racontant mon histoire en peu de mots. Mon père était procureur, mais il avait beaucoup d'enfants et plusieurs de mes sœurs étaient d'une santé délicate. Je fus obligée de quitter fort jeune la maison paternelle pour chercher à gagner ma vie. J'ai été apprentie cinq ans ; trois ans dans une maison et deux dans une autre : puis je m'établis pour mon compte et quelque temps après je pris une de mes sœurs chez moi. Elle ne se portait pas très bien à la campagne, mais il paraît que l'air de Londres lui convenait mieux, car elle se rétablit complètement ; j'en pris une seconde et toutes deux sont à présent en bonne santé, et ne m'ont pas quittée depuis leur installation dans la maison. J'attribue leur bonne santé à ce que je n'ai jamais permis, dans aucune saison de l'année, qu'on travaillât plus de douze heures par jour chez moi.

— Que faites-vous donc quand les commandes sont pressées ?

— Je refuse ce que je ne puis faire ; il va sans dire que les profits ne sont pas si grands. Voici trente ans que je suis dans les affaires ; plusieurs de celles qui ont commencé avec moi ont fait fortune et se sont retirées du commerce. Il est évident que douze heures de travail ne peuvent pas soutenir la concurrence avec les maisons qui font travailler dix-huit heures par jour. Mais qu'est-ce que cela fait, madame ; mes affaires marchent bien et mes jeunes filles sont heureuses avec moi ; nous ne formons

qu'une famille, et jamais une ouvrière ne m'a quittée pour avoir ruiné sa santé par un travail excessif.

— Lorsqu'une de vos employées tombe malade, la renvoyez-vous chez elle ou la placez-vous à l'hôpital.

— Oh! non; je la fais soigner chez moi. Il y a quelque temps j'ai eu un cas de petite-vérole; je l'ai immédiatement séparée des autres ouvrières; j'ai fait chercher une diaconnesse pour la soigner, et dès que la chose a été possible je les ai envoyées toutes deux à la campagne, pendant une quinzaine de jours, après quoi elle m'est revenue.

— Permettez-vous à vos jeunes ouvrières de sortir pour se promener?

— Je ne leur permets jamais de se promener dans les rues les plus fréquentées, les plus à la mode, mais je les envoie dans les jardins publics deux par deux. Lorsqu'elles me demandent la permission de sortir le soir, je m'arrange pour que quelqu'un de leur connaissance ou quelque ami les accompagne.

— Et si elles vous demandaient la permission de prendre part à des amusements mondains, que feriez-vous; — comme maîtresse et comme chrétienne, le permettriez-vous.

— J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour gagner leur confiance; — si elles désirent aller au théâtre, au bal ou dans des endroits semblables, j'aime mieux qu'elles me le disent que de me le cacher. Je leur réponds toujours: « Pour ma part, je ne voudrais pas y aller, mais si vous avez des amis qui vous y escortent et vous protégent, je ne vous en empêcherai pas. » Le lendemain nous en reparlons ensemble; je

les engage à me raconter librement ce qui leur paraît mal : elles savent que pour tout ce qui tient à l'ouvrage je suis leur maîtresse, mais pour le reste, je désire qu'elles me considèrent comme une amie.

— Vos ouvrières doivent vous aimer beaucoup ; il me semble que vous devez avoir rarement à vous plaindre qu'elles aient mal tourné.

— Ah ! madame ; je ne suis pas sans avoir eu mes peines et mes difficultés. J'ai eu une première ouvrière pendant sept ans, sa conduite était exemplaire ; elle devait se marier avec un homme d'une condition au-dessus de la sienne ; elle me demanda la permission de prendre des leçons, le soir dans une grande académie de danse, pour acquérir, disait-elle, de jolies manières, plus de grâce et d'aisance, afin de ne pas faire honte à son mari. Je le lui refusai, je ne pouvais pas faire autrement, pour le bien de la maison ; non seulement elle y alla à mon insçu, mais elle y entraîna deux de mes jeunes ouvrières. Lorsque je le découvris, je les avertis qu'il fallait ou renoncer aux leçons de danse ou me quitter ; — une seule me fit des excuses et resta. J'ai su depuis que cette première ouvrière avait été trompée, ne s'était pas mariée, et qu'elle était tombée aussi bas que possible. ».

— Avez-vous remarqué, lorsque vous refusez de l'ouvrage, que vos pratiques en soient fâchées ?

— Quelquefois, mais alors ce ne sont pas des pratiques qui vaillent la peine d'être conservées. Mes vraies pratiques savent qu'elles peuvent compter sur moi. Lorsqu'il m'arrive tout-à-coup un deuil, je fais

demander aux dames pour qui je travaille si elles peuvent attendre ; lorsqu'elles ne le peuvent pas, je refuse l'ouvrage. Ma première ouvrière me dit souvent : ne le refusez pas madame, nous pourrons tout faire ; — mais je sais qu'on ne le peut qu'en dépassant les limites fixées pour le travail, et c'est ce que je ne permets pas.

— Lorsqu'on vous fait une commande, combien de temps pensez-vous qu'on doive vous donner pour l'exécuter ?

— J'aime assez qu'on m'avertisse une semaine d'avance, cela me permet de répartir le mieux possible l'ouvrage entre mes ouvrières. Une autre chose que mon expérience m'a enseignée et que je voudrais inculquer à toutes les personnes qui se mettent dans les affaires, c'est de ne pas craindre d'offenser leurs pratiques en réclamant l'argent qu'elles ont honorablement gagné ; — les meilleures chances de réussite ont été ruinées par les retards dans les paiements, et en dernière analyse cela ne convient à personne. Les dames aimeront toujours mieux payer tandis que leurs toilettes sont neuves et fraîches ; — je prends cinq pour cent d'intérêt à toutes celles qui me font attendre plus de six mois.

Je vous assure, chère Grace, que la personne dont je vous parle est bien réellement une couturière de Londres, vivante à l'heure qu'il est, et que je ne vous ai dit que ce qu'elle m'a conté ni plus ni moins et presque dans les mêmes termes. Cette découverte a été pour moi comme un rafraîchissement ; j'ai rarement vu une si grande pratique des affaires unie à tant de bon sens et à des principes aussi solidement chrétiens. Vous

pouvez juger si j'étais désireuse d'y placer Suzanne; j'ai craint d'abord que ce ne fût impossible. Madame Burton n'aime pas avoir des ouvrières à la journée seulement, elle les loge toujours chez elle, estimant que le contraire a de grands inconvénients et que les jeunes filles en retournant tard le soir dans quelque pauvre chambre, froide, triste, et où elles sont seules, courent le danger de céder aux nombreuses tentations d'amusement qui les entourent, et à pire encore; — mais tous ses lits étaient occupés. Je lui parlai alors de Mildred, et elle entra dans mes idées avec la plus chaleureuse sympathie; du moment que Suzanne était assurée d'un logement semblable, elle ne fit aucune difficulté de la recevoir chez elle. Il me semble que je me suis fait une amie, et ce ne sera pas ma dernière visite à Mme Burton. Je veux croire qu'elle n'est pas la seule de son espèce, mais il ne doit pas y en avoir beaucoup dans ce siècle où Mammon règne presque sans partage; peu de personnes renonceront à augmenter leurs profits pécuniaires, pour se conserver une conscience pure devant Dieu, et pour agir avec bonté et fidélité envers leur prochain. Je ne peux pas écrire plus longtemps, mais je voulais vous faire partager le bonheur que m'a causé ma découverte.

Voulez-vous nous accompagner à Arden le matin où on y reçut cette lettre, car ce fut une mémorable matinée.

On était à peu près au milieu de l'hiver; une neige abondante était tombée pendant la nuit; les arbres du parc disparaissaient sous un manteau d'une blancheur éblouissante, et les dessins les plus fantastiques

apparaissaient sur les vitres de la chambre des enfants. L'imagination d'Herbert n'était pas moins fantastique. en cherchant à retracer dans le givre tout ce qu'on lui avait jamais raconté sur les cavernes, les montagnes et les bois. Vois-tu Flora, voici le Mont-Blanc ; — vois-tu les sapins couverts de neige ; et voilà un précipice, il va tout en bas, tout en bas jusqu'à la caverne d'Adullam.

Flora ne songea pas à mettre en doute la science de son frère, mais elle se promit de faire grande attention à ses leçons pour devenir avec le temps aussi savante que lui.

Mais la cloche qui appelle la maison au culte de famille vient interrompre leur conversation, et c'est à qui courra le plus vite pour arriver le premier auprès de papa et de maman. Flora s'assied sur les genoux de son père et personne ne songe à lui disputer cette place; Herbert occupe une chaise à côté de sa mère, qui, elle, tient le petit poupon sur ses genoux, tandis que Lucie aux cheveux dorés, fidèle image de sa tante, est obligée de se contenter d'un tabouret à ses pieds ; elle a peine à pardonner à son petit frère de lui enlever la place qu'elle a eu l'habitude de considérer comme la sienne ; — les genoux de maman.

Les lettres sont en retard ce jour-là, à cause de la neige, aussi les enfants en profitent, pendant les quelques minutes qui suivent le culte, on leur permet de rester un instant ; Herbert se hâte de demander la permission de sortir avec Flora pour faire des boules de neige dès qu'on aura rendu le sentier praticable ; il extorque même la promesse que si papa n'a pas

trop de lettres à écrire, il viendra l'aider à construire un trône de neige où maman, bien enveloppée de son manteau de fourrures pourra s'asseoir un instant. Cette idée enchante Herbert qui court dans sa chambre enlever la ficelle de son plus beau fouet et le convertir en sceptre.

— Comme cet enfant se développe, Edouard; quelquefois je préfère que Lucie ne soit pas ici, il lui rappellerait trop le sien; — ils étaient à peu près du même âge.

— Elle aura bientôt une nombreuse famille spirituelle autour d'elle, Grâce, qui « se lèvera et l'appellera bienheureuse » — mais ses joies sont toutes par la foi et non par la vue. Ce que je n'aime pas pour elle c'est la solitude où elle vit; — certes elle a trop d'occupations pour la sentir, mais ses repas doivent être bien tristes. Et Edouard, debout à côté de sa femme près de la cheminée, l'embrassa tendrement et se demanda comment il pourrait supporter l'absence de sa chère compagne.

La petite salle à manger offrait l'image du bien-être, avec son feu brillant, le déjeûner et son joli service sur une table bien arrangée, les rideaux épais aux fenêtres, et les camélias en pleines fleurs. Le repas était presque terminé, lorsque le courrier arriva; les yeux de Grace brillèrent de joie en voyant une grosse lettre de Lucie à son adresse, elle s'établit les pieds sur les chenets pour la lire plus à son aise; elle en eut pour dix minutes au moins, il était rare que Lucie eût le temps d'écrire si longuement. Mais où était Edouard, qui d'ordinaire lisait sans cérémonie les lettres de sa sœur par-dessus l'épaule de Grace

— Voici de bonnes nouvelles de Lucie, dit Grace en se retournant pour lui donner la lettre.

Qu'était-il arrivé à Edouard? debout près de la table, une lettre serrée dans la main, les yeux pleins de larmes, levés vers le ciel, dans un acte d'adoration silencieuse.

— Qu'est-ce que c'est, s'écria Grace, effrayée et s'emparant de la lettre qu'il tenait à la main. Une lettre des Indes, Edouard, qu'est-ce que cela veut dire?

— Les voies de Dieu sont réellement merveilleuses, il y a quelque espoir, et suivant moi un espoir fondé, que le petit Edouard Herbert soit vivant; notre chère Lucie peut recouvrer son enfant comme s'il sortait de la tombe. Ecoutez! — Il déplia la lettre, passa la main sur ses yeux, voulut commencer, mais la voix lui manqua.

— Lisez vous-même, chère Grace, je ne le peux pas.

Et sa femme lut ce qui suit:

« Très-honoré monsieur,

» Le courrier pour l'Angleterre va partir dans deux heures, et je me trouve dans une grande détresse d'esprit, mais je ne veux pas attendre un autre vaisseau pour vous adresser les questions que j'ai à vous faire.

» Aviez-vous pendant l'année de la rébellion une sœur nommée Herbert, cantonnée à Gwalior? était-elle mariée? et avait-elle un fils qui aurait eu alors quatre ou cinq ans?

» Je m'appelle Nora Cameron; mon mari a été pendant cinq ans catéchiste à M...... Je l'ai souvent entendu parler d'un capitaine Herbert qui était bien connu d'un vieux Indou nommé Dinoo. Lorsque le capi-

taine vivait à M...... il n'était pas marié. Mon mari et mes deux enfants ont été tués pendant la révolte; mais il est mort avec le saint nom de Jésus sur les lèvres. Je m'enfuis avec mon enfant cadet, une petite fille de quelques mois; ah ! monsieur ce sont des jours que je n'oublierai jamais; — j'errai pendant quelque temps parmi les Zemindars qui me dérobèrent à la fureur des cipayes; mon mari avait souvent parcouru ces contrées, où il était connu et aimé.

Il avait un frère établi à vingt milles au nord de Gwalior, et à l'aide tantôt de l'un tantôt de l'autre, je me mis en route vers la fin de mai, pour me rendre chez lui, mais ma pauvre petite fille ne put supporter ce long voyage; chaque jour je la sentais devenir plus légère dans mes bras, mes peines et mes chagrins avaient changé mon lait en poison, et deux jours après mon arrivée à Gwalior elle mourut. Ils dirent tous que cela valait mieux, mais il n'y a qu'une mère qui puisse connaître le cœur d'une mère; elle était tout ce qui me restait, je voulais mourir à côté d'elle; — il y avait un citronnier près de la maison où j'étais, je creusai une fosse sous son ombre, pas bien grande, — et j'y déposai ma petite bien-aimée; je me croyais seule, mais en me retournant, je vis une femme Indoue derrière moi. Il me semblait que je la connaissais, et que je l'avais vue dans le temps où j'étais heureuse; ce souvenir me rappela mon mari et mes enfants, et je versai des larmes amères. Elle s'appelait Runie. Mon mari l'avait invitée avec quelques autres à nous entendre lire la parole de Dieu, ils vinrent pour lui faire plaisir à lui, mais au fond ils se souciaient peu de cette lecture. Quant à Runie, je n'ai ja-

mais vu de femme Indoue plus fortement attachée à ses dieux; elle me dit une fois : « Nos prêtres défendent aux femmes de lire, » — et elle ne revint plus.

» Le soir de la mort de ma fille était un samedi, le veille du jour où la révolte devait éclater à Gwalior, Runie était sortie pour cueillir des herbes, je ne songeai pas à lui demander comment il se faisait qu'elle avait quitté l'endroit où je l'avais connue, j'étais trop absorbée par mon chagrin. Elle eut grand pitié de moi et prononça des charmes sur le tombeau de ma fille, mais je n'y fis aucune attention.

» Le lendemain les cipayes se révoltèrent; je ne craignais rien pour moi; le pire qui pouvait m'arriver, c'est qu'une balle m'envoyât rejoindre mon mari et mes enfants; cependant je restai bien tranquille dans ma cabane pour ne pas compromettre les bonnes gens qui m'avaient donné un asile. J'entendais les cris des cipayes; puis soudain tout devint tranquille et on ne distingua plus que les flammes des bungalows qui brûlaient au loin. Bientôt je remarquai un bruit de pas, à côté de ma cabane; mais personne ne parla. — A présent, pensai-je, mon temps est venu; j'écoutai; — c'était le pas d'une femme; — elle se dirigeait vers le citronnier; la lune brillait, je la vis déposer un paquet sur le tombeau de ma fille, elle s'arrêta un instant, prononça quelques mots comme pour calmer un enfant, et s'approcha de moi; — je reconnus Runie.

» Dieu vous a envoyé un enfant européen, me dit-elle; son père est mort; sa mère est morte ou mourante; il est à vous, mais cachez-le, car on le cherche pour le faire mourir. — Elle disparut avant que j'eusse le

temps de lui demander le nom de l'enfant; et dès lors je ne l'ai jamais revue.

Une nouvelle vie s'ouvrait devant moi, je ne voulais plus mourir; il me semblait que l'espérance renaissait du tombeau de ma fille. Je m'approchai doucement pour ne pas effrayer cet enfant, j'entendis une voix qui sortait du paquet, et qui me parut une douce musique: « Maman, ma chérie maman, ne me quittez pas ; — Edda a besoin de vous ; venez vers moi, maman. » — Ah ! dès que je l'entendis, j'aimai cette voix; j'étais tout près de lui; il s'assit et se dégagea du linge qui l'enveloppait. Ses grands yeux brillaient au clair de lune. Il n'avait pas peur, mais il me regardait attentivement en me répétant: « Où est ma maman à moi; Runie m'avait dit qu'elle irait la chercher. » Un morceau de drap, comme celui dont se servent les indigènes, entourait sa taille, un autre était jeté sur sa tête. Ah ! monsieur, je pourrais passer des heures à vous raconter ce que fut cette nuit et les jours suivants pour moi; mais je n'ai que quelques minutes et il faut me hâter.

» Je viens de voir un Indou nommé Motè; partout où je vais, j'ai l'habitude de réunir les enfants autour de moi; depuis quatre ans, j'ai mené une vie errante, de crainte que ceux qui en voulaient à la vie de mon garçon ne parvinssent à le découvrir. Ainsi donc, les enfants étaient devant moi et Edda à mes côtés, lorsque tout-à-coup je le vois rougir, s'élancer et bondir comme une biche du côté d'un tamarin à quelque distance. J'eus peur; mais je le vis se jeter dans les bras d'un Indou qui nous surveillait de derrière un arbre. « Motè, criait l'enfant; cher, bon Motè; enfin vous voilà revenu; — Oh ! Motè, où est maman ?

« Motè s'approcha, m'apprit le nom de mon garçon, me raconta que sa mère n'était pas morte comme Runie l'avait cru, mais qu'elle avait été retenue quelques mois à Agra, et que de là elle était partie pour l'Angleterre, croyant que son enfant avait péri dans la rébellion. Motè l'avait servie jusqu'à son départ, mais il lui paraissait douteux, vu le mauvais état de sa santé, qu'elle fût arrivée en vie en Angleterre.

» Motè n'avait appris que depuis deux mois, par sa femme Runie, que l'enfant de ses maîtres avait survécu à la révolte, et dès lors, il m'avait suivi à la piste, dans l'espoir de me retrouver. Je crus qu'il mourrait de joie lorsqu'il nous rencontra. Il se rappelle lorsqu'il était au service de Mme Herbert d'avoir vu des lettres adressées à M. Anderson, Arden; j'envoie celle-ci à tout hasard, espérant qu'elle tombera entre vos mains. Je connais le cœur d'une mère, et si Mme Herbert vit encore, je me séparerai volontiers d'une des plus grandes bénédictions de ma vie.

Dès que j'aurai votre réponse, je m'embarquerai immédiatement avec l'enfant pour l'Angleterre, et je ne doute pas, puisque sa femme est morte, que Motè ne nous accompagne; je crois que rien ne pourra plus le séparer de son jeune maître.

» Adressez je vous prie, votre réponse à Calcutta, je m'y trouverai au moment où je penserai que votre lettre peut y arriver. Je ne dois pas oublier de vous dire que pour un enfant européen, la santé de mon garçon a été remarquablement bonne; mais depuis quelque temps je pensais qu'un changement de climat lui ferait beaucoup de bien. Je suis, monsieur, votre dévouée,

Nora Cameron. »

— Que Dieu soit loué ! s'écria Grace tout en larmes, en se jetant dans les bras de son mari ; il n'y a aucun doute, n'est-ce pas, Edouard ! cette lettre entière est marquée au coin de la vérité ! et notre bien-aimée sœur qui a porté le fardeau de son affliction avec tant de patience, et qui s'est imposé la tâche de consoler et d'aider les autres ; oh ! quelle joie ! quel bonheur pour elle ! Le soleil sort enfin des nuages ; chère Lucie !

— Rendons grâce à Dieu ensemble, dit Edouard, et prions-le de nous diriger dans sa sagesse ! — Après avoir prié, ils se demandèrent quand et comment il fallait faire part de cette nouvelle à Lucie. En répondant immédiatement, Mme Cameron pourrait s'embarquer vers la fin de mars ; et en supposant les circonstances les plus favorables, elle ne pouvait arriver en Angleterre avant le commencement de juillet. Il s'écoulerait donc cinq mois au moins, avant qu'Edouard Herbert pût être dans les bras de sa mère ; la santé de Lucie s'était sensiblement améliorée, mais était-elle assez forte pour supporter cette longue attente ?

— Edouard, croyez-moi ; dit Grace ; ne le lui cachez pas une heure de plus ; je parle en mère. Si j'étais à la place de Lucie, il me semblerait que chaque minute où cette nouvelle me serait cachée serait me dérober un bonheur que Dieu me destine.

— Mais si elle veut partir immédiatement pour Calcutta ; elle n'est pas en état de supporter ce voyage ?

— Je suis convaincue qu'elle écoutera les conseils qu'on lui donnera. Je suis sûre que notre chère Lucie ne fera que ce qu'elle doit faire. Sa soumission à la

volonté de Celui en qui elle se confie, est si vraie et si profonde. Mais j'y pense, si vous alliez consulter le docteur Holmes, il connaît Lucie depuis son enfance; il sera chez mon père à midi; — recommandez-lui ainsi qu'à mon père, de ne pas ébruiter la nouvelle afin que Lucie n'apprenne rien avant que vous ne l'ayez vue.

A ce moment-là, on vit la figure du petit Herbert appliquée contre les vitres.

— Le sentier est balayé, on a apporté une bêche pour vous, papa, j'en ai une de bois; pouvez-vous venir à présent pour faire le trône de neige ?

Il devait s'écouler une demi-heure encore avant qu'il pût aller à la cure; et ne se souciant pas de manquer à sa promesse, Edouard alla travailler de toutes ses forces à élever un trône digne de la reine d'Arden; mais ses pensées étaient entre les plaines brûlantes de l'Inde et la maison Mildred à Londres.

CHAPITRE XIV

—

Le docteur conseilla fortement de communiquer tout de suite à Lucie le contenu de cette lettre : « Quelle singulière histoire ; s'écria-t-il ; mais que j'en suis content ; — ah ! que la pauvre mère l'apprenne et qu'elle soit consolée ! toutefois, rappelez-vous que sous aucun prétexte elle ne doit faire le voyage des Indes. »

— Maintenant Grace, dit Edouard en rentrant chez lui, pourrez-vous être prête ; le train part dans une heure ; — pour une fois nous prendrons Lucie par surprise.

Et comment ce jour si agité à Arden s'était-il passé à Mildred ?

A mesure que la saison des plaisirs du monde, des réunions approche, bien des jeunes filles arrivent à Londres, et profitent avec bonheur de la connaissance que Mme Herbert a faite de plusieurs chefs d'ateliers et de patrons de grands magasins. Les quelques jours que les ouvrières passent à Mildred avant de trouver une place, donnent à Lucie beaucoup de facilités pour acquérir de l'influence sur elles, et Mme Herbert finit ordinairement par les enrôler presque toutes dans sa classe biblique. La petite assemblée qui dans le principe se réunissait autour de la table, remplit maintenant la grande salle, et si elle n'avait pas augmenté peu à peu et si Lucie n'avait pas pris l'habitude de considérer chacun de ses membres avec un intérêt tout maternel, elle n'aurait jamais eu le courage de prendre la parole au milieu d'une congrégation aussi nombreuse que celle qui se réunissait autour d'elle le dimanche après-midi.

Les patrons et les négociants avaient souvent recours à Mme Herbert pour lui demander les ouvrières et les apprenties dont ils avaient besoin. Mme Ford elle-même faisait quelquefois une exception en faveur des « jeunes demoiselles » de la maison Mildred ;— en général, elle soutenait que les jeunes filles pieuses qui fréquentent les classes bibliques, ne sont que des *nigaudes*, dont on ne peut rien tirer de bon en fait d'ouvrage.

— Mais cela ne devrait pas être ; lui répondit Lucie ; une chrétienne a de meilleurs motifs ; des principes plus solides pour bien faire son devoir, qu'une

personne du monde animée seulement par l'intérêt personnel.

Cependant ce reproche souvent répété décourageait Lucie, et l'engagea à faire un appel à sa classe; elle exhorta ses jeunes amies à montrer qu'elles étaient aussi appliquées, zélées et habiles à leur ouvrage que ferventes d'esprit. Il est vrai que d'autres personnes ne pensaient pas comme Mme Ford, et quelques maisons s'estimaient heureuses de posséder des employées *réellement* chrétiennes. Une, entre autres, avait deux apprenties de quinze à seize ans, qui étaient de fidèles servantes du Seigneur.

— Je ne puis vous dire, Madame, disait leur maîtresse à Lucie, combien elles me sont précieuses, j'ai pleine confiance en elles; jamais elles ne disent une fausseté; elles travaillent plus que les autres; je leur permets de tailler, parce qu'elles ne gaspillent pas l'étoffe; j'ai deux ateliers; j'en ai placé une dans chaque chambre à cause de la bonne influence qu'elles exercent sur leurs camarades. Je ne puis pas dire que mes petites apprenties soient fort habiles, mais elles compensent ce défaut par leur zèle et leur exactitude; si je le leur permettais, elles travailleraient volontiers toute la nuit pour finir un ouvrage commencé.

Ce témoignage, et d'autres encore, consolèrent et encouragèrent un peu Lucie. Une de ses plus grandes préoccupations c'était de découvrir de bonnes places pour ses jeunes filles; elle savait à quel point leur conduite en dépendait, humainement parlant; mais elle éprouvait chaque jour à quel point c'était chose difficile; pour une dame Burton dont elle était sûre

et qui surveillerait une employée et lui enseignerait consciencieusement son état, combien n'en découvrit-elle pas qui, sous les apparences de l'honnêteté et de la bonté, ne songeaient qu'à faire fortune le plus vite possible et par tous les moyens possibles, sans s'inquiéter de la santé ni de la moralité de leurs ouvrières. — « Ma mère avait payé une assez forte somme pour mon apprentissage, dit un jour une jeune fille à Lucie, mais je ne puis rester dans la maison où elle m'a placée; pour réussir, il faut savoir mentir sans hésiter, recevoir des attentions qu'une femme respectable doit toujours repousser, et me vêtir très au-dessus de mes moyens.

Quitter une place, n'est pas le plus difficile, mais cela entraîne des conséquences qui rendent quelquefois impossible d'en trouver une autre. Les renseignements donnés sur la jeune couturière ou la faiseuse de modes lui sont indispensables pour entrer dans un magasin ou un atelier; et malheureusement les patrons peu consciencieux ne se font aucun scrupule de les refuser ou tout au moins d'en faire la menace pour se venger lorsqu'une ouvrière parle de les quitter.

Lucie avait chez elle, dans ce moment, plusieurs jeunes filles dans ce cas-là ; nous en citerons deux ou trois. Elle avait remarqué à sa classe biblique une ouvrière dont la figure était fort pâle, et si tout son extérieur n'avait pas eu quelque chose de distingué, on aurait pu croire qu'elle était à demi-affamée ; elle était venue dans l'après-midi demander à Lucie si elle pourrait lui recommander une place ; elle avait quitté la sienne depuis quatorze mois. En la question-

nant, Lucie apprit que Mlle André, la jeune ouvrière, avait dû quitter la maison où elle était parce que sa conscience lui défendait d'y rester. Sa maîtresse, qui appréciait les services qu'elle lui rendait, lui avait offert une augmentation de cent francs sur ses gages, si elle voulait rester, mais les objections de Mlle André n'étaient pas de nature à être détruites par de l'argent, et elle s'en alla; sa maîtresse commença par refuser de donner des renseignements, et enfin elle en donna de tels que la pauvre fille ne put jamais se replacer.

Une amie de Suzanne, la petite Annette Collin, raconta à madame Herbert qu'on s'était engagé, dans le magasin où elle était entrée, à la mettre au fait des affaires en général, mais que peu à peu on l'avait occupée uniquement à faire des comptes. « J'aime assez l'arithmétique, dit-elle, ensorte que je n'aurais pas eu d'objection; mais chez nous on ne fait pas la balance tous les soirs, pas même toutes les semaines, seulement à de longs intervalles; et, lorsqu'il se présente quelque erreur, on m'oblige à la compenser sur mon propre salaire. Cela devenait un peu onéreux pour moi, parce que l'on peut facilement se tromper avec une aussi grande négligence; aussi je me suis plainte à notre maître, en lui rappelant qu'on m'avait promis de m'enseigner le commerce en général, et je lui ai demandé de memettre à autre chose; il a refusé; je l'ai averti que je serais obligée de quitter, ne pouvant plus suffire pour les comptes. — « Si vous me quittez, vous verrez quels renseignements je donnerai sur vous. »

Une autre jeune fille, fort jolie, avait été engagée

dans un grand magasin, près de Mildred, mais à la condition qu'elle se serait toujours vêtue de belles robes de soie noire; le salaire qu'on lui offrait n'étant pas suffisant pour une si forte dépense, elle refusa; mais comme le chef de cette maison savait que cette personne lui serait fort utile dans le magasin, il consentit à augmenter sa paie, si, après un essai d'une quinzaine de jours, elle se montrait capable de remplir la place. La jeune fille n'avait pas cru nécessaire d'acheter une robe de soie pour quinze jours d'essai; mais lorsqu'elle se présenta au magasin vêtue comme à l'ordinaire, on la renvoya, et elle vint à Lucie tout en larmes.

— Si je pouvais vous faire entrer chez Ayton, je serais parfaitement tranquille sur votre compte, lui dit madame Herbert, mais je crains qu'il n'ait besoin de personne.

— Dieu pourrait lui mettre au cœur de me prendre, répondit la jeune fille avec simplicité; — voulez-vous le lui demander, pendant que je vais essayer; c'est ici près.

Lucie pria avec ferveur avec Annette Collin, qui était auprès d'elle dans ce moment. Quelques instants plus tard, la jeune fille rentra, la figure radieuse; on l'avait engagée, et ses nouveaux maîtres paraissaient si bons, qu'elle les aimait déjà.

Telle était à peu près l'après-midi que Lucie avait passée, et l'une de ses journées ressemblait beaucoup à toutes les autres. Vous ne serez pas étonné qu'elle fût quelquefois accablée de fatigue et de soucis; les intérêts et les difficultés de cette classe nombreuse de jeunes filles isolées et abandonnées dans la

grande ville, pesaient lourdement sur son cœur aimant et brûlant de sympathie. Cependant elle ne se repentit pas un instant d'avoir entrepris cette œuvre de charité; chaque jour lui prouvait à quel point sa maison était nécessaire, et si elle avait ses soucis, elle avait aussi ses joies et des joies qui lui étaient propres. Quelqu'un à aimer et à protéger : sentiment qui trouvait son entier développement dans le cœur d'une mère, lui avait beaucoup manqué pendant la première année de son retour en Angleterre. Elle avait accepté, sans en comprendre le but, le rétablissement de sa santé et la prolongation de sa vie : elle reconnaissait maintenant avec gratitude que le Seigneur avait tout bien dirigé. C'était pour Lucie le sujet d'une joie profonde lorsque quelques-unes de ses protégées avouaient que, nòn-seulement elle leur avait rendu plus facile le sentier de la vie dans ce monde, mais qu'elle leur avait fait entrevoir la perspective du bonheur pour l'éternité, et qu'elle était réellement pour ses jeunes filles ce qu'elle désirait être, — une mère spirituelle ; leurs premières espérances pour le ciel, leur première connaissance de Christ, c'était Mme Herbert qui la leur avait donnée.

N'avait-elle pas bien des occasions pressantes de vivre en communion intime avec son Père céleste ? n'avait-elle pas sujet d'assiéger le trône de grâce? Là était le secret de la force étonnante que possédait Lucie, de cette énergie calme qui surprenait tous ceux qui, pour la première fois, se trouvaient en présence de cette jeune femme, si élégante de manières, presqu'enfantine dans sa personne, dans ses traits

délicats, et qui donnait l'idée d'un être essentiellement féminin, éminemment dépendant des autres; on était toujours surpris qu'elle fût destinée à vivre seule. Mais *elle ne vivait pas seule ;* elle avait déposé le fardeau de ses épreuves personnelles, de ses intérêts, de ses soucis entre les bras de son céleste Ami, qui chaque jour accomplissait à son égard cette promesse: « Voici, je serai toujours avec vous ! » En effet, au point de vue humain, elle paraissait peu secondée, mais elle réalisait avec une entière vérité la présence de Jésus, heure par heure, jour par jour. Il lui était aussi naturel maintenant de dire toutes choses à Jésus, d'en appeler à Lui dans toutes ses difficultés, qu'il lui avait été naturel de s'attendre uniquement à son mari dans les années passées.

Lucie avait l'habitude de mettre à part une demi-heure de prières spéciales, tard dans l'après-midi, lorsque les visites et les suppliants étaient partis ; c'était pour elle un temps de repos absolument nécessaire. Ce jour-là elle avait prié pour les cas particuliers qui l'avaient occupée dans la journée, et elle rendait grâce à Dieu de la fidélité avec laquelle Il avait accompli ses promesses en ce qui la concernait : « Tu m'as conduite dans le bon chemin, dit-elle, et certainement ta bonté et ta miséricorde me suivront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Eternel pour toujours. »

— A l'ouvrage maintenant, dit-elle, en étendant la main pour saisir le cordon de la sonnette. Mais le son de sa cloche se confondit avec celui de la sonnette de la porte d'entrée. « Il est bien tard pour une visite, » dit-elle ; un bruit de roues l'ayant avertie

qu'une voiture s'arrêtait devant chez elle. Une minute plus tard, son frère et sa sœur la serraient dans leurs bras.

— Grace ! Edouard ! Quel bonheur; — mais il faut que je n'aie pas reçu de lettre ; — vous ne m'aviez pas dit que vous viendriez ; — il n'est rien arrivé ; — aucun malheur, n'est-ce pas ? — les enfants sont bien, Grace ! oh ! oui, car vous avez l'air heureux. Il est arrivé quelque chose ; — pourquoi ne parlez-vous pas?... mon frère !... Edouard, dis-moi ce que c'est. — La physionomie de Lucie changea et elle porta la main à son cœur. Edouard ferma la porte, l'entoura de son bras, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Lequel de tes biens terrestres préférerais-tu retrouver, s'il entrait dans les voies de Dieu de te les rendre ?

— Arthur ! murmura Lucie ; — mais, Edouard, pourquoi me le demander ; le tombeau ne rend pas ses morts.

— Et après Arthur?

— Que veux-tu dire ? s'écrie Lucie, en devenant d'une pâleur mortelle; il est arrivé quelque chose ou tu ne me questionnerais pas de la sorte. Edouard, je t'en conjure, dis-moi tout ; — c'est de la joie ! s'écria-t-elle, un éclair soudain illuminant ses yeux ; car la coupe de mes douleurs a été épuisée jusqu'à la lie.

— Ma bien-aimée, c'est de la joie ! veux-tu essayer d'être calme? dit-il en la tenant étroitement serrée, pendant que je te dirai que ton Edda vit ; que j'en ai reçu ce matin la preuve positive, et que dans peu de mois il pourra être dans tes bras.

— Je crois, je sens que c'est vrai ; répondit Lucie en levant des yeux à demi-rêveurs vers le ciel. Je me reposais, mais je ne dormais pas tout à l'heure ; tu n'es pas une *vision*, Edouard, s'écria-t-elle en lui prenant les mains : — oh ! répète-le moi encore ! — ce que tu me disais d'Edda.

Elle avait mieux supporté le premier choc qu'il n'avait osé l'espérer, et lorsqu'il lui eut répété et répété encore l'assurance que son enfant vivait, l'excès de son bonheur se fit jour enfin par un violent accès de pleurs.

Edouard prit sa main, la joignit à celle de sa femme et tous ensemble ils rendirent leurs actions de grâce au Père des miséricordes. Il lui montra enfin la lettre de Nora Cameron et chacune de ses lignes porta la conviction dans le cœur de l'heureuse mère.

— Et il se porte bien, mon enfant bien-aimé ! Qu'elle est bonne d'avoir pensé à me le dire ! Ah ! que j'aime cette femme, Edouard ; ses chagrins ont été plus grands que les miens ; et mon Edda l'a consolée : si jamais elle se sépare de *son garçon*, c'est qu'elle l'aura voulu.

— Nous avons le temps de penser à l'avenir, petite maman ; tout bien considéré, je crois que je vais vous faire présent de ceci ; — et il lui remit la précieuse lettre des Indes ; — je réclame seulement le privilége d'y répondre. Que faut-il que je dise ; crois-tu qu'il vaut mieux qu'Edda passe la saison chaude là-bas ; ou...?

— Il me semble, dit Lucie, qui au fond savait bien qu'on l'en empêcherait, il me semble qu'il a été éloigné de sa mère assez longtemps et qu'elle pourrait abréger la séparation en allant le chercher.

Edouard et Grace échangèrent un regard : C'est un désir si naturel, dit son frère, qne je l'avais prévu : j'en ai parlé au docteur Holmes ce matin même. pour savoir si tu pouvais faire le voyage sans danger, et si je te dis qu'il s'y est positivement opposé, je suis sûr que tu te laisseras guider par son jugement.

Lucie essaya quelques remontrances, elle venait de faire son plan : elle prendrait cette fois-ci la voie de terre, et elle comptait la séparation par semaines et non plus par mois.

— Eh bien, Edouard, j'attendrai, j'attendrai avec patience et reconnaissance, dit-elle avec un brillant sourire; d'ailleurs, il aurait été très égoïste à moi, de quitter ma maison dans un moment où il y a tant à faire. Mais, Edouard ! — et la physionomie de Lucie prit une expression d'inquiétude.

— Je te comprends, tu penses que la mère d'Edouard Herbert aura un autre emploi de son temps que de s'occuper de la maison Mildred et de ses habitants ; mais cela regarde l'avenir, Lucie. Nous pouvons en toute sécurité laisser à Dieu le soin de trouver des ouvriers pour travailler à son œuvre lorsqu'Il en aura besoin.

— Combien de temps encore, Edouard; près de cinq mois ! Je ne l'attendrai pas avant le milieu de juillet ; s'il arrive quelques jours plus tôt, ce sera une surprise. Oh! quel nuage a disparu de mon ciel ! Oh! que béni soit ton Nom! continua Lucie dans le secret de son cœur, je puis non-seulement regarder à Toi comme Celui qui me donne ce bonheur, mais à Toi comme Celui que mon cœur aime plus que tout.

Le bonheur de Phœbé, en apprenant la bonne nouvelle, ne pouvait pas égaler celui de sa maîtresse, cela va sans dire ; mais il était de deux natures ; outre sa tendresse pour l'enfant, elle se réjouissait de l'effet qu'aurait son retour sur sa chère maîtresse.

— « Nous reverrons des roses sur ses joues, pensait-elle. »

La conversation entre Lucie et sa fidèle femme de chambre dura tard ce soir-là, bien avant dans la nuit ; elles repassèrent dans leur souvenir les scènes terribles de Gwalior, scènes que ni l'une ni l'autre n'avaient oubliées, mais dont par un accord tacite elles n'avaient jamais reparlé et qu'elles reprirent maintenant pour chercher les liens qui leur manquaient encore entre le dernier regard que Lucie avait jeté sur son enfant lorsqu'il fut saisi par la main des soldats et le jour où Nora l'avait trouvé sur le tombeau de sa petite fille, scène racontée avec une si touchante simplicité.

Dans le chapitre suivant nous raconterons les détails qui manquaient à madame Herbert et qu'elle désirait si vivement connaître.

CHAPITRE XV.

—

Sans revenir sur les causes de la fameuse révolte de 1857 aux Indes, ce qui aurait peu d'intérêt pour le fond même de notre histoire, il faut cependant que nous retournions en arrière pour vous expliquer, cher lecteur, comment Edouard Herbert avait échappé aux massacres de Gwalior.

Vous n'avez peut-être pas oublié Abdullah, le maître d'hôtel ou chef des domestiques du capitaine Herbert; il n'était pas Indou, mais Musulman, ce qui n'est pas la même chose; la haine des Musulmans contre les Anglais était plus forte encore que celle des Indous : haine fomentée par un fanatisme religieux dont

nous voyons encore les preuves chaque jour, et qui était d'ailleurs augmentée par les causes de mécontentement politique que leur donnait le gouvernement anglais.

Abdullah était un homme d'une intelligence supérieure et doué d'une grande pénétration ; il était assez versé dans l'histoire politique de son pays, pour ressentir une rancune mortelle contre ceux qui le gouvernaient à présent. Son frère unique servait dans l'armée, et les changements qu'on venait d'introduire dans les corps militaires étaient aussi offensants pour Abdullah que s'il avait dû en souffrir personnellement ; aussi fut-il fier de ce frère qui aima mieux donner sa démission que de se conformer aux nouveaux règlements.

Il semble que l'administration si ferme, si sage et si modérée du capitaine Herbert aurait dû modifier les sentiments d'Abdullah ; mais il savait que son maître était une exception, et avec l'idée fortement arrêtée qu'on ne pourrait jamais améliorer le gouvernement *des étrangers*, il regrettait plutôt la présence d'un magistrat réellement bon, parce que à ses yeux il ne servait qu'à ancrer une mauvaise cause dans l'esprit du peuple.

La bonté parfaite et les égards que lui avaient témoignés son maître et sa maîtresse, n'avaient cependant pas été sans produire quelque effet sur lui ; il ne les avait jamais servis avec le dévouement de Moté, mais jusqu'au moment de la mort d'Arthur et celui où la rébellion éclata à Meerut, il se serait indigné à la pensée de les trahir.

Abdullah se tenait pour si supérieur à Moté, que la

préférence de leur jeune maître pour celui-ci lui était particulièrement désagréable, et la jalousie une fois implantée dans son cœur le conduisit bien vite à prendre le charmant enfant en aversion. Nous avons vu qu'après la mort de son mari Lucie conserva malheureusement le maître d'hôtel à son service, et en la suivant à Gwalior, Abdullah avait le désir très sincère de la servir jusqu'à son départ des Indes.

Lorsque la révolte éclata, et que les nouvelles des massacres des Anglais arrivèrent à Gwalior, le fanatisme d'Abdullah se réveilla avec plus de force que jamais ; il crut que le joug des Européens touchait à sa fin, et exalté d'ailleurs par l'idée que son service n'était pas agréable à sa maîtresse, il se prit d'une haine positive contre elle et son fils, et n'hésita plus à entrer dans la vaste conspiration, dont le but était de rétablir le culte du prophète à la pointe de l'épée, et de détruire les tyrans et tous leurs rejetons jusqu'au dernier dans l'empire des Indes. Ostensiblement il ne changea pas de manières à l'égard de Mme Herbert, et parut toujours respectueux comme autrefois.

Abdullah avait sondé les dispositions de ses camarades de service pour s'assurer de leur concours lorsque le moment d'agir arriverait, mais il ne reçut aucun encouragement. La seule personne qui se montra disposée à l'écouter, fut Runie la femme de Motè ; comme nous l'avons déjà remarqué, elle était supérieure aux personnes de sa classe, et de plus elle était très dévote dans sa foi à ses idoles. — Voyez, lui disait Abdullah, le jeune maître a ensorcelé votre mari ; il n'a de yeux et d'oreilles que pour lui ; il le

suivra dans le pays des infidèles, il perdra sa caste, vous et vos enfants vous ne serez plus que des parias.

Aucune menace n'était plus propre à jeter le trouble dans le cœur de Runie, et sans entrer dans les noires machinations d'Abdullah, elle résolut de mettre tout en œuvre pour séparer Moté de son jeune maître.

La révolte, à Gwalior, se montra comparativement plus douce qu'ailleurs pour les femmes et les enfants, surtout pour les petites filles. Mais un sentiment de malveillance personnelle contre Edda, et le désir ardent de détruire jusqu'à la racine tout ce qui avait exercé un pouvoir quelconque sous le gouvernement des infidèles, endurcit toujours plus le cœur d'Abdullah contre le petit Edda. Il avait entendu le capitaine S..... lorsqu'il avait conseillé à Lucie le dimanche soir de se cacher avec son enfant dans les longues herbes près de l'enceinte du bungalow, au moment où les Cipayes s'étaient mutinés à Gwalior. Vous vous rappelez sa conduite quand Lucie fit un appel à la fidélité de ses serviteurs ; il ne répondit ni oui ni non, mais en la quittant il courut rejoindre ses complices : il chargea deux d'entre eux de s'emparer de l'enfant et de le faire disparaître ; il leur désigna l'endroit où ils le trouveraient, et leur enjoignit de le rejoindre dès qu'ils auraient accompli leur cruelle mission.

Runie, en courant à la recherche de son mari, traversait les jardins du bungalow, lorsqu'elle s'arrêta muette d'horreur à la vue de l'enfant entre les mains des scélérats ; pauvre petit, quel réveil que le sien ;

et cependant il ne comprenait pas toute l'horreur de sa situation ; il s'écriait pendant qu'on l'emportait : — « Maman, maman ; je vous en prie ne m'emmenez pas ; laissez-moi auprès de maman ! » Le châle qui lui enveloppait la tête tomba, ses longues boucles dorées se répandirent autour de lui à profusion, tandis qu'il jetait des regards effrayés sur ses persécuteurs. Les bras levés pour le frapper retombèrent à cette vue. — Nous nous sommes trompés, dirent les Cipayes entre eux ; ne la tuons pas, c'est une petite fille[1].

Runie les entendit et recouvra à l'instant sa présence d'esprit ; elle s'avança : Imbéciles ! s'écria-t-elle ; vous n'avez pas pris celui qu'il fallait, le garçon est encore dans le bosquet de citronnier, allez le chercher avant qu'on vienne à son secours !

Ils la crurent, et lui jetèrent l'enfant en disant : — La maîtresse est morte ou va mourir ; — et ils s'enfoncèrent dans les bosquets. Edda, en reconnaissant la voix de la femme, lui avait tendu les bras : Runie sauvez-moi ; — portez-moi à maman.

Runie s'enfuit chez elle, mais en passant à côté du corps de l'homme chargé de porter le petit garçon, une pensée lui traversa l'esprit ; — elle enleva précipitamment à l'enfant son vêtement de nuit, le trempa dans le sang, et le laissa à terre. — On le croira mort, dit-elle, mais il vivra et la femme étrangère sera consolée.

La douleur de Nora Cameron avait fait une profonde impression sur Runie, et, convaincue que la mère d'Edda ne vivait plus, elle crut ne pouvoir mieux faire que de le confier aux soins de la pauvre Nora ; elle

[1] Le fait est vrai, et s'est passé à Gwalior.

était sûre par là de le séparer pour toujours de Moté, qui ne saurait jamais ce qu'il était devenu.

Runie chercha à calmer l'enfant par de douces paroles, et l'enveloppant à la hâte des vêtements dont se couvrent les indigènes, elle lui promit, s'il restait bien tranquille, de le reconduire à sa mère. Edda ne demandait rien de plus, et son langage enfantin toucha le cœur de la femme Indoue ; elle se décida à le déposer sur le tombeau de la petite Ecossaise, et s'échappa sans qu'il s'en aperçût.

Nous avons vu que Moté, en cherchant l'enfant autour du bungalow, avait reçu un coup de crosse de fusil qui le fit tomber sans connaissance ; lorsqu'il reprit ses sens, il vit la petite chemise d'Edda, mais il la laissa où elle était, pensant avec raison que ce serait une triste relique à porter à sa mère.

Abdullah, furieux de n'avoir rien appris de l'enfant, rentra tard dans la nuit au bungalow, et le trouva désert ; sauf quelques enfants indigènes, les cabanes tout autour étaient abandonnées aussi ; Abdullah aperçut la chemise, mais ce fut pour lui le seul indice que ses ordres eussent été exécutés ; toutefois il était trop animé par l'espérance du succès pour se soucier, après tout, du sort d'un seul enfant.

La maison où Nora Cameron avait trouvé un abri était à quelque distance de Gwalior, et lorsque Runie revint chez elle le lendemain matin, Moté était déjà parti pour Agra, portant à sa chère maîtresse la nouvelle que son enfant avait été tué.

Pendant le temps qu'il resta à Agra, Moté communiqua avec sa femme toutes les fois qu'il en eut l'occasion. Runie fut singulièrement troublée à la nou-

velle que Mme Herbert vivait encore; sa conscience lui criait de faire savoir à la pauvre mère que son enfant avait été épargné ; mais d'un autre côté le dévouement passionné de Moté pour sa maîtresse le disposait à s'exagérer le mauvais état de sa santé, en sorte que Runie s'attendait chaque jour à apprendre la mort de Mme Herbert; elle ne pouvait non plus oublier cette prédiction d'Abdullah, que Moté renoncerait un jour à sa caste, et la couvrirait de honte en embrassant le christianisme.

— La mère de l'enfant mourra, se répétait-elle, et si Moté vient à découvrir que le petit garçon existe, il le transportera au-delà des mers et reviendra déshonoré chez lui.

— Non, j'ai sauvé la vie de l'enfant, je l'ai mis en sûreté, qu'il y reste. Une fois cependant, de meilleurs sentiments prévalurent, et elle partit dans l'intention d'avertir Nora qu'Edda n'était pas orphelin et qu'il avait des parents en Angleterre, mais Mme Cameron avait quitté le voisinage et Runie ne demanda pas mieux que de retarder l'accomplissement de son projet.

Les craintes de Runie pour Moté se trouvèrent justifiées: les superstitions payennes de celui-ci ne purent résister au pouvoir de l'amour et de la vérité évangélique, annoncée par la bouche de Lucie Herbert et par l'exemple de sa vie, pendant l'époque de sa détention à Agra. Lucie lui avait donné une Bible indoustani, et l'étudier devint le plus grand bonheur de Moté; mais lorsque sa maîtresse partit pour l'Angleterre, il n'avait fait aucune profession extérieure de christianisme ; Runie exerçait une grande

influence sur la nature souple et affectueuse de son mari ; il n'avait pas encore le courage d'affronter la colère de sa femme et de lui faire part du changement qui s'était opéré chez lui.

La joie de Runie en voyant qu'il n'avait point abandonné sa caste, engagea de plus en plus Moté à cacher au fond de son cœur le penchant qui l'entraînait au christianisme ; elle ne mettait d'ailleurs aucune opposition à ce qu'il lût la Bible, tant qu'il ne renonçait pas à la religion de ses pères. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque remords à la pensée qu'elle lui cachait l'existence d'Edouard Herbert ; ce souvenir la rendait plus humble et moins impérieuse dans ses exigences envers lui.

Lorsque Moté se sépara enfin de sa maîtresse et qu'il put retourner chez lui, ce ne fut pas pour y rester longtemps ; il emmena sa femme et ses enfants dans l'endroit où il vivait lorsqu'il était entré au service du capitaine Herbert.

La foi secrète de ce timide disciple n'était pas de nature à lui causer beaucoup de joie ni de paix ; quelquefois il se glissait parmi les nouveaux convertis réunis autour du catéchiste qui avait remplacé Cameron, mais il ne se mit point en avant comme candidat au baptême évangélique.

Runie avait une nombreuse famille, mais sur aucun de ses enfants elle n'avait concentré autant d'amour et d'orgueil que sur son fils aîné Dhurma, tambour dans l'armée ; il ne s'était pas joint aux révoltés, aussi il avait eu de l'avancement. Huit mois environ avant l'arrivée de la lettre de Nora Cameron à Arden, Dhurma vint chez ses parents en congé. Il avait une communication à leur faire, sa physionomie brillait

d'un éclat inaccoutumé ; il connaissait les préjugés de sa mère et ne voulait pas recevoir ses embrassements avant de lui avoir dit ce qui allait lui fermer son cœur pour toujours ; — il était chrétien !

Moté l'écouta, les bras croisés, la tête basse ; était-ce de honte pour son fils ? non ! mais pour lui-même ; son enfant venait de lui donner une leçon de courage. Et que de bonheur il avait perdu ! Runie n'était plus la payenne obstinée d'autrefois ; elle consentit à entendre ce que Dhurma avait à dire en faveur de sa nouvelle foi, et il eut le privilége qui aurait pu être celui de Moté, de déployer devant sa mère les richesses de l'Evangile de grâce.

Moté et sa femme devinrent ouvertement des candidats au baptême ; et leur fils avant de les quitter eut le bonheur de les voir entrer dans l'Eglise chrétienne.

Runie tomba malade peu de temps après, une fièvre lente la minait, elle ne se releva pas de son lit de douleur. Le catéchiste la visita souvent et elle lui confia le secret qu'elle avait peur d'avouer à Moté ; elle le chargea de lui dire, lorsqu'elle ne serait plus, qu'Edouard Herbert vivait encore.

Moté regretta sincèrement sa femme, mais la pensée de revoir son jeune maître calma son chagrin en donnant un autre cours à ses idées, et après avoir rendu à Runie les derniers devoirs, il partit décidé à ne rien négliger pour retrouver les traces de Nora Cameron.

Après deux mois de recherches persévérantes, nous avons vu comment il fut récompensé, et comment il découvrit l'enfant et sa fidèle protectrice.

CHAPITRE XVI.

Lucie s'était tellement accoutumée à ne plus voir son fils que dans les demeures éternelles de son Père céleste, que ce fut avec un sentiment tout nouveau de bonheur et presque de crainte, qu'elle répandit son cœur en prières instantes pour lui ; quoiqu'elle ne pût plus prier pour son mari et son enfant, cependant elle rendait souvent grâce à cause d'eux ; mais à présent elle savait que son Edda avait besoin de ses prières, et elle savait aussi qu'elles attireraient sur sa tête d'innombrables bénédictions.

Il ne lui paraissait pas moins étrange de lui écrire ; c'était la première fois qu'il recevrait une lettre d'elle, et nous pouvons facilement nous représenter ce que pouvait être l'expression de ses sentiments contenus pendant deux ans dans le secret de son cœur et qui accompagnèrent sa lettre et celle de son frère à Mme Cameron. Afin d'éviter tout retard inutile, Edouard écrivit en même temps à un ami à Calcutta pour le prier de faciliter le départ de son neveu et de ceux qui étaient chargés de l'accompagner en Angleterre.

Et maintenant trois mois allaient se passer avant qu'on pût avoir de réponse aux lettres qu'on venait d'expédier. Vous pensez peut-être que ce dût être bien difficile pour Lucie de détourner ses pensées de son fils et des Indes, pour les reporter sur la tâche qu'elle s'était imposée à Mildred. Il aurait pu en être ainsi si elle n'avait eu d'autre but que celui de se créer un objet d'intérêt personnel, mais le mobile qui l'avait engagée à entreprendre cette œuvre, était cet amour qui croit : « Que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (2 Cor. V, 14, 15). Elle venait de recevoir une nouvelle preuve de son amour, et son cœur s'attachait à Lui par le lien intime et sacré de la reconnaissance, ce fut pour l'amour de Lui qu'elle retourna avec un redoublement de zèle et de tendresse à celles de ses enfants qu'Il avait confiées à ses soins. Disons-le aussi, un cœur aimant a plus d'une capacité d'aimer, et Lucie s'était attachée d'une profonde affection aux jeunes

filles qu'elle protégeait ; elle n'aurait pu sans chagrin les quitter dans un moment où elles étaient entourées de difficultés : « Je crois que je n'ai jamais été si heureuse. écrivait-elle à Edouard ; paix au dedans de moi, joie en perspective, et en attendant qu'elle se réalise, un travail qui m'intéresse, m'occupe sans relâche, et m'apporte à chaque instant sa récompense. »

La saison des fêtes et des plaisirs du grand monde, connue à Londres sous le nom de *la saison*, et qui a lieu surtout au printemps, devait s'inaugurer par une grande réception à la Cour. On demandait partout des ouvrières, et les habituées de la maison Mildred n'auraient pas manqué d'occupation si ce n'avait été certaines questions assez gênantes que Mme Herbert était dans l'usage de poser aux maîtres et chefs d'ateliers qui s'adressaient à elle, questions telles que celles-ci :

— Combien d'heures travaillez-vous par jour? Comment passe-t-on le dimanche chez vous? Combien de temps donnez-vous à vos employées pour se chercher une place, lorsque vous les renvoyez? — Ordinairement les jeunes ouvrières s'en remettaient entièrement à elle du soin de leurs intérêts ; mais quelquefois le cas était différent. Elle fut très touchée un jour de la sollicitude d'un jeune homme pour sa sœur. « Ma sœur était dans une maison où on travaillait fort tard, dit-il ; sa santé s'en est ressentie, j'ai dû l'envoyer à la campagne changer d'air ; maintenant elle est rétablie et je lui cherche une place ; elle n'a que moi dans ce monde ; nos parents et nos sept frères et sœurs sont au ciel. Je crois qu'elle aime

Dieu, mais je voudrais qu'elle fût dans un endroit où on aurait soin de son âme et de son corps en même temps : si pour obtenir ce que je désire, elle ne peut s'attendre qu'à un très faible salaire, cela ne me ferait rien, je le compenserais de ma poche.

— Puis-je vous demander, interrompit Lucie avec un mélange de cordialité et de respect, où vous travaillez vous-même?

— Je suis commis chez MM. A. et M. Ils sont plusieurs associés qui tous craignent et servent Dieu, nous formons comme une famille entre nous, et je bénis Dieu de m'avoir amené dans cette maison. Dans ma dernière place j'étais commis marchand dans un grand magasin ; — ah ! madame, on joue des tours dans le commerce qui font de la conscience une chose assez importune et embarrassante.

— Avez-vous de la répugnance à m'en citer quelques-uns?

— Par exemple : vous viendriez acheter des rubans ; d'après les chiffres inscrits, je calcule qu'ils reviennent à tant le mètre, je les passe à un de mes camarades pour en être plus sûr ; il me répond que je me trompe et que les rubans sont taxés plus haut ; j'ai des doutes, je vais au premier commis qui maintient le prix le plus élevé en me grondant de ce que j'ai si peu d'idée de ce que sont les affaires. Mais ce qui m'était le plus désagréable, c'était la vente des marchandises étalées en montre. Vous ne savez pas, madame, comment les fenêtres sont arrangées et les marchandises habilement disposées ; vous y voyez un article de belle qualité dont le prix fabuleusement bas vous tente ; vous demandez à l'acheter, croyant faire

un bon marché : « Je veux celui que vous avez là en montre, dites-vous. » Certainement madame : et le marchand vous l'apporte, mais par un coup fort adroit, il rejette de côté sans que vous puissiez le voir, l'objet étiqueté, et vous en apporte un autre de qualité très inférieure qui se trouve invariablement caché par dessous.

Lucie eut l'air incrédule.

— C'est la vérité, madame, et si un commis refuse de seconder ces pratiques déloyales, son patron le renvoie. Autant que possible, je tâchais de n'être jamais dans le cas de vendre les marchandises en montre. J'ai vu une fois le tour dont je vous parle, joué à une bonne dame, et dès lors j'eus honte de notre maison. Cette dame avait demandé à voir un des manteaux exposés dans la montre marqué à très bas prix. Une des demoiselles de magasin lui apporta le manteau caché par dessous, le secoua et le tint à une certaine distance. La dame voulut le voir de plus près.

— Il y a une erreur, dit-elle, ce n'est pas le manteau que j'ai vu dans la fenêtre.

— Exactement le même, Madame, voyez où je l'ai pris ; mais les marchandises paraissent plus belles derrière les glaces.

La dame n'eut pas l'air convaincue ; toutefois il paraît que le prix lui convenait, car elle acheta le manteau. On ne voyait pas très clair dans le magasin ; dès qu'elle fut à la porte, elle regarda son emplette, qui était une vraie toile d'araignée, de couleur passée.

— Je ne puis pas prendre ceci, dit-elle ; je ne

pourrais pas le porter ; vous ne me rendrez pas mon argent, je pense, mais j'achèterai autre chose pour la même valeur.

— J'ai honte de vous le dire, Madame, mais on l'a forcée à garder son manteau, et lorsqu'elle demanda si c'était là une façon consciencieuse d'agir, on lui répondit avec insolence ; mais comme elle était décidée à ne pas emporter ce mauvais manteau, elle en acheta un autre pour lequel on lui fit payer le double. Voilà, Madame, l'espèce de maison où je ne voudrais pas que ma jeune sœur entrât ; je suis si content d'en être dehors. Je demandais à Dieu avec ferveur de m'indiquer la route que je devais suivre, car il faut que nous fassions briller le flambeau qui nous a été confié aussi bien dans le monde que dans l'église ; mais je craignais de paraître craindre l'opprobre en quittant trop tôt ce magasin. Un jour une dame vint acheter une robe de soie ; elle voulait une couleur gris de fer ; il paraît qu'il lui fallait une nuance toute particulière, puisque sur une cinquantaine de pièces elle ne trouva rien à sa fantaisie : bref, elle s'en alla.

Dès qu'elle fut partie, notre chef m'appela.

— Qu'a-t-elle acheté, cette dame ?

— Rien.

— Que voulait-elle ?

— De la soie gris de fer ; mais nous n'avons pas la nuance qu'elle cherche.

— Pouh ! — si vous ne savez pas faire acheter du noir à une pratique, lorsqu'elle veut du blanc, vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut. Passez à la caisse. — On me renvoya et on me paya sur-le-champ ; je

restai assez longtemps sans place, et maintenant, grâce à Dieu, je ne saurais en désirer une meilleure.

Lucie promit de voir sa sœur et le jeune commis s'éloigna trop heureux d'avoir procuré un si bon appui à sa sœur Elisa Merton.

Il y avait plusieurs places vides à la classe biblique, le dimanche suivant, à cause de la représentation qui devait avoir lieu le mardi à la cour; mais plus d'une figure pâle, des paupières alourdies témoignaient d'un travail excessif et de veilles prolongées. Lucie avait choisi pour ce jour-là le quarante-cinquième psaume, et de sa voix expressive elle lut cette belle description de la présentation au roi de gloire :

« La fille du roi est intérieurement toute pleine de gloire ; son vêtement est semé d'enchassures d'or. Elle sera présentée au roi en vêtements de broderie, et les filles qui viennent après elle, et qui sont ses compagnes, seront amenées vers toi. Elles te seront présentées avec réjouissance et allégresse, et elles entreront au palais du roi. » (Ps. XLV, 13, 14, 15.)

— Il n'en est pas de même à présent, chères amies, dit-elle. Vous travaillez pour fournir des vêtements de prix et de luxe qui entrent dans le palais de la Reine, mais vous-mêmes vous en êtes exclues, vous êtes inconnues, on vous passe sous silence. Les distinctions de la société vous paraissent-elles quelquefois dures et arbitraires? croyez-vous que tout le travail vous soit échu en partage et tout le plaisir à d'autres? Permettez-moi de vous rappeler un jour de présentation auquel vous êtes toutes invitées à assis-

ter, non pas à une cour terrestre, mais en la présence du Grand Roi. Personne ne s'est fatigué à préparer des broderies d'or et des vêtements splendides; personne n'a perdu la vue en travaillant jusqu'à minuit et plus tard encore, à confectionner les ornements dont les invités devront se parer. La robe blanche, la robe de justice dont les revêtira le fils du Roi, leur suffira et c'est en vue de cette journée, chères amies, qu'Il vous élève. « La fille du Roi est pleine de gloire *intérieurement*, » et pour celles d'entre vous qui se laisseront diriger par la main du Seigneur, cette gloire ira en augmentant jusqu'à la fin des siècles. Levez-vous, levez-vous à son appel, vous, les filles du Dieu Tout-Puissant, et le temps viendra où « vous serez amenées en joie, » où « vous vous réjouirez, » et « vous entrerez dans le palais du Roi comme dans la maison de votre Père. »

Ces paroles étaient vraiment « des pâturages herbeux et des eaux tranquilles, » pour ces cœurs constamment entraînés par le tourbillon de la mode et des affaires; aussi ce fut avec une explosion de joie et d'amour que l'assemblée entonna un cantique d'actions de grâces.

— Je crains bien de trouver en rentrant nos jeunes demoiselles à l'ouvrage, dit une ouvrière employée dans un magasin français; c'est le jour où elles travaillent pour elles, à moins qu'on ne soit fort pressé, dans ce cas on les oblige à travailler pour le compte de la maison, et il ne s'agit pas de se plaindre; — il est possible aussi qu'elles se soient mises à danser, c'est leur grande récréation du dimanche. Elles prétendent qu'elles envient la liberté que j'ai de sortir,

mais elles ne se soucieraient nullement de venir ici, surtout les ouvrières françaises. Cependant, l'une d'elles m'a dit, comme je sortais : « Ah! que vous êtes heureuse ! » — « Pourquoi allez-vous à ces réunions religieuses? me dit ma maîtresse, elles vous rendront toute triste; allez plutôt au théâtre. » Elle est assez bonne, notre maîtresse, mais à sa manière; elle cherche quelquefois à nous divertir; elle a pris une loge à un petit théâtre et nous y envoie tour à tour, lorsque les commandes ne sont pas pressées; mais si vous saviez ce que sont les conversations le lendemain, la première ouvrière n'impose jamais silence, à moins que cela ne nuise à l'ouvrage; elle prétend, au contraire, que lorsque la langue joue, l'aiguille n'en va que plus vite.

Madame Herbert, accompagnée d'Elisa Merton à qui elle avait adressé en particulier quelques paroles de bienvenue pour son premier dimanche à Mildred, se joignit au groupe au milieu duquel se trouvait l'ouvrière qui venait de parler. Lucie désirait mettre Elisa en rapport avec quelques jeunes filles qui deviendraient pour elle de bonnes amies. Rien n'était plus joli que de voir Lucie au milieu de ses protégées, elles l'aimaient jusqu'à l'adoration, un signe de tête, une parole d'encouragement, de conseil, un regard affectueux, étaient autant de trésors conservés précieusement pour la semaine; leurs regards expressifs supplièrent Lucie de s'asseoir un instant au milieu d'elles avant de commencer l'explication de la Bible. Lucie n'aimait pas encourager chez ses jeunes filles un babil frivole ou répréhensible, mais d'un autre côté elle désirait ne rien épargner pour gagner leur

confiance, et comme elle cherchait une bonne place pour Elisa Merton, il fallait bien qu'elle prît quelques informations sur les différentes maisons où elles étaient employées. Elle se donnait d'ailleurs une peine extrême pour vérifier les rapports qu'on lui faisait, et pour s'assurer que les renseignements qu'on lui fournissait étaient justes. Il aurait été, d'ailleurs, aussi difficile de se livrer à la médisance en la présence de Lucie que devant la vénérable mère du Révérend Chalmers qui, un jour que de vraies commères avaient donné carrière à toute la malignité de leur langue, se leva et sortit de la chambre; un instant après elle reparut prête à sortir : « Je vais raconter à Madame...... ce que vous venez de dire, afin d'entendre aussi sa version sur cette histoire. »

—Vous parliez d'un magasin français, chères amies, dit madame Herbert, — il me semble que vous en racontez d'assez tristes choses ; mais la maison L.... doit être différente, à en juger par l'empressement avec lequel on cherche à y entrer.

— En effet, Madame, répondit Hélène Mather, elle est meilleure que les autres ; mais, voyez-vous, la grande affaire dans un temps où on ne pense qu'aux modes de Paris [1], où on ne veut que des modes de Paris, c'est de faire son apprentissage dans une maison française; les jeunes personnes savent que c'est une excellente recommandation pour être placées ailleurs ou pour s'établir pour son compte. Mais je trouve, Madame. que ce n'est pas bien de croire qu'il

[1] Sur le continent, les modes de Paris l'emportent aussi, mais on tient aux marchandises anglaises, et que de fois n'est-on pas trompé à cet égard ?

n'y a de bon que ce qui vient de Paris ; ah ! si les dames savaient comme on les attrappe avec ces marchandises françaises. J'ai vu l'autre jour un manteau marqué fort cher, parce qu'on prétendait qu'il arrivait de Paris, mais je savais qne notre maîtresse l'avait fait prendre dans un magasin du voisinage et qu'elle ne l'avait pas payé la moitié de ce qu'elle en demandait. J'avoue que je n'ai pas pu m'empêcher de rire, l'autre jour, en entendant trois dames françaises dans une des salles de nos magasins ; elles croyaient probablement qüe je ne les comprenais pas ; elles disaient qu'elles profitaient toujours, lorsqu'elles venaient à Londres, pour faire des emplettes, nos marchandises anglaises étant de meilleure qualité et à meilleur marché que ce qu'on trouvait à Paris.

— Il me semble que nous nous écartons beaucoup du sujet qui devrait nous occuper le dimanche, reprit Lucie ; il ne faut pas introduire des bœufs et des pigeons dans notre temple ; nous n'avons pas été fort aimables pour nos voisins ; aussi laissez-moi vous raconter quelques scènes auxquelles vous et moi nous aurions été trop heureuses d'assister et qui se passaient à Paris chaque semaine, il y a plusieurs années.

L'attention des jeunes filles fut bientôt éveillée ; tandis que madame Herbert leur parlait des derniers mois de la vie de M. Adolphe Monod ; lorsque dimanche après dimanche, il réunissait ses amis autour de son lit de mort, leur faisait entendre de sa voix affaiblie par les souffrances des paroles de consolation et d'exhortation et prenait part avec eux aux

gages de la mort de notre Rédempteur; elle termina par ces mots, tirés du volume intitulé : *Les adieux d'Adolphe Monod*, p. 198.

« Chers amis, bientôt toutes les scènes de ce monde auront passé. Nous avons de l'angoisse au monde, mais ayons courage : Jésus-Christ a vaincu le monde. »

CHAPITRE XVII.

— Herbert, puis-je te confier un message, dit Grace Anderson en frappant à la fenêtre de la serre pour appeler son petit garçon, qui arrivait en courant, les joues rouges et toutes fraîches, de la lutte qu'il venait de soutenir contre le vent du nord.

— Veux-tu aller chez Elton, le charpentier, et le prier de passer ici avant de partir pour Londres. j'aurais quelque chose à envoyer à tante Lucie.

Herbert exécuta deux ou trois cabrioles et parti comme un trait pour faire la commission de sa mère.

— Elles feront encore plus de plaisir à Lucie qu'à nous, continua Grace en cueillant des camélias rouges et blancs ; sa pauvre malade aime beaucoup les fleurs.

La salle d'infirmerie, à Mildred, est occupée, et cette fois encore c'est Marie Fenton que nous y trouvons. Madame Herbert avait l'habitude, tous les soirs à onze heures, de faire le tour des chambres à coucher, c'était l'heure à laquelle elle exigeait que ses jeunes filles fussent rentrées de leur travail. Quelques patrons trouvaient que c'était de trop bonne heure; mais comme ils appréciaient les avantages de cette maison pour leurs employées et que Lucie était très positive à cet égard, ils furent bien obligés d'accepter ses conditions.

En faisant cette inspection du soir, Lucie s'assurait par elle-même, non-seulement que les jeunes filles étaient rentrées, mais encore elle pouvait adresser en particulier, lorsque cela était nécessaire, quelques conseils ou quelques avertissements ; aussi plus d'une oreille était tendue à ce moment-là, pour saisir le long du corridor le bruit léger de son pas.

—Marie, mon enfant, comme vous toussez ce soir ! et vous n'avez pas même commencé à vous déshabiller ! je ne puis pas vous permettre de lire plus longtemps exposée ainsi au froid.

— Je peux me déshabiller dans l'obscurité, chère Madame, et je voudrais profiter de la lumière pour lire, nous sommes si occupées maintenant; chaque minute de lecture est précieuse, mais mes yeux sont fatigués ; — je vous assure que je n'ai pas froid.

Lucie lui prit la main, elle était brûlante.

— Croyez-vous que Mme Fraser pourrait vous donner un jour ou deux de congé? Il vous faut du repos et des soins.

Un jour de congé ! Si ce n'avait été les règles rigoureuses de la maison Mildred, Marie n'aurait quitté l'ouvrage que tard dans la nuit. On avait reçu la veille deux commandes de la cour, et, comme toujours, avec l'injonction de les faire exécuter par la même brodeuse.

Il n'était pas nécessaire de stimuler Marie Fenton à l'ouvrage, mais à l'époque dont nous parlons, un double motif l'engageait à ne pas s'épargner. Madame Fraser lui avait témoigné plus de bontés que jamais depuis l'affaire du tablier; elle la faisait souvent descendre pour travailler auprès d'elle, et lui adressait mille questions sur Mme Herbert. Le cœur de Marie battait de joie et d'espérance ; ses facultés d'aimer, comme engourdies pendant un temps, reprenaient leur essor, et tout son désir était d'être en bénédiction à sa maîtresse.

Le lendemrin de la soirée dont nous parlons, Marie se rendit à l'ouvrage comme à l'ordinaire ; Mme Fraser avait remarqué sa toux, elle l'engagea à s'établir dans sa chambre qui était plus chaude. La table était couverte du velours rouge sur lequel Marie allait broder en relief et en or les armes royales ; cette vue rappela si vivement à la jeune brodeuse le psaume que Mme Herbert leur avait expliqué le dimanche précédent, qu'elle s'aventura à parler à sa maîtresse du bonheur qu'elle avait, dès lors, goûté dans son âme. Ce qu'elle raconta parut intéresser Mme Fraser, qui se leva pour prendre son livre de prières , afin

de lire elle-même le psaume ; Marie était toute joyeuse, mais au même instant elle toussa et sentit comme un étranglement la saisir à la gorge, et lorsque Mme Fraser revint à sa place, elle vit sa jeune ouvrière repousser d'une main le velours et l'or, et de l'autre porter son mouchoir à sa bouche, il était taché de sang.

Madame Fraser poussa un cri d'effroi, étendit Marie sur un canapé et sonna avec violence.

— Faites chercher un médecin; — appelez Mlle Tracy ; qu'elle descende à la minute.

En un instant les habitants de la maison s'assemblèrent devant la porte ouverte, tous plus ou moins frappés de terreur, car l'ombre de la mort était déjà répandue sur la figure de Marie, et l'aspect de cette chambre, où tout parlait de la vie, du monde et de ses pompes n'était guère en harmonie avec la scène qui s'y passait. Marie avait toute sa connaissance, elle seule était calme ; elle essaya de murmurer :

— Conduisez-moi chez Mme Herbert ; — mais un flot de sang l'arrêta.

Lucie fut bientôt à ses côtés et avec la sanction du docteur, qui comprit qu'elle y serait mieux soignée que chez sa maîtresse, Mme Herbert la fit transporter à la maison Mildred.

L'hémorrhagie revint après le trajet, mais pas en grande abondance ; le docteur jugea que le mal datait de loin, et il donna peu d'espoir de rétablissement. Mme Herbert écrivit à Mme Fenton pour lui communiquer l'état de sa fille et lui proposer de s'établir à Mildred si elle pouvait venir la soigner.

Deux ou trois jours d'un repos et d'un silence ab-

solu arrêtèrent les progrès de l'hémorrhagie, mais les efforts de madame Herbert pour redonner des forces à la malade par une nourriture soignée échouèrent devant le retour journalier de la fièvre, et bientôt il ne fut que trop évident que Marie Fenton ne se relèverait pas de son lit de maladie. Sa mère arriva, le cœur brisé de douleur. Deux filles plus âgées que Marie et son mari étaient morts de la poitrine.

Lucie passait dans la chambre de la malade tout le temps qu'elle pouvait dérober à ses autres occupations. Oh! comme la pauvre enfant aimait ces visites; elle recueillait ce qui lui restait de forces pour supplier sa mère et madame Fraser, qui venait assez souvent la voir, de chercher avant tout le royaume de Dieu; mais dès que Lucie entrait, elle n'éprouvait plus que calme et paix.

— Vous lisez mes pensées, lui disait-elle, je n'ai jamais besoin de vous les dire; quand vous êtes à côté de moi et que vous me tenez la main, je suis plus tranquille. Je verrai bientôt mon Sauveur, et je le bénirai de m'avoir donné une amie comme vous.

— Voyez, Marie, dit Lucie l'après-midi du jour où Grace avait dépouillé sa serre pour envoyer un bouquet à Mildred; les yeux de Marie brillèrent de joie.

— Les fleurs ont toujours été pour moi de précieuses amies; je n'oublierai jamais le bien que m'a fait ma rose thé; me permettez-vous de la donner à Mme Fraser quand je mourrai?

Lucie arrangea le bouquet devant elle, et le goût exquis de la jeune fille la dirigeant, elle finit par

former un groupe qu'un peintre aurait copié avec plaisir.

— S'il a faites si belles des fleurs destinées à se faner, Marie, que sera-ce donc de ces demeures qui dureront à toujours.

— Et Lui, que sera-t-il? Lui, la Rose de Sharon, et le Lys de la Vallée? Lui, parfait! la bonté, la vérité, la beauté même. Je m'étais attachée à une ombre; ah! que mon cœur saigna lorsque je découvris qu'elle n'était que mensonge et déception. — Pauvre M. Cecil, il n'est pas probable que vous le rencontriez jamais, chère madame, sans cela je vous aurais demandé de lui dire que je lui pardonne, que j'ai prié pour lui jusqu'à la fin, et que mon cœur a trouvé une affection qui le satisfait. Elle se tut un moment. — « Travail, et cependant repos, » reprit-elle; — « ils se reposent de leurs travaux, et pourtant ils n'ont de repos ni jour ni nuit. » Je comprends ce que cela veut dire; le travail ne me fatiguait pas autant qu'il fatigue mes compagnes, parce que je l'aimais; il me semblait que j'aurais continué toute la nuit; puis je réussissais et cela faisait plaisir à ma maîtresse. Tout cela sera vrai; — n'est-ce pas? — de notre travail dans le ciel, seulement c'est le Seigneur Jésus qui sera le maître. Mais vous regardez votre montre, et je ne veux pas être égoïste; d'autres que moi ont besoin de vous. Je me sens toute rafraîchie et heureuse.

— Je vais vous laisser avec vos fleurs, Marie, vos petits prédicateurs muets. Je vous enverrai votre mère, mais rappelez-vous que vous ne devez plus parler que vous n'ayez dormi quelques moments.

Lucie descendit reposée aussi et le cœur plus léger, pour voir Elton et s'occuper d'une affaire qui lui avait causé quelqu'inquiétude; la voici en peu de mots :

Environ une semaine auparavant, et après être entrée chez madame Burton, Suzanne était venue lui dire un soir, au milieu de beaucoup de sourires et de rougeurs, qu'on lui avait fait une proposition de mariage, et naturellement elle désirait consulter Mme Herbert pour savoir si elle devait accepter.

Suzanne avait été un matin chez une dame porter un vêtement qu'elle devait essayer; la dame étant absente, on la fit attendre dans le vestibule; pendant qu'elle attendait, la porte d'une chambre s'ouvrit et un monsieur parut, accompagné d'un chien, qui enchanté probablement de la perspective d'une promenade, se mit à japper à la vue de Suzanne et à sauter sur son paquet. Suzanne craignait pour son ouvrage et trouvait assez ridicule que son maître ne l'appelât pas, mais elle ne s'apercevait pas que ce maître n'avait d'yeux que pour elle ; cependant il finit par lui adresser des excuses d'un ton respectueux et sortit de la maison suivi de son bruyant compagnon.

Suzanne sortit à son tour et retrouva le même personnage, qui se promenait en long et en large devant la porte de la maison. — « Il me salua comme si j'avais été une vraie dame, dit Suzanne, et me demanda si son chien m'avait fait peur; cela me fit rire; il se mit à rire aussi; cependant je lui répondis que non en le remerciant et je repris mon chemin. Il voulut m'accompagner et porter mon paquet, mais je lui dis qu'il n'était pas lourd et que j'étais bien fâchée, mais

que ma maîtresse ne nous permettait pas de nous promener avec des étrangers; là-dessus il me salua et me quitta. J'eus grand soin de ne pas regarder en arrière, mais il paraît qu'il m'avait suivi. Mme Burton m'a dit qu'un monsieur marchait derrière moi et qu'il avait écrit le numéro de la maison sur une carte.

» Je pensais que je n'en entendrais plus parler, lorsque ce matin, en allant à l'atelier, je l'ai rencontré sur mon chemin; il ne m'a pas parlé, il m'a seulement remis cette lettre; » et Suzanne, toute rouge, la mit entre les mains de Mme Herbert.

Cette lettre n'était rien moins qu'une offre en bonne forme du cœur et de la main de ce personnage; l'impression que Suzanne avait faite sur lui était si profonde, disait-il, qu'il n'avait pu réussir à l'effacer, quoiqu'il sût bien qu'ils n'occupaient pas la même position dans le monde. Mais d'un autre côté il était indépendant de fortune, libre de choisir sa femme où bon lui semblait. Suzanne l'avait rencontré chez sa sœur, mais il ne demeurait pas avec elle; et il finissait en suppliant Suzanne de lui fournir l'occasion de la voir, dans l'espérance de faire naître chez elle un attachement réciproque.

Lucie était assez embarrassée et ne savait trop quel parti prendre. « Il n'y a rien dans cette lettre, Suzanne, qui vous indique si celui qui vous l'a écrite est un enfant de Dieu, et vous serait un appui et un guide dans le chemin que vous avez choisi, à ce que j'espère au moins.

— Je l'ai vu ce soir. — Lucie tressaillit. — Il m'a rejointe, comme je revenais à la maison, pour me de-

mander si j'avais lu sa lettre et si je pouvais lui donner quelque espoir. Cela m'a été désagréable, mais je lui ai parlé de vous, je lui ai dit quelle amie vous étiez pour moi, et que je voulais vous consulter. Il a eu l'air étonné, et m'a fait quelques questions sur vous; il m'a demandé ensuite de ne parler de sa lettre qu'à vous, parce qu'il préfère que ses amis apprennent la nouvelle de son mariage par lui-même. Alors, ajouta Suzanne, j'ai essayé de lui dire quelques mots de la nécessité d'être chrétien, je lui ai avoué que je ne pourrais consentir à épouser quelqu'un qui ne le serait pas, et.... »

— Et quoi, Suzanne?

— Il m'a répondu que chacune de mes paroles faisait qu'il m'aimait davantage; puis il m'a glissé ceci dans la main et m'a quittée. C'était une fort belle broche.

— Suzanne, vous avez un père qui vous aime tendrement, engagez M. Howard à s'adresser à lui; et en attendant, rappelez-vous, chère enfant, que si les attentions de cet humme vous sont agréables, au fond vous n'avez pas encore d'attachement sérieux pour lui ; faites attention de ne commettre aucune imprudence avant d'avoir obtenu le consentement et la bénédiction de votre père.

— Mais s'il ne se souciait pas de s'adresser à mon père? c'est un vrai monsieur, dit Suzanne en hésitant.

— S'il fait quelque objection, c'est que ses intentions ne sont pas bonnes; croyez-moi, mon enfant, mon conseil est dicté par la sagesse.

Suzanne ne fut pas difficile à convaincre. Mme Herbert écrivit à M. Howard que Mlle Suzanne Elton était

sous sa protection, et lui avait montré la lettre qu'il avait écrite; elle pensait que M. Howard comprendrait la convenance d'attendre, pour revoir Suzanne, que le père de la jeune fille eût été consulté, ainsi que le sentiment qui la poussait à lui rendre la broche jusqu'à ce qu'elle eût reçu l'approbation de son père.

— Maintenant, Suzanne, dites-moi où je dois adresser ma lettre et la broche?

— Ah! s'écria celle-ci avec stupéfaction, je ne sais pas, il ne m'a donné aucune adresse.

— J'en suis fâchée; je suis sûre qu'il cherchera à vous rencontrer et c'est ce que j'aurais voulu éviter avant l'arrivée de votre père. Cependant, prenez ce paquet avec vous demain matin, si vous voyez M. Howard, remettez-le lui et demandez-lui son adresse. Il faut que je puisse lui indiquer le jour où il trouvera votre père ici.

M. Howard était fidèle au poste le lendemain, et crut assez naturellement que la réponse de Suzanne était favorable en la voyant très émue et plus jolie que jamais; mais dès qu'elle eut obtenu l'adresse demandée, elle refusa de s'arrêter plus longtemps.

Mme Herbert avait écrit au charpentier d'Arden, sous le couvert de Grace, pour l'informer de ce qui se passait et le prier de venir à Londres sans tarder; et nous avons vu qu'en quittant la chambre de Marie Fenton, elle descendait pour voir cet admirateur inconnu, à qui elle avait donné un rendez-vous avec le père de Suzanne pour le même soir; elle supposait que l'entrevue devait être terminée. Elle trouva le père et les deux filles attendant encore M. Howard; — on attendit deux heures.

— Peut-être est-il malade, suggéra Suzanne; mon père ne pourrait-il pas aller chez lui?

Elton y consentit. Une heure plus tard, il revenait chagrin et mécontent. Il s'était rendu à l'adresse donnée par Suzanne, il avait trouvé une maison d'assez chétive apparence, où on lui avait dit qu'on ne connaissait personne du nom d'Howard. Un M. d'Harcourt avait logé là pendant une quinzaine de jours, mais il avait quitté la veille précipitamment et sans laisser son adresse.

— Il me semble, se disait Elton en reprenant le chemin de Mildred, que Suzanne l'échappe belle, mais c'est ennuyeux d'avoir à le lui dire.

Suzanne pensa que la sœur de M. Howard, Mme Owen, chez qui elle l'avait rencontré la première fois, pourrait donner de ses nouvelles.

Il était un peu tard, mais Elton était disposé à ne rien épargner pour tranquilliser sa fille; et Mme Herbert, désireuse pour Suzanne que tout fût éclairci avant la nuit, écrivit à Mme Owen, lui expliquant qui étaient Elton et Suzanne et l'intérêt qu'elle leur portait.

— Il y a quelque erreur là-dessous, dit Mme Owen en rendant à Elton la lettre que M. Howard avait écrite à Suzanne; — je n'ai qu'un frère qui est aux Indes; votre fille n'a point rencontré de frère à moi ici. Vous dites qu'elle travaille chez Mme Burton? Je me rappelle maintenant avoir eu une ouvrière de Mme Burton un matin chez moi; une jolie personne, n'est-ce pas?

— Je la trouve jolie, madame.

— Attendez un instant; M. Owen était à la maison

ce même matin, je vais lui demander s'il a eu quelque visite du nom d'Howard ou d'Harcourt.

Elton voyait bien qu'il n'y avait plus guère d'espoir de porter une bonne nouvelle à sa pauvre fille, mais il en eut la preuve plus certaine encore en voyant paraître un monsieur dont la physionomie bienveillante exprimait un véritable intérêt.

— Je suis fâché, dit-il, de n'avoir rien de bon à vous apprendre sur la personne dont vous me parlez. Il ne s'appelle ni Howard, ni Harcourt, mais Leslie. Harcourt est son nom de baptême; il s'est ruiné par sa mauvaise conduite, c'est un joueur, un chasseur, un maquignon. Il était venu me proposer de lui acheter un cheval, seul bien qui lui restât, à ce que je crois. Il a une charmante femme qu'il fait mourir de chagrin; — votre fille peut s'estimer heureuse de lui avoir échappé.

— Je vous remercie de votre bonté, monsieur, mais, — et Elton sentit que la colère le gagnait; — je ne veux rien dire contre ceux qui sont de vrais messieurs, comme il faut; mais si jamais je rencontre ce bandit, je lui ferai sentir que j'ai encore de bons bras. Ah! si je savais où le trouver!

— Voyez avec Mme Herbert ce que vous avez de mieux à faire et revenez me donner de vos nouvelles, dit M. Owen, qui jugea qu'Elton était trop échauffé pour discuter avec lui.

L'air frais de la nuit ne calma point le brave charpentier pendant son trajet à Mildred, tout au contraire. Suzanne faisait le guet et dès qu'elle entendit son pas elle courut lui ouvrir.

— Eh bien, père ?

— Notre dame est-elle couchée, Suzanne?

— Faites entrer votre père ici, dit Lucie en ouvrant la porte de son petit salon.

L'histoire ne fut pas longue à raconter. Suzanne s'était dit d'avance qu'elle serait très courageuse, et grâce à Lucie ses affections n'étaient point réellement engagées. Mais qui n'a éprouvé comme un sentiment de vide, lorsqu'après avoir entrevu une perspective qui se présentait à vous parée des couleurs les plus brillantes, elle s'écroule en un instant par le souffle de la plus triste réalité.

L'imagination de Suzanne avait fait du chemin depuis quelques jours et il faut lui rendre cette justice qu'elle n'avait pas seulement pensé à elle, mais qu'elle s'était crue la protectrice de sa famille, elle avait déjà fait mille projets pour lui être utile. Il était assez triste, après ces aimables visions, de se retrouver une petite couturière ayant tout simplement beaucoup de besogne devant elle. Suzanne, appuyée contre son père, ne put s'empêcher de fondre en larmes et même de sangloter.

— Allons, allons, ma fille, ne te désole pas comme cela, cet homme ne vaut pas une larme ! Il y a encore de bons poissons dans la mer; — le tien n'a pas été péché, voilà tout; il viendra quand il en sera temps, tu peux m'en croire.

— Quelle indignité de se jouer ainsi des sentiments d'une pauvre fille ! sanglotait Suzanne, tout allait si bien; et comment peut-on deviner, je vous le demande, qu'une offre de mariage est sérieuse ou ne l'est pas.

— Ce qui doit te consoler, mon enfant, c'est qu'il a vu, ce bandit, que tu n'étais pas de ces personnes comme il y en a tant, avec qui on peut plaisanter ; il a fallu qu'il mît un gros mensonge au bout de son histoire et se montrer bien différent de ce qu'il est pour pouvoir s'approcher de toi. C'est notre chère dame qui a dérangé ses combinaisons. — Ah ! tu peux être reconnaissante pour le reste de ta vie de ce qu'elle t'as recueillie ici. Allons, tu n'as rien fait qui doive te rendre honteuse, mais sans elle ce ne serait pas la même chose.

Suzanne finit par sécher ses larmes, et souhaita le bon soir à son père. Mais ce fut la visite de sa *chère dame*, lorsqu'elle fut couchée, et la belle prière que Lucie prononça près de son lit, qui finirent par adoucir l'amertume dont son cœur était plein, et elle s'endormit avec la consolante pensée qu'elle avait au ciel un ami qui ne la tromperait jamais.

CHAPITRE XVIII.

Jamais écolier ne compta avec plus de joie les jours qui le séparent des congés, que Lucie Herbert ne fit le compte des mois, des semaines, des jours qui la séparaient du moment où son enfant lui serait rendu. Il y avait maintenant six semaines que les premières lettres étaient parties, et quoique les soins qu'elle prenait de ses jeunes pensionnaires ne se fussent pas démentis un seul instant, cependant dans ses moments de loisir ses pensées étaient avec son fils. Elle savait que le bras qui l'avait si miraculeusement protégé jusqu'à présent, l'amènerait en sûreté à travers des périls et des dangers de mer et de terre, mais

elle avait besoin d'appeler à son aide toutes les leçons de patience et de foi qu'elle eût jamais apprises.

Nous prierons le lecteur de revenir avec nous à Calcutta, où Nora Camoron était arrivée trois jours auparavant, accompagnée de son petit protégé et de Motè. La bourse de Nora Cameron s'était singulièrement allégée pendant le voyage, elle aurait voulu se loger au meilleur marché possible, mais Motè avait une idée si élevée de l'importance et de la dignité du jeune sahib, qu'il ne consentit pas à ce que Mme Cameron se logeât ailleurs que dans les beaux quartiers de la ville, habités par les Européens ; la partie appelée Ville-Noire lui paraissait indigne du jeune sahib.

Motè est sorti pour la seconde fois pour s'informer du moment où on attend l'arrivée du courrier d'Angleterre. Edda et tante Nora, comme elle l'appelle, restent à la maison pendant les heures chaudes du jour ; nous sommes à la fin de mars, et l'été commence aux Indes.

Nora Cameron était écossaise ; on s'en apercevait à l'expression de mélancolie qui adoucissait ses traits un peu forts, qui sans cela auraient paru presque sévères. Complétement abandonnée à ses propres ressources depuis la mort de son mari, elle avait acquis un haut degré de fermeté et d'empire sur elle-même ; une pénétration rare, un jugement juste et une abnégation totale d'elle-même la guidaient dans toutes ses actions.

Nora n'était pas démonstrative naturellement, mais sous un extérieur calme, elle cachait des sentiments d'une profondeur et d'une vivacité peu commune.

Le sentiment qui la dominait maintenant était son affection pour cet enfant, qui depuis trois ans était l'unique objet de ses soins et de sa tendresse ; elle le considérait comme lui ayant été donné pour remplir les places que les massacres de la révolte avait laissées vides dans son cœur. Veuve et sans enfant, Edda était devenu son trésor terrestre, et aucune mère n'aurait pu consacrer à un enfant un cœur plus riche d'amour et de l'amour le plus dévoué. Le petit garçon le lui rendait avec usure et lui avait accordé depuis longtemps la seconde place dans ses affections ; la première était pour « *sa maman à lui.* » Avec la touchante confiance de l'enfance, il croyait toujours qu'elle reviendrait : « Runie avait dit qu'elle irait la chercher ; Runie y était allée ; c'était bien long, bien long, mais un jour maman reviendrait auprès de son petit garçon. » Il n'en doutait pas un instant, et Nora n'avait pas le courage de le dissuader, ni de l'empêcher de demander dans sa prière de chaque jour : « que Jésus prît soin de maman, qu'il lui donnât une bonne santé et qu'il la ramenât. » Depuis six mois environ, comme s'il avait eu un pressentiment, il répétait souvent : « Ramène-la bientôt. »

Quoique convaincue. au fond, qu'elle était l'unique soutien de l'orphelin, la persuasion où il était que sa mère lui serait rendue, empêchait Mme Cameron de le considérer comme à elle, et c'est ce qui rendait le moment actuel moins poignant pour elle. Il lui était dur d'être obligée de rendre ce dépôt qu'elle avait espéré garder pour toujours, mais le sentiment qu'elle éprouvait était sans aucune amertume. D'ailleurs, son affection était assez désintéressée pour qu'elle se

réjouît de ce qu'il allait retrouver cette maman qu'il regrettait toujours, et une position qu'elle avait jugé dès le premier moment être la sienne. Les habits grossiers qui le couvraient la première fois qu'elle l'avait vu ne l'avaient pas trompée à cet égard, et si jamais Nora regretta d'être pauvre, ce fut lorsqu'elle ne put procurer à son cher garçon les petites douceurs auxquelles son innocent babil lui faisait comprendre qu'il avait été accoutumé.

Tante Nora avait fait plus pour lui que de l'entourer du luxe et du bien-être auxquels sa naissance aurait pu lui donner quelques droits. Sous sa direction judicieuse et tendre, Edda grandissait dans la crainte de Dieu, mettant le plus vif intérêt à tout ce que tante Nora lui enseignait, le cœur rempli d'affections profondes et de généreuses impulsions. Son éducation intellectuelle n'était pas, il est vrai, celle qu'on est en droit d'attendre d'un enfant de cet âge, mais Nora avait jugé sagement que dans un climat chaud comme celui des Indes, il valait mieux retarder qu'avancer le développement de son esprit. Il savait lire cependant en anglais et en indoustani, et avec mille peines, et, nous devons en convenir, peu de plaisir, il pouvait écrire quelques mots.

Il avait supporté le climat des Indes remarquablement bien pour un enfant européen; cependant son teint avait pâli, toute sa petite personne, si ronde jadis, s'était allongée rapidement: ses traits étaient remarquablement beaux, mais les boucles soyeuses de ses cheveux avaient disparu. Tante Nora n'avait pas eu pour elles la même faiblesse que Lucie, et

jusqu'à l'arrivée de Motè elle ne savait pas quel service ces mêmes boucles avaient rendu à son cher enfant. Elle les avait conservées cependant, n'ayant jamais eu le courage de les détruire.

Edda regardait à travers les jalousies baissées ce qui se passait dans la rue; excepté un court séjour à Allahabad, il n'avait jamais vu de ville et surtout de grande ville, aussi pour ce petit être intelligent tout était sujet d'étonnement et d'enchantement. Toutefois il s'indignait lorsqu'il voyait les domestiques indigènes jeter dans la rue tant de provisions de ménage; mais c'est que ceux-ci n'auraient pas voulu toucher à une nourriture qu'ils n'auraient pas préparée eux-mêmes.

— Voyez, voyez, tante Nora! est-ce que Dieu leur donnera encore quelque chose, s'ils jettent loin cette bonne viande? — Mme Cameron lui montra les corneilles, les vautours, les milans, perchés sur les toits et prêts à se régaler du somptueux festin qui les attendait dans la rue; elle lui raconta que les bruits étranges qui l'avaient frappé la nuit précédente, étaient causés par les renards et les chacals qui venaient se repaître de ce que les oiseaux de proie avaient laissé.

Enfin on entendit le pas de Motè dans la galerie; il avait appris l'arrivée du paquebot d'Angleterre et il avait attendu la distribution des lettres.

Nora lutta pour conserver son calme ordinaire, mais sa main tremblait si fort qu'à peine pouvait-elle ouvrir le paquet qu'il lui remit. Edda, à genoux sur un tabouret, les bras appuyés sur elle, la regardait

fixement; Motè, les bras croisés, écoutait en retenant sa respiration.

Les premiers mots de la lettre de M. Anderson suffirent pour lever tous les doutes qui auraient pu exister dans l'esprit de Mme Cameron : « Dieu a entendu les prières de mon enfant, s'écria-t-elle, il retrouvera sa mère. Mais, Edda, Edda ! que deviendra tante Nora sans toi ! »

L'expression de la physionomie d'Edda était à ce moment-là d'une touchante beauté; — elle était radieuse de bonheur, d'un bonheur longtemps attendu et ardemment souhaité, mais c'était un bonheur mêlé de respect, ses yeux étaient levés au ciel, et ses lèvres balbutiaient : — « Je te remercie, Seigneur Jésus ! » — Puis ses regards se reportèrent sur sa fidèle amie, il devina le combat qui se livrait dans son âme, il jeta ses bras autour du cou de Nora et la couvrit de baisers : « Vous ne vous en irez jamais, vous ne voudriez pas me quitter? J'aurai toujours besoin de maman et de vous aussi, chère, chère tante Nora ! »

Edda n'oublia pas Motè, et pendant que Nora poursuivait avec plus de calme la lecture de ses lettres, le jeune maître se livra à une joyeuse conversation en indoustani avec son brave serviteur.

La lettre de M. Anderson était bien calculée pour fortifier Nora dans l'accomplissement du sacrifice qu'elle était appelée à faire. Après quelques mots consacrés aux affaires, demandant à Mme Cameron de s'adresser à M. Springfield pour les arrangements à prendre pour la traversée, Edouard entrait dans quelques détails sur sa sœur; il racontait à Mme Cameron

la soumission et la patience avec laquelle elle avait supporté sa double épreuve; la vie qu'elle s'était organisée à Mildred, et enfin le désir ardent qu'elle avait eu depuis quelque temps surtout de revoir son enfant.

La sympathie de Nora fut immédiatement acquise à Lucie, mais la lettre de la jeune veuve acheva de faire naître en son cœur les sentiments de la plus vive affection. Mme Herbert exprimait tant de compassion et une compassion si vraie et si tendre pour les chagrins de Nora, que ce fut pour celle-ci un baume consolateur; puis elle lui témoignait une reconnaissance et une affection si profondes, un désir si pressant de voir celle à qui elle devait un si grand bonheur que, avant même que Nora s'en doutât, un poids bien lourd avait été enlevé de dessus son cœur, et elle comprit qu'au lieu de perdre un enfant elle gagnait une sœur.

Ses yeux s'humectèrent lorsqu'une petite feuille de papier étant venue à tomber, elle vit qu'elle contenait quelques lignes en caractères imitant l'imprimé, à l'adresse d'Edda. Quand on fut parvenu à faire comprendre au petit garçon que c'était la main de sa maman qui avait tracé ces mots tout brûlants d'amour, sa joie ne connut plus de bornes.

— C'est sûrement *ma* main qui a écrit cela, dit-il; ce n'est pas celle de papa; — c'était la mienne qui tenait la plume; — et il prit une grande résolution : « dès que tante Nora en aurait le temps, il écrirait une très longue lettre, — presque tout le côté d'une page, — à sa maman, sa chère maman. »

Mme Cameron, à la chute du jour, prit un bateau, et accompagnée d'Edda, se rendit chez M. Springfield, qui habitait une espèce de palais dans le plus beau quartier de Calcutta ; ils traversèrent le Hooghly au milieu d'une scène d'une grande beauté, mais aussi courte que belle, le soleil venait de se coucher dans un ciel de pourpre et d'or, et dix minutes plus tard les ombres de la nuit couvraient ce splendide spectacle; ces milliers de navires de toutes les nations couvrant la rivière aussi loin que la vue pouvait aller, l'Esplanade égayée par une variété inouïe d'équipages, depuis la voiture à quatre chevaux du gouverneur général, avec ses postillons aux livrées écarlates, son escorte militaire, — jusqu'à une sorte de véhicule ne ressemblant pas mal aux fiacres d'il y a deux siècles, dans lequel l'Indou enrichi vient respirer l'air et se mêler pour quelques instants à ses maîtres à la face pâle. Une vaste plaine autour du fort William, au-delà de l'Esplanade, sert de promenade publique aux habitants de Calcutta ; plus loin, dans toute leur beauté et leur splendeur, s'étendent les palais de marbre de la ville européenne mêlés au feuillage tantôt sombre, tantôt brillant des bosquets de verdure.

M. Springfield était un Anglo-Indien dans toutes ses habitudes ; il était veuf et n'avait pas d'enfants.

— Quel dommage d'habiter seul une si belle demeure, pensa Nora en franchissant le portique de la cour.

Habitué au luxe et à la magnificence des Indes, M. Springfield ne pouvait plus s'en passer, et les vaisseaux partant pour la mère-patrie ne lui faisaient nulle envie; c'était un homme du monde, mais, du

reste, l'ami le plus obligeant et le mieux disposé à rendre service lorsque l'occasion s'en présentait.

M. Springfield avait reçu la lettre d'Edouard Anderson ; il attendait donc Mme Cameron et Edouard. Il promit de faire ce qu'il fallait pour faciliter leur voyage; il parut enchanté de la beauté du petit garçon, qui se tenait à côté de lui, nullement intimidé par la présence d'un homme si important ou par une si belle maison.

— Quel gentil enfant; — vous n'avez pas connu son père, madame Cameron; — il avait amené sa jeune femme ici, il y a environ huit ans : — quelle jolie créature; — on l'admirait beaucoup à Calcutta. Herbert réussissait, le gouvernement en faisait grand cas; — pauvre garçon. pauvre garçon; — nous ne pouvons guère choisir le moment de notre mort, sans cela nous vivrions toujours, je pense ; eh ! —

Edda n'avait pas perdu un mot de ce discours.

— Mon papa vivra toujours, là-haut; — plus loin, plus haut que les étoiles, vous savez; — où Dieu est avec Jésus! — Le petit garçon prononçait toujours ce nom avec un respect tout particulier, comme s'il eût voulu se mettre en garde contre une trop grande familiarité.

— Bien répondu, mon ami! s'écria le vieux monsieur en le prenant sous le menton; — mais c'est un vrai savant! — il a appris son catéchisme, à ce que je vois. Ah! dans ma jeunesse on ne prenait pas tant de peine pour les enfants; — ainsi le petit bonhomme a échappé à la révolte de Gwalior; — Mme Herbert a-t-elle perdu d'autres enfants là-bas?

— Non, elle n'a jamais eu que celui-ci.

— Son mari est mort avant la révolte; — ah! elle a été plus heureuse que bien d'autres.

Il vit Nora changer de couleur, et il regretta ce qu'il venait de dire. « Ah! j'oubliais, Anderson m'a raconté. » Je vous assure que, dans ce moment-là, on était trop heureux de n'avoir à penser qu'à soi. Nous n'étions pas plus en sûreté à Calcutta qu'ailleurs ; — tantôt le bruit courait que les Cipayes allaient s'emparer du fort et pointer les canons contre les navires et les vaisseaux à l'ancre, pour empêcher tout secours d'arriver pendant le massacre des Européens, tantôt que les indigènes marchaient sur Delhi; — que sais-je? mais rien ne peut donner l'idée de la panique du 14 juin, — lorsqu'on désarma les Cipayes dans les casernes ; — on croyait que tout était perdu, c'était un sauve qui peut général, on emportait avec soi ce qu'on possédait de plus précieux, ou on se barricadait dans sa maison, prêt à se défendre avec les armes qu'on avait pu se procurer ; et après tout ce ne fut qu'une panique.

Nora Cameron n'était pas de ceux, lorsque l'occasion se présente de rendre témoignage de sa foi, qui la laisse passer sans en profiter ; elle s'efforça de dompter son émotion, mais l'effort même qu'elle fit pour paraître calme trahissait son agitation intérieure.

— Vous me dites, monsieur, qu'il y avait des gens fort effrayés, quoiqu'il n'y eût aucun sujet réel de crainte à avoir. et je le crois ; car c'est une chose terrible que de mourir lorsque l'éternité se présente à vous sombre et ténébreuse ; et je crains, monsieur, que plusieurs parmi les grands de la terre avec qui vous passez votre vie n'aient aucune espérance par de-

là la tombe. Je ne connais ni leurs habitudes, ni leur manière de vivre, car mon lot a été avec les petits de ce monde ; mais j'ai vu, monsieur, tout l'opposé de ce que vous venez de me raconter ; j'ai vu un pauvre catéchiste regarder la mort en face, ferme et sans trembler, — oui, et cependant elle venait au-devant de lui, une torche enflammée d'une main et une épée nue de l'autre.

Et la pauvre femme ne put s'empêcher de raconter à l'homme du monde, dans un langage simple et pathétique, la fin tragique de son mari et de ses enfants. « Ah ! monsieur ! mon faible cœur envia le sort de mon mari mort pour sa foi, et de mes enfants : mais je pleurai et je priai pour que mon péché me fût pardonné, et qu'il me fût donné aussi de sceller ma foi de mon sang ; jusqu'à présent la mort m'a épargnée, mais je sais qu'un jour je pourrai dire : « Seigneur ! tu laisses maintenant ton serviteur aller en paix ! »

C'était un langage nouveau pour M. Springfield : il ne pressa pas Mme Cameron de rester plus longtemps, mais il prit congé d'elle avec un ton de respect assez différent de la familiarité avec laquelle il l'avait reçue au premier moment. « Dieu bénisse le petit garçon, » dit-il en posant la main sur la tête d'Edda.

Le lendemain de cette visite, Nora écrivit en Angleterre, que leur passage était arrêté sur *le Diomède* et qu'ils partiraient dans quelques jours. M Springfield avait choisi ce navire comme le plus convenable dans ses arrangements pour les passagers.

CHAPITRE XIX.

—

Il se passera six semaines encore avant que Lucie reçoive la nouvelle du départ de son cher enfant; elle se le représente descendant le Gange, elle revoit toutes ces scènes et a souvent recours au journal de son voyage pour se rafraîchir la mémoire.

En attendant, elle surveille et dirige l'arrivée au port d'une petite barque qui était sur le point de passer inaperçue à côté d'elle pendant un violent orage et à laquelle elle a fourni le gouvernail et la boussole.

Notre lecteur s'est-il jamais trouvé sur une sommité alpestre, entouré de pics neigeux étincelant aux rayons du soleil couchant, et qui peu à peu ré-

fléchissent les teintes changeantes de l'opale? Dans la vallée, à ses pieds, a-t-il remarqué les ombres du soir s'étendant graduellement sur les champs et sur les plaines, et finissant par couvrir aussi les collines plantées de vignes ; — enfin elles remontent, elles atteignent les montagnes mêmes ; pendant un instant le pied seul des Alpes est dans l'obscurité, tandis que le sommet resplendit d'une beauté toute céleste. Mais l'ombre marche et s'avance inexorable, et lorsque le dernier rayon de gloire a disparu, le voyageur attristé détourne les yeux.

Il en était de même de la vie de Marie Fenton. Dans le commencement de sa maladie, les nouvelles de l'atelier l'intéressaient beaucoup ; elle eut le chagrin d'apprendre que l'ouvrage commencé par elle pour une des jeunes princesses, mais terminé par une autre de ses camarades, avait été renvoyé comme n'étant pas assez bien fait. Mme Fraser faisait une perte sérieuse dans la personne de sa jeune ouvrière. Suzanne Elton avait confié ses chagrins à Marie, qui l'avait consolée par sa sympathie ; — Hélène Malther lui contait les difficultés croissantes de sa place. A mesure que la saison avançait, les commandes se succédaient les unes aux autres, on ne donnait pas le temps de les exécuter, et on n'en refusait aucune. Mais le temps vint où les ombres du soir régnèrent sur la terre et sur les choses de la terre ; les hauteurs seules étaient illuminées, la vallée était plongée dans l'obscurité. Il fallut renoncer à la lecture que Mme Herbert faisait ordinairement à Marie et se borner à quelques paroles de consolation et d'encouragement que Lucie choisissait chaque matin ;

la chambre de Marie devenait un sanctuaire d'où on écartait peu à peu tous les bruits de la terre.

C'était ordinairement le soir que Lucie la voyait; la jeune fille était épuisée et anéantie le matin, mais la fièvre qui reparaissait dans la soirée, lui rendait quelques forces. Nous retrouvons Lucie assise un samedi soir, vers le milieu d'août, auprès du lit de sa protégée; l'air était froid au dehors, aussi les lueurs fugitives du feu éclairaient le plafond de l'appartement. On avait placé une lampe près du lit de Marie, mais à peine était-elle nécessaire. les jours s'allongeaient et les dernières teintes du soleil couchant illuminaient encore le ciel à l'occident.

La main de Lucie reposait dans celle de la malade, et on n'entendait dans la chambre que la respiration haletante et irrégulière de la pauvre Marie.

— Le verset que vous m'avez donné pour aujourd'hui m'a procuré de si douces pensées, dit-elle enfin. « J'ai les clefs de la mort » (Apoc. I, 18). « C'est Lui qui ouvrira la porte, c'est Lui que je verrai le premier. » — Cette pensée diminue ma crainte; cela me paraissait étrange, presque terrible au premier abord de quitter mon corps et de me présenter en esprit devant Dieu; mais si Jésus vient le premier à ma rencontre; s'Il m'ouvre la porte pour me faire entrer dans le monde des esprits; Il comprendra que j'ai peur; — je peux me confier en Lui et me tenir en paix. »

— Ce sera plus que de la paix, ce que vous éprouverez alors, Marie: « Elles te seront présentées avec réjouissance et allégresse, et elles entreront au palais du Roi (Ps. XLV, 15). »

— Oui, et en sûreté pour toujours ! Mes ancêtres étaient des réfugiés français, et j'ai souvent entendu raconter, lorsque j'étais enfant, l'émotion qu'ils éprouvèrent en abordant aux rivages hospitaliers de l'Angleterre ; cependant ils étaient pauvres et exilés ; ce qu'ils trouvaient ici, c'était la sécurité, mais rien de plus. Mais, moi, je trouverai plus que cela ; je serai *chez moi,* dans la maison de mon Père ; je n'aurai plus de soucis, plus de craintes.

Un accès de toux l'interrompit et le cœur de Lucie se serra en voyant combien sa respiration devenait difficile ; dès qu'elle fut plus calme elle reprit : — « Ce ne sera pas long ; ah ! que j'aurais tant aimé avoir encore un peu de temps à consacrer au service de mon Sauveur. Je n'ai pas dix-huit ans, et je ne le connais que depuis quelques mois ; on pourra dire de moi : « Elle n'a travaillé qu'une heure ! »

— Vous rappelez-vous, Marie, un message que Mme Fraser vous fit faire un soir, il y a environ six semaines ; vous étiez rentrée à la maison après le travail de la journée, mais votre maîtresse venait de recevoir une commande tout à fait inattendue, et elle vous fit demander de revenir auprès d'elle. « Je ne vous aurais pas envoyé chercher, vous dit-elle, si je ne savais que vous pouvez faire cet ouvrage en une heure, tandis qu'une autre y passerait toute la nuit. »

— Oui, oui, dit Marie ; un sourire intelligent éclaira ses traits amaigris par la maladie ; je me le rappelle, j'étais toute fière de ses paroles ; en effet, l'ouvrage ne me prit pas plus d'une heure. Je vous comprends, Jésus se glorifiera en moi, parce qu'il a la puissance d'accomplir son œuvre dans un temps très

court lorsque telle est sa volonté, Je n'y avais jamais pensé ; quelle grande consolation !

Elle demeura dans le silence quelques minutes, puis elle reprit :

— Et cependant, chère madame, c'est une perte véritable que d'avoir passé une si grande partie de ma vie sans Lui ; chaque jour qui s'écoule me le rend plus précieux. J'ai toujours aimé mon ouvrage, mais cet hiver j'y prenais plus de plaisir encore ; il me semblait que c'était *son* ouvrage qu'Il avait remis entre mes mains ; lorsque je levais les yeux, je croyais voir son sourire d'approbation ; la semaine m'était agréable, et le dimanche, lorsque vous nous réunissiez autour de vous, vous me faisiez sentir qu'Il était réellement au milieu de nous. »

— Et maintenant que les jours de souffrance sont arrivés, vous pouvez dire en toute vérité : « Que sa main gauche est sous votre tête et que sa main droite vous embrasse (Cant. II, 6); » que : « Votre chair et votre cœur étaient consumés; mais Dieu est le rocher de votre cœur et votre partage à jamais (Ps. LXXII 1 26). » N'est-ce pas, chère enfant?

— Oui, oui, Il est mon tout, murmura Marie ; — mais ses yeux se fermaient et elle s'endormit.

La garde rentra ; Lucie ne voulut pas réveiller la malade en retirant sa main qui était restée emprisonnée dans les siennes, le regard de bonheur de Marie, lorsqu'elle la retrouva à ses côtés en se réveillant, la récompensa amplement.

— Je ne veux pas vous garder plus longtemps, dit la jeune fille, c'est samedi soir, il faut vous reposer pour demain.

— Avez-vous quelque message à envoyer à la classe biblique, Marie ?

— Oui, dites-leur à toutes, que le Seigneur Jésus est l'ami dont elles auront besoin pour la vie et pour la mort. C'est la première vérité qui ait touché mon cœur, peut-être touchera-t-elle le leur. Vous n'abandonnerez pas Mme Fraser, n'est-ce pas, chère madame ; la dernière fois que je l'ai vue, elle m'avait promis de commencer un culte de famille avec ses jeunes ouvrières ; elle a un bon cœur, mais il est difficile de renoncer au monde tant qu'on n'a rien de mieux à mettre à la place. Ma mère m'a promis également de lire sa Bible tous les jours ; elle m'a dit qu'elle reviendrait me voir lorsque la fin approcherait, mais si elle n'arrivait pas à temps, vous lui diriez combien je désire la retrouver au ciel ; — ma chère bonne mère !

Marie serra encore les mains de sa précieuse amie et murmura une prière fervente, demandant qu'elle fût bénie et récompensée pour tout le bien qu'elle lui avait fait.

Lucie ne se doutait pas qu'elle n'entendrait plus la voix de Marie Fenton. Vers le matin, la garde vint l'appeler en toute hâte, la jeune fille s'en allait rapidement, — si rapidement que Lucie jugea au premier coup d'œil qu'on n'avait pas le temps de faire chercher sa mère ; — Marie avait cependant toute sa connaissance ; elle serra encore la main de Mme Herbert, son regard s'anima lorsqu'on prononça le nom de Jésus : puis sa respiration s'affaiblit graduellement, et sans lutte et sans agonie elle expira une demi-heure plus tard.

Lucie s'aperçut alors à quel point elle était attachée de cœur à sa jeune protégée ; au vide qu'elle ressentit il lui semblait avoir perdu une parente ; elle redoutait la vue de l'infirmerie, et le retour de l'heure qu'elle avait l'habitude de passer auprès de son lit ; mais au milieu du chagrin personnel qu'elle éprouvait, elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir de bonheur en se disant que celle pour qui elle avait tant prié était heureuse pour toujours ; c'était le premier fruit qu'elle cueillait. Elle fit un effort pour tenir sa classe, espérant que la même semence germerait dans d'autres cœurs et produirait aussi des fruits pour l'éternité.

Après avoir raconté sa dernière conversation avec Marie et délivré à son auditoire le message dont elle avait été chargée, Mme Herbert insista d'une façon plus particulière sur la leçon que le Seigneur venait de leur adresser.

— « Je sais, dit-elle, que pendant la saison l'ouvrage est si pressant qu'il devient la grande affaire de la vie ; toute l'énergie de votre corps et de votre esprit s'y concentrent, et il n'est pas étonnant que vienne la tentation de remettre à un autre moment de s'occuper des intérêts de votre âme. Mais, chères amies, Marie Fenton a été appelée au milieu de la saison la plus laborieuse ; il a fallu mettre de côté les affaires de la vie ; il a fallu trouver le temps de mourir. Je sais que les circonstances qui vous entourent ne sont pas favorables à la recherche du Sauveur. Lorsque l'ouvrage est terminé, votre corps fatigué soupire après le repos ; mais *Lui,* qui est votre ami, ne le sait-Il pas ? Il a compassion de vous, Il vous

invite à venir, travaillées et chargées comme vous l'êtes, afin de vous donner du repos. Essayez seulement et voyez si vous ne pourrez pas, comme Marie, travailler en sa présence.

Les paroles et le vœu de leur compagne doucement endormie de l'éternel sommeil, fit une profonde impression sur ces jeunes cœurs; et il était tard, ce soir-là, lorsque Mme Herbert renvoya la dernière de celles qui avaient désiré lui parler en particulier. Deux d'entre elles étaient sœurs, mais ne travaillaient pas dans le même atelier; elles avaient près d'une lieue à faire pour venir passer leurs dimanches à Mildred; elles faisaient volontiers ce long trajet pour échapper à l'ennui des dimanches tels qu'elles les passaient autrefois, c'est-à-dire dans la rue, dans les promenades, partout où elles voulaient, sauf à la maison.

Lucie était occupée le lendemain matin à écrire un récit détaillé de la mort de Marie à sa mère, Mme Fenton, lorsqu'on lui annonça Mlle Morville. Les Morville étaient voisins de campagne d'Arden; et Eveline Morville, quoique plus jeune que Lucie, s'était tendrement attachée à elle. Mlle Morville devait être présentée à la cour pour la première fois cette année-là; elle était fort jolie, fraîche comme le printemps, et sa mère se faisait un grand plaisir d'introduire sa fille dans la société de Londres. Ce plaisir se retardait cependant indéfiniment: malade lors de la première réception à la cour, Mme Morville n'avait pu y conduire sa fille, et maintenant, à la veille d'une seconde réception, le docteur la déclarait hors d'état de sortir.

— Je devrais vous faire des excuses de vous déranger si matin, chère madame, dit Eveline en entrant, mais à quelque heure qu'on vienne vous voir on est sûr de vous trouver occupée.

— J'avais justement l'intention d'aller demander des nouvelles de votre mère cette après-midi, répondit Lucie.

— Elle n'est pas mieux, papa commence à croire que l'air de Londres ne lui convient pas: ce serait bien ennuyeux. Quoi qu'il en soit, il faut renoncer à ce qu'elle me conduise à la cour demain; je suis venue vous demander si vous voudriez me présenter à votre amie Lady P..... et la pri er d'être mon chaperon dans cette occasion.

— Voulez-vous que nous allions chez elle, il n'est pas tard ; il est probable qu'elle ne sera pas encore sortie, dit Lucie.

— Très volontiers, s'écria la jeune demoiselle ; je pourrai commander ma toilette chez Mme Temple en retournant à la maison ; vous m'aiderez à la choisir, votre goût est si sûr.

— Non, Eveline, je ne vous aiderai pas à commander une toilette, lorsque vous n'accordez que quelques heures pour l'exécuter ; je connais trop bien le mal qui résulte de ces ordres donnés au dernier moment.

— De quel air grave vous dites cela ! On m'avait conseillé de ne faire faire ma toilette de cour que la veille de la présentation, pour éviter qu'on ne la vît dans les ateliers et qu'une demi-douzaine de demoiselles ne fussent vêtues comme moi.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

— Ah! reprit la jeune fille avec un sourire empreint de franchise, il me semble que j'ai bien quelque droit de paraître avec éclat, surtout puisque maman ne veut rien épargner pour ma toilette.

— Ecoutez, Eveline; dimanche passé je remarquai au milieu de ma classe biblique une figure qui me frappa par son excessive pâleur; c'était une ouvrière qui, trois mois auparavant, avait toutes les apparences d'une bonne santé; ce jour-là elle paraissait si malade que je l'arrêtai pour lui demander de ses nouvelles; elle m'apprit qu'on avait reçu chez sa maîtresse plusieurs de ces commandes faites au dernier moment, et qu'elle avait travaillé depuis sept heures le samedi matin jusqu'au dimanche à cinq heures du matin; elle s'était couchée pour quelques heures et ne s'était réveillée qu'au moment de venir à ma classe, préférant se passer de dîner plutôt que d'y manquer; mais elle était épuisée de fatigue; elle ne se plaignait pas de sa maîtresse qui avait travaillé autant qu'elle; de qui aurait-elle pu se plaindre, Eveline?

— Il est sûr que je serais désolée que ma toilette se fît à un pareil prix; mais Mme Temple a tant d'ouvrières chez elle, qu'une robe de plus ou de moins ne doit pas faire une grande différence.

— Ecoutez, chère Eveline, et vous jugerez après; Mme Temple sait que vous serez présentée demain à la cour pour la première fois, et que, riches et nobles comme le sont vos parents, agréable comme vous l'êtes, vous serez remarquée; votre toilette est donc chose importante pour elle à peu près autant que pour vous; vous lui servirez d'annonce. Entre

vous et elle vous composerez une toilette charmante et du meilleur goût, mais longue et difficile à exécuter. « Vous aurez soin de l'envoyer à l'heure indiquée, » répéterez-vous avant de vous éloigner. « Vous nous donnez bien peu de temps, dira Mme Temple avec un sourire qui n'a rien de gai, mais nous ne vous manquerons pas de parole ; nos dames n'ont pas à se plaindre de notre inexactitude. »

Mlle Morville part et le sourire de Mme Temple avec elle. Son monde travaille déjà avec la rapidité de l'éclair ; il y a plus de besogne que de temps pour la faire : la première ouvrière se perd en combinaisons pour mettre à profit chaque minute ; elle mange pour ainsi dire d'une main et travaille de l'autre ; ses ouvrières prennent leurs repas à la hâte par escouades les unes après les autres, pour que l'atelier soit toujours occupé ; la pauvre fille pousse un soupir de soulagement à mesure qu'une robe est achevée et qu'on la suspend au mur. « Après tout, nous arriverons au bout, » dit-elle de temps en temps en jetant un regard inquiet autour d'elle. Survient la maîtresse avec le livre dans lequel elle a inscrit vos ordres, — livre qui depuis un jour ou deux est la terreur de la pauvre ouvrière en chef :

— Je n'ai pas pu m'en dispenser, dit Mme Temple, Mlle Morville sera une bonne pratique ; voyez ce que vous pouvez faire.

La seule chose à faire sera de travailler toute la nuit, pour exécuter une toilette aussi recherchée que celle que vous avez commandée ; les ouvrières se plaindront, leur chef succombera à la peine,

mais que voulez-vous; « impossible de faire autrement. »

— Oui, oui, dit Eveline avec un élan de générosité, on fera autrement; mais quel conseil me donnez-vous; faut-il renoncer à aller demain à la cour?

— Non, j'espère que ce ne sera pas nécessaire; il me vient une idée; — je sais que plusieurs grandes couturières avaient préparé d'avance des robes de cour à queues[1]; et comme il y a eu beaucoup de deuils, il leur en est resté un certain nombre; vous pourrez peut-être vous arranger quelque jolie toilette avec ce que vous trouverez de prêt et qui ne prendra pas beaucoup de temps à terminer. Si vous consentez à devenir un martyr dans la cause de la charité, ajouta Lucie en souriant, j'irai avec vous chez Mme Temple et je vous aiderai à faire un choix de bon goût.

Eveline avait déjà composé, dans sa pensée, sa toilette du lendemain, mais elle y renonça et trouva une sorte de récompense en prenant d'emblée une place très-élevée dans l'estime de Mme Temple, qui déclara qu'elle était une jeune demoiselle remplie d'égards pour les autres.

— C'est une grande erreur, dit Lucie en revenant de chez la couturière, de blâmer inconsidérément les chefs d'ateliers et les patrons, de ce que leurs ouvrières sont accablées d'ouvrage pendant la saison. Il est des cas où une maîtresse refusera de l'ouvrage, plutôt que de faire travailler ses employées toute la nuit; mais ces cas sont rares j'en conviens,

[1] La robe à queue est de rigueur à la cour pour les jours de présentation.

parce que ce commandement est rarement pratiqué : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. » Je sais aussi que les maîtres ont de lourdes charges ; leurs loyers, surtout dans les quartiers à la mode, sont énormes ; ils ne sont pas en fonds, parce qu'au lieu de les payer par trimestre, comme elles le devraient, leurs pratiques les font attendre un et même deux ans. Si la couturière les presse, ses pratiques paieront peut-être, mais à dater de ce jour elles ne l'emploieront plus. Puis il est difficile de maintenir à un ouvrage assidu de jeunes étourdies de quinze à vingt ans, qui aimeraient mieux aller se promener ; il faut souvent les rappeler à l'ordre, les gronder lorsqu'elles gaspillent l'étoffe, les fournitures, sans aucun souci des intérêts de leur maîtresse. Et puis ces jeunes filles, qui viennent pour l'ordinaire de la campagne, sont accoutumées à vivre dans une certaine abondance ; elles se plaignent de la nourriture, qu'elles ne trouvent ni bonne ni suffisante, quand bien même elle le serait ; — cependant je dois vous avouer, Eveline, que mes sympathies sont plutôt en faveur des ouvrières, celles qui habitent ma maison sont comme des enfants pour moi ; mais enfin il est juste de considérer la chose sous ses deux côtés, et je sais que s'il est des cas où les employées sont réellement malheureuses, il en est où la patience des maîtres et maîtresses est mise à une rude épreuve.

Ce que venait de dire Mme Herbert est la vérité et il faut réellement l'esprit le plus impartial et le plus juste, pour ne pas faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le lendemain Lucie eut deux vi-

sites, qui sont la preuve de ce que j'avance. La première fut une couturière, qui arriva furieuse contre une des ouvrières qu'elle employait à la journée.

— Je crois, madame, que vous connaissez les Barton qui demeurent près de chez vous, vous ne feriez pas mal de conseiller à Mme Barton de faire un peu plus attention à sa fille; quant à moi, je vous déclare que je ne lui donnerai plus d'ouvrage après le tour qu'elle m'a joué hier. Elle savait que nous avions beaucoup à faire, elle peut bien travailler quand elle veut; nous l'avons attendue toute la journée, et comme j'espérais d'heure en heure qu'elle allait paraître, je n'ai fait demander personne à sa place. L'ouvrage n'a pas été fini, et ce matin Mlle Barton est arrivée de l'air le plus calme, disant sans s'excuser qu'elle n'était pas venue la veille parce que sa mère avait du monde chez elle. »

La seconde visite était une jeune ouvrière, en grand deuil; elle pleurait amèrement et venait demander un conseil à Lucie. Son père était mort, on devait l'enterrer le même jour; elle avait demandé un congé de deux heures pour assister aux funérailles, mais sa maîtresse avait paru très mécontente. « Comment se peut-il, avait-elle dit, que votre père soit mort au milieu de la saison, c'est incroyable ; — si vous allez à son enterrement, vous aurez la bonté de ne pas revenir chez moi. » — « Je suis obligée d'y aller, continua la jeune ouvrière en pleurant, il faut que je voie ma petite sœur, nous sommes orphelines; j'ai à régler avec la maîtresse de maison de mon père; à prendre des arrangements avec ma tante qui doit emmener ma sœur chez elle; elle sera une véritable

mère pour Bessie, je le sais, et je saurai bien me tirer d'affaire lorsque je serai seule.

— Avez-vous donné ces détails à votre maîtresse? demanda Lucie.

— Oh! non, madame, cela n'aurait servi à rien, répondit la jeune fille d'un ton de surprise : nous sommes chez elle pour faire son ouvrage et non pour l'ennuyer de nos affaires; elle nous l'a dit souvent; elle ne met aucun intérêt à ce qui nous concerne. L'autre jour, l'ouvrière chargée des modes s'est trouvée mal en faisant un chapeau très pressé ; elle a été obligée de se mettre au lit. Madame en a été très fâchée : — « N'aurait-elle pas pu attendre, pour se trouver mal, que mon chapeau fût fini ? » nous a-t-elle dit.

Dans un cas pareil, Mildred offrait des avantages inappréciables à une jeune fille placée comme l'était celle-ci, orpheline et lancée tout-à-coup sur le pavé de la grande ville. Avant la nuit, elle était au nombre des pensionnaires de Lucie et à la recommandation de Mme Herbert elle ne tarda pas à trouver une place.

CHAPITRE XX.

Puisque nous avons le privilége de savoir ce que fait Edouard Herbert, profitons-en pour l'accompagner pendant sa traversée. M. Springfield qui, depuis sa première entrevue avec Nora Cameron, a continué à la traiter avec le plus grand respect, est venu l'embarquer lui-même à bord du *Diomède* et ne l'a quittée qu'après l'avoir chaudement recommandée au capitaine, ainsi que le petit garçon. Cependant M. Springfield n'a pas été très précis dans la manière dont il a fait inscrire Nora et sa société sur le livre du navire : « Mme Cameron, enfant et porteur. » Aux yeux de M. Springfield, la population de couleur est sans exception une race digne de mépris, et il enve-

loppe dans ce sentiment Motè avec tous ses frères. Pauvre Motè! il donnait cependant une forte preuve de dévouement à son jeune maître en le suivant en Angleterre; quoique chrétien et chrétien déclaré, et qu'il ne fût plus sous le joug de la distinction des castes, il n'en éprouvait pas moins l'aversion presque insurmontable que les Indous ont pour la mer, aversion qui n'avait pas été sans quelque influence sur la révolte. Par les nouveaux règlements militaires mis en vigueur, les Cipayes avaient découvert que le gouvernement pouvait les faire sortir du pays. « Comment pouvons-nous savoir où les Anglais nous forceront à aller; ils sont capables de nous envoyer à Londres. »

Motè obéissait presque sans s'en douter à un certain conflit de sentiments. Dès qu'il avait appris que Mme Herbert vivait encore, l'attachement passionné qu'il avait eu pour elle revint plus fort que jamais, et pour le bonheur de la voir il aurait bravé les dangers de la traversée. Puis il avait tout au fond de son cœur une sorte de jalousie, qu'il ne s'avouait pas, contre Nora Cameron, mais qui était suffisante pour qu'il ne se souciât pas qu'elle seule présentât l'enfant à sa mère; il se tenait pour tout aussi responsable qu'elle d'une vie si précieuse. Ne l'avait-il pas soigné dans son enfance? était-ce sa faute s'il l'avait perdu de vue pendant deux ans? Il est vrai, et il se plaisait à le reconnaître, Nora avait été une véritable mère pour Edda, elle avait des droits incontestables à la reconnaissance de Mme Herbert et à l'affection du petit garçon; mais enfin n'était-ce pas lui qui, avec une patience que rien n'avait pu rebuter, avait suivi la trace

des pas de Nora pendant deux mois, et n'était-ce pas grâce à lui qu'Edda allait être rendu à sa mère et aux avantages que lui conférait sa naissance ?

Sur ce dernier point surtout, Motè aimait à s'arrêter ; il s'identifiait avec la famille qu'il avait servie, comme il arrive habituellement aux serviteurs dévoués ; ses anciennes habitudes d'exagération n'avaient pas été complétement déracinées par ses nouveaux principes et il se plaisait à décrire pompeusement à Mme Cameron le luxe et la grandeur de l'état de maison du capitaine Herbert. — Certainement, ajoutait-il d'un ton de condescendance, Nora faisait ce qu'elle pouvait pour le petit garçon, et ce n'était pas sa faute si elle ignorait ce qui convenait à un enfant distingué comme Edda. D'ailleurs, Mme Cameron ne réalisait point aux yeux de Motè l'idéal d'une *vraie dame*, Lucie était restée dans son souvenir le point de perfection à cet égard, et tout ce qui s'éloignait de ce modèle n'était pas une *dame*. Motè se tenait donc pour le gardien de la dignité de son jeune maître, jusqu'à ce qu'il l'eût remis entre les mains de sa mère. M. Springfield avait arrêté pour Nora et le petit Edda des cabines de première classe, à la grande satisfaction du fidèle serviteur, enchanté de voir son jeune maître et sa protectrice dans la position qui leur convenait. Ce qui acheva de bien placer Mme Cameron dans les affections de Motè, ce fut une indisposition qui la confina dans sa cabine dès le lendemain de son départ ; en la voyant souffrante, la tendresse de cœur naturelle chez Motè se réveilla, il la soigna avec dévouement ; il agita avec une patience sans égale un grand éventail, pendant les heures

chaudes de la journée; bref, ses attentions délicates ne tardèrent pas à établir une harmonie complète entre les deux protecteurs du petit garçon. Edda, de son côté, ne voulut pas quitter sa fidèle amie pendant qu'elle n'était pas bien ; les soins touchants qu'il lui rendait furent remarqués par l'équipage, qui ne doutait cependant pas qu'il ne fût le fils de Mme Cameron. Le premier jour qu'elle monta sur le pont, le capitaine lui fit compliment sur son rétablissement.

— Nous vous verrons quelquefois parmi nous, à présent que votre mère se porte bien, ajouta-t-il en se tournant vers l'enfant, n'est-ce pas, M. Cameron.

Motè, occupé dans ce moment-là à arranger une espèce de tabouret pour les pieds de Nora, la regarda d'un air suppliant ; elle ne put s'empêcher de sourire à cet appel muet et se hâta de réparer une erreur si grave aux yeux du brave serviteur.

— J'ai toute l'affection d'une mère pour mon petit garçon, mais je n'en ai pas les droits, capitaine ; il s'appelle Herbert : il me donne le nom de tante, mais nous n'avons aucune relation de parenté ; sa mère est en Angleterre, elle compte les jours jusqu'au moment de son arrivée.

— Herbert ! s'écria le capitaine Halkins, car c'est notre ancienne connaissance, qui commande toujours le *Diomède,* et qui, sauf quelques mèches grises et une teinte plus foncée sur les joues, n'a pas beaucoup changé. — Herbert ! ah ! je ne prononcerai jamais ce nom qu'avec un profond respect ; j'ai amené aux Indes, il y a quelques années, un capitaine Herbert, avec sa jeune femme. Il m'a fait plus de bien pen-

dant le peu de temps que nous avons passé ensemble, que personne ne m'en avait jamais fait auparavant.

Edda écoutait avec avidité et avant que personne pût répondre un mot, il s'écria : — Tante Nora ! c'était mon papa ! il était le meilleur homme du monde entier. Oh ! oui, et il m'a souvent raconté des histoires sur un vaisseau, je suis sûr à présent que son nom était *le Diomède*. Il me l'avait dessiné une fois ; il y avait un M. Péter que papa aimait beaucoup ; il aimait aussi ce monsieur, et d'un air malicieux l'enfant désigna le capitaine ; je sais que maman se tenait souvent sur le pont et que les jeunes officiers prenaient grand soin d'elle. — Et Edda se mit à sauter de joie en retrouvant tant de souvenirs dans sa mémoire.

— Que Dieu bénisse cet enfant ! s'écria le capitaine les yeux humides ; — Péter sera enchanté ; nous parlons souvent du capitaine Herbert ; qu'est-il devenu, Mme Cameron ; — il ne lui est point arrivé de malheur, j'espère ?

— Rien que de bon pour lui, monsieur, puisque Dieu l'a voulu comme cela, mais selon nos vues, mauvais pour l'enfant, qui n'aura pas de père pour l'élever, et pour la jeune veuve qui porte seule le poids de son chagrin.

Nora envoya Edda avec Motè se promener sur le pont et admirer l'aménagement du navire : elle ne se souciait pas de raconter l'histoire de ses parents devant lui, mais dès qu'il se fut éloigné elle donna au capitaine Halkins tous les détails qu'elle tenait de Motè sur le capitaine Herbert et sa femme, et sur la révolte à Gwalior.

— Je vous remercie, Mme Cameron, mais vous m'apprenez la mort d'un homme que je tenais à honneur d'appeler mon ami ; aussi j'en suis sincèrement affligé. Il n'y a pas beaucoup d'hommes comme lui. Il aurait pu faire bien du mal s'il l'avait voulu, personne ne pouvait lui résister ; ah ! si vous aviez vu nos jeunes officiers l'entourer dès qu'il paraissait, et cependant Herbert n'aurait jamais sacrifié ses principes à la popularité dont il jouissait ; il avait des mots qui auraient passé pour affectés dans la bouche d'un autre, mais chez lui tout était simple et naturel. Je n'ai jamais pu me rendre un compte exact de ce qui lui donnait une telle influence, car il l'avait, on ne peut pas le nier. Jusqu'à ce que je l'eusse connu, je n'avais rien d'arrêté ni de décidé dans mes convictions ; je ne permettais pas qu'on jurât dans le salon, mais je n'avais pas institué de prières dans l'entrepont : Herbert me prit par surprise et me donna des conseils que je n'ai jamais oubliés. Mon chef d'équipage, Péter, avait justement ce qui me manquait : un cœur courageux, qui ne craignait pas d'arborer ses couleurs ; lorsque je lui dis que j'étais décidé à marcher en avant et à servir Dieu ouvertement, il me dit en me serrant la main : « Voilà donc ce jour pour lequel j'ai tant prié ! »

Outre le capitaine et le maître d'équipage, il y avait à bord plusieurs marins qui avaient connu le capitaine Herbert, et lorsqu'on sut que ce petit garçon était son fils, plus d'une main calleuse vint serrer la sienne avec amitié. Si Edda avait eu quelque penchant à la vanité, tant d'empressement aurait pu le gâter ; mais il était plutôt volontaire que vaniteux.

Nora n'était pas fâchée d'ailleurs qu'il se mêlât à la société des officiers et même des matelots ; elle craignait qu'en vivant toujours avec elle et Motè, son éducation ne fût trop féminine.

Le pilote les quitta, lorsque le vaisseau eut dépassé les bancs de sable formés à l'embouchure du Gange par la masse des dépôts que le courant entraîne après lui, et qui rend la navigation de ces parages toujours dangereuse. Le pauvre Motè crut se séparer pour la seconde fois de la mère-patrie, il restait seul au milieu des étrangers à la figure pâle. Quelques jours plus tard tout vestige de la terre avait disparu, et poussé par un bon vent, le *Diomède* avançait rapidement dans la baie de Bengale.

Edda n'eut pas passé quelques jours à bord qu'il prit l'intérêt le plus vif à tous les détails de la vie nautique, et son vocabulaire ne tarda pas à s'enrichir d'une foule de termes de marine, qui faisaient l'effet le plus drôle dans cette bouche d'enfant ; il confia en secret à Nora « que M. Péter lui enseignait à devenir capitaine. « Mais son plus grand bonheur c'était lorsqu'on lui permettait de monter dans les haubans, suivi de Thomas Collins, son favori parmi les matelots ; une fois perché là haut, ses cris de joie retentissaient dans tout le navire.

Il y avait à bord plusieurs dames qui auraient bien voulu attirer à elles et combler de caresses le charmant enfant, mais s'il était habituellement poli, l'instinct de la galanterie n'était pas fortement développé chez lui. Il ne tenait pas beaucoup aux baisers, à moins qu'il n'aimât tout particulièrement ceux qui les lui donnaient ; il se bornait à les subir avec pa-

tience ; mais bientôt il levait les yeux en disant : « A présent, puis-je m'en aller, s'il vous plaît? et vite il courait à son ami Péter, se faire raconter des orages et des naufrages,

Mais il était réservé à Edda de voir un orage aussi bien que d'en entendre le récit. Le *Diomède* était en mer depuis six semaines ; à un vent favorable avait succédé un calme plat qui dura quelques jours. — « L'effet du second soir était étrange et saisissant, racontait un des assistants, la mer était unie et brillante comme un miroir, le ciel paraissait s'abaisser tout autour de nous et nous envelopper; le navire lui-même était comme suspendu au milieu d'un globe; le silence, la majesté de l'immensité qui nous environnait, tout nous imposait et nous remplissait d'une sorte d'effroi. »

Vers minuit environ, les passagers furent réveillés en sursaut par un violent coup de roulis qui fit pencher le navire, et par le bruit des vagues roulant sur le pont. Tout le monde fut appelé à la manœuvre et l'équipage avait à peine eu le temps de prendre quelques dispositions que l'ouragan éclata dans toute sa furie ; les éclairs se succédaient avec rapidité, le navire paraissait marcher dans un océan de feu. Collins était occupé à descendre une voile, lorsqu'une lueur livide enveloppa soudain le vaisseau, un éclat terrible suivit immédiatement et chacun se crut frappé de la foudre.

On entendit un bruit de pas qui se précipitaient sur le pont et ce cri qui domina le tumulte des éléments en fureur : « Un homme à la mer, Collins à la mer; à la mer la bouée de sauvetage ! » Mais en at-

tendant qu'un bateau fût prêt l'homme était déjà bien loin. On croyait que la foudre l'avait frappé à mort : trois hommes à ses côtés avaient été atteints et blessés.

Le bateau lancé à la recherche de Collins le retrouva cependant : on le découvrit un bras passé autour de la bouée de sauvetage et la tête hors de l'eau ; en effet, il avait tout un côté paralysé ; en le hissant à bord, l'équipage poussa une acclamation en son honneur ; Collins était le favori de tout le monde ; aussitôt le chirurgien s'empressa de lui donner ses soins.

Après cette décharge d'électricité, l'orage se calma par enchantement, les étoiles reparurent et le feu St-Elme, cette lueur phosphorescente à laquelle les marins attachent une certaine superstition, enveloppa le sommet du mât d'une flamme bleuâtre qui pâlit peu à peu et finit par disparaître à son tour. Pendant l'orage, les passagers étaient restés confinés dans leurs cabines. Mme Cameron serrait étroitement Edda dans ses bras, il était impossible de faire entendre une seule parole, mais à la lueur des éclairs elle le voyait prier les mains jointes. Dès que l'orage fut calmé, Motè apporta des nouvelles de Collins, le docteur l'avait rappelé à la vie et donnait l'espoir qu'il se rétablirait complétement de la paralysie ; mais il ne pouvait plus quitter l'infirmerie.

Dès qu'il fut convalescent, le jeune maître, comme le vieux matelot appelait Edda, venait s'asseoir à ses côtés et lui lisait le naufrage de Paul dans les Actes des Apôtres, ou les Psaumes.

— J'ai entendu quand on a crié que vous étiez

tombé à la mer, Thomas ; vous avez eu peur, n'est-ce pas ?

— Je ne me suis aperçu de rien, mon maître, jusqu'à ce que la vieille bouée ait passé près de moi ; elle m'a comme réveillé. Mais la boussole était en règle depuis longtemps, dirigée sur le port ; — sur le port où je me rends, je le vois bien ; heureusement que Celui qui est au gouvernail est ferme au poste.

Ainsi les jours se passèrent, et il aurait été difficile de dire lequel des deux jouissait le plus de la société de l'autre, du vieux matelot ou de son petit compagnon. Arthur Herbert se doutait peu, lorsqu'il remplissait l'office de chapelain auprès des malades à bord du *Diomède*, que son petit garçon prendrait un jour sa place et consolerait, réjouirait ces braves gens étendus sur leurs lits de maladie, ou retenus par la faiblesse.

CHAPITRE XXI.

Ignorant fort heureusement le danger qu'avait couru son enfant chéri, Lucie attendait avec impatience l'arrivée des lettres de Calcutta. Lorsque enfin elle les tint entre ses mains, laquelle lut-elle la première? Ce ne fut pas celle de Mme Cameron, bien qu'elle contînt les informations qu'elle souhaitait si vivement avoir ; les yeux de la mère avaient immédiatement distingué la grosse écriture informe, les pâtés mêmes, et ce papier-là fut tout d'abord pressé contre ses lèvres, et lut enfin aussi bien que ses larmes le lui permirent.

Et cependant qu'était-ce que cette lettre? quelques phrases bien enfantines rassemblées à grand'peine et

en tout très inférieur à ce qu'on aurait été en droit d'attendre d'un enfant de l'âge d'Edda. Il aimait beaucoup sa maman ; il désirait extrêmement la revoir ; elle était restée bien longtemps sans revenir, mais il avait demandé à Jésus de la garder de tout mal. Il avait bien envie de venir en Angleterre. Tante Nora était très bonne pour lui, il l'aimait beaucoup. Cela l'amusait de demeurer à Calcutta. Motè lui avait montré les arbres *de têck* dont on construit les vaisseaux ; oh ! oui, et aussi l'endroit où on construit les vaisseaux. Il y en avait un qui serait bientôt fini, mais il ne voulait pas attendre qu'il fût tout à fait achevé, il aimait mieux venir dans un vieux vaisseau pour revoir plus tôt sa chère maman. »

Ces quelques lignes, qui n'auraient rien été pour un autre, étaient tout pour Lucie; elles faisaient passer dans ses veines ce frémissement de bonheur que la première preuve de la vie de son enfant devait lui causer; celui qu'elle avait pleuré vivait et bientôt sa vie se mêlerait à la sienne. Que de fois depuis trois ans ne s'était-elle pas reproché le désir ardent qu'elle éprouvait de revoir, d'entendre, de toucher celui qui avait fait le bonheur de son existence.

— Mon Sauveur, dit-elle en posant la précieuse lettre sur la table et en joignant les mains, c'est de ta main miséricordieuse que je reçois cette coupe de bonheur !

Lucie lut avec plus de calme la longue missive de Nora, qui lui donnait tous les détails que nous avons racontés plus haut ; elle renfermait une boucle de cheveux, une de ces boucles qui avaient miraculeusement contribué à la délivrance d'Edda ; une de ces

boucles après lesquelles Lucie avait si souvent soupiré. Elle fut très contente d'apprendre que son petit garçon ferait la traversée à bord du *Diomède*.

Lucie était tout étonnée d'avoir pu lire ses lettres en paix, car c'était ordinairement le jour et l'heure où elle recevait le plus de visites à Mildred, mais Phœbé et Mme Hott, la concierge, avaient décidé que pour une fois on lui laisserait lire tranquillement ses lettres tant attendues ; — elles avaient renvoyé toutes les personnes qui pouvaient revenir à un autre moment, toutes, sauf une seule qui ne le pouvait pas.

C'était un de ces cas qui devenaient de plus en plus fréquents à mesure que la saison avançait ; — une santé ruinée par l'excès du travail. Lucie avait remarqué cette jeune fille à sa classe biblique, mais à peine l'instruction terminée, elle se hâtait de s'en aller. Elle était orpheline, elle avait fini son apprentissage dans une ville de province, et on avait jugé que le meilleur usage à faire de la petite somme d'argent que son père lui avait laissée, ce serait de payer un nouvel apprentissage dans un des ateliers les plus grands et les plus en renom de Londres ; elle était sûre, en revenant chez elle après ce séjour dans la grande ville, de s'y établir comme première couturière.

Mais elle n'était pas robuste et l'air de Londres ne lui convenait pas ; lorsque l'ouvrage avait augmenté, elle était tombée malade, non pas dangereusement, mais de manière à la rendre presque incapable de travailler. Sa maîtresse lui avait déclaré qu'elle ne pouvait pas la garder et que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était d'aller à l'hôpital.

La jeune ouvrière avait une terreur de l'hôpital, terreur ridicule, j'en conviens ; on l'avait assurée qu'on coupait bras et jambes à tout propos, et comme elle souffrait surtout d'une douleur au bras, elle n'avait aucune envie d'aller dans une maison où selon toutes les apparences on commencerait par le lui ôter.

Mme Herbert essaya de la rassurer, mais l'effroi de la pauvre fille était si grand et si sincère que Lucie n'eut pas le courage de lui refuser la permission de passer une quinzaine de jours à Mildred.

Le même jour, Mme Herbert eut le plaisir de voir arriver Edouard et le petit Herbert. Edouard avait reçu par le même courrier une lettre de Nora ; elle ne lui donnait que l'essentiel, pour les détails elle le renvoyait à Lucie.

Il avait été assez difficile de faire comprendre aux enfants Anderson que ce petit cousin, dont on leur avait toujours parlé comme d'un ange au ciel, n'était pas mort et que tout au contraire il était plein de vie. Herbert affirmait qu'il était sorti de la tombe de la petite fille de Nora Cameron. « Tous les gens qui sont morts doivent sortir une fois de leurs tombeaux, disait-il ; Edda en est sorti à présent ; — voilà tout. »

— Je crois que j'aurai peur de le voir, disait-il en confidence à sa sœur Flora ; sans cela j'aurais bien aimé avoir un garçon pour jouer avec moi ; — tu sais que maman n'aime pas que tu grimpes aux arbres, et que tu fasses la culbute ; — oh ! que je plains les filles ! — soupira le petit homme.

L'idée qu'il se faisait de ce cousin fantôme se mo-

difia cependant, lorsque sa tante mit entre ses mains la lettre d'Edda.

— Ah ! c'est bon , s'écria-t-il en secouant la tête ; je commence à croire qu'il n'a pas encore été au ciel ; j'en suis bien content ; mais il ne put s'empêcher de comparer , tout bas , la lettre d'Edda à celle qu'il avait écrite à sa bonne pendant une absence ; la comparaison ne lui fut pas défavorable ; — et cependant mon cousin a trois mois de plus que moi ! répétait-il avec complaisance.

Ce qui causait une satisfaction sans mélange au petit garçon , c'était l'arrivée de Motè : « Je n'ai jamais vu un véritable Indou en vie ! »

Le dimanche suivant, Lucie ne put s'empêcher de faire part à sa classe biblique du bonheur qui l'attendait : elle fut profondément touchée de la tendre sympathie avec laquelle on écouta la lecture de ses lettres.

— Vous trouvez tout naturel, chères amies, dit-elle. que le cœur d'une mère déborde de joie lorsqu'elle peut dire : « Voici, mon fils qui était mort est ressuscité ; il était perdu , mais il est retrouvé ! » Mais à un autre point de vue, n'en est-il pas quelques-unes parmi vous qui sont encore mortes et perdues? cependant quoique mortes et perdues, n'êtes-vous pas aimées comme des parents seuls peuvent aimer ? Vous voyez mon bonheur ! — pourtant il n'est qu'une image très affaiblie de la joie de notre Père céleste lorsqu'un de ses pauvres enfants perdus revient à Lui. Mon fils est bien éloigné de moi encore, je ne peux pas le voir, mais votre Père surveille chacun des pas que vous faites en revenant à Lui. Ne

voulez-vous pas lui donner la joie de vous entendre dire : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père. »

Lucie n'entama pas le sujet des arrangements qu'elle comptait prendre à l'avenir pour Mildred et ses pensionnaires, mais celles-ci avaient déjà pensé que le retour du petit garçon emmènerait probablement loin d'elles « *leur chère dame* » ; mais ce n'était pas à elles à en parler les premières. D'ailleurs Mme Herbert ne les aurait guère éclairées à cet égard, elle n'avait formé aucun plan, elle attendait une direction à cet égard. La saison d'ouvrage serait passée et la plupart des jeunes ouvrières retournées chez elles avant que le *Diomède* fût arrivé. Lucie avait toujours dû, à cette époque-là, faire un séjour à Arden, et elle était convaincue que lorsque le moment serait venu elle verrait clairement devant elle le chemin qu'elle devait suivre. « La lumière de chaque jour pour le chemin de chaque jour, » était sa devise favorite.

Lucie regrettait souvent, en respirant un air plus doux, en contemplant ce radieux soleil dont les rayons bienfaisants couvraient la terre de sa brillante parure d'été, elle regrettait, dis-je, que ce beau temps fût une cause de souffrance de plus pour les ouvrières des ateliers de couture, où on les entassait sans avoir égard au plus ou moins de place. Hélène Mather venait souvent lui conter ses difficultés et chercher quelques conseils auprès d'elle. Elle était première ouvrière, et la fatigue de tête était presque aussi grande pour elle que la fatigue corporelle. L'atelier qu'elle dirigeait dépendait d'un grand magasin de soieries, et à plusieurs égards les règles de cet établissement étaient très bonnes.

— Nous avons une vaste pièce, bien aérée, disait-elle, on a pratiqué des tuyaux qui emportent les émanations du gaz et on tient une fenêtre et trois portes constamment ouvertes ; nous sommes de vingt à trente dans cette chambre, mais c'est la dernière heure qui nous est le plus nuisible. Nous soupons à neuf heures et demie, et nous travaillons jusqu'à onze. La chaleur est excessive, nous avons sommeil, nous ne pouvons plus tenir en place. Cette dernière heure est aussi longue pour nous que la journée entière. Vous ne sauriez croire, madame, combien il m'est difficile d'être sévère avec ces jeunes filles, mais il est de mon devoir de faire observer les règles de la maison. Le magasin se ferme de bonne heure, à huit heures, je crois ; les directeurs de la maison appartiennent à cette nouvelle association, qui veut essayer d'abolir les heures tardives dans les magasins ; mais ces messieurs ne se doutent pas de l'heure à laquelle on ferme les ateliers. Si l'une de leurs femmes voulait surveiller la branche de la couture, on saurait à qui s'adresser, mais ces dames ne s'en mêlent pas, et des hommes ne savent pas ce qui convient à de jeunes filles. Pendant la saison chaude, c'est l'heure de dix à onze qui exaspère mes ouvrières, elles tiennent des propos qui me font frémir. — Ah ! oui, je voudrais bien savoir ce que nous sommes, si nous ne sommes pas des esclaves, vissées sur nos chaises ; et jamais, du lundi au samedi, jamais nous n'apercevons un brin de ciel bleu, jamais nous n'entendons un oiseau, jamais nous ne voyons une feuille d'arbre ; jamais nous ne profitons de la belle saison. Ne me parlez pas de bonheur ; — qu'est-ce que la vie pour nous ?

le meilleur de nos jours et de notre santé est ruiné, et pourquoi? — pour nous procurer quelques vêtements et un morceau de pain, voilà tout. — J'aimerais mieux être morte; — à quoi bon vivre!

— Vous auriez pu répondre, Hélène?

— C'est bien difficile, madame. Quand il y a peu d'ouvrage, elles ne pensent qu'à s'amuser et ne veulent rien écouter de sérieux, et quand l'ouvrage presse, elles s'en prennent à Dieu et aux hommes de ce qui ne va pas. Cependant j'essaie, et lorsque je ne peux pas leur parler je prie pour elles. La jeune personne qni m'a accompagnée tout l'hiver à votre classe, me seconde tout à fait à présent. Elle ne dit pas grand chose, mais si elle entend quelque mauvais propos, sa physionomie devient immédiatement triste et grave; ces demoiselles n'aiment pas cela, elle est si gaie et si aimable à l'ordinaire, qu'elle maintient tout l'atelier en joie. Quant à moi, je suis trop sérieuse pour elles, dit Hélène tristement.

— C'est que votre qualité de première ouvrière vous donne plus de responsabilité qu'aux autres. — J'ai souvent pensé que les différentes descriptions qui nous sont faites des demeures éternelles s'adaptent chacune à un état de notre esprit. Nous sentons-nous pleins de vigueur et d'activité, « ses serviteurs le serviront » (Apoc. XXII, 3). Sommes-nous las et fatigués, « il reste encore un repos » (Hébr. IV, 9). Aimons-nous la société de nos semblables, « c'est une multitude que personne ne peut compter » (Apoc. VII, 9). Préférons-nous le tête à tête avec un ami, « aujourd'hui tu seras avec moi » (Luc XXIII, 42). Il me semble que j'ai peu de choses à vous dire, chère Hé-

lène, exceptez ceci; rejetez avec simplicité votre fardeau sur Lui; seulement alors votre cœur sera soulagé, et Il vous donnera des gages de son amour qui vous surprendront par leur exquise délicatesse, et Il vous prouvera que rien de ce qui vous touche ne lui est indifférent.

Les derniers quinze jours que Lucie passa à Mildred, furent si bien remplis qu'elle n'eut pas toujours le temps de penser au *Diomède*. Plusieurs personnes à qui elle avait recommandé des ouvrières et des apprenties lui rendirent le meilleur témoignage du zèle et de la fidélité de ses jeunes filles. Mme Ford retira toutes les déclarations qu'elle avait lancées contre la classe biblique; la plupart de ses employées y assistait. Lucie se vit obligée de suspendre la réunion du dimanche pendant quelque temps, mais sa maison resterait ouverte sous la surveillance de Mme Holt et continuerait à recevoir les jeunes ouvrières qui ne retourneraient pas chez leurs parents.

Enfin, la dernière séance du Parlement eut lieu, et la raison qui retenait à Londres le monde élégant et le monde politique cessant, la grande ville se vida comme par enchantement; les rues, les promenades, les quartiers aristocratiques, qui pendant quelque temps avaient présenté l'aspect de la gaîté et de l'animation, deviennent déserts, les salons se démeublent, les volets se ferment, et toute une partie de la grande ville rentre pour un temps dans le silence. — La semaine suivante, le plus grand nombre des jeunes filles qui avaient travaillé sans relâche dans les ateliers et les magasins seraient libres de retourner respirer l'air pur de la campagne et de recouvrer une

énergie et une activité qui étaient comme paralysées par un travail excessif. Celles qui restaient à Londres prouvaient à quel point elles avaient souffert de la privation du sommeil par la manière dont elles cherchaient, pendant les premiers quinze jours de calme qui succédèrent à l'agitation de la *saison,* à regagner le temps employé à veiller.

Ce fut le cœur gros d'émotion que Lucie réunit autour d'elle sa classe biblique le dimanche avant de partir pour Arden. Dans l'incertitude où elle était sur son avenir, elle se prit à penser qu'elle ne se retrouverait peut-être jamais au milieu de ses jeunes amies, et dans tous les cas elle devait dire un adieu définitif à quelques-unes d'entre elles. Ses yeux s'arrêtèrent sur ces figures pâles, fatiguées, et ces paroles de Jésus lui revinrent à la pensée : — « Venez-vous-en à l'écart dans un lieu retiré et vous reposez un peu, car il y avait beaucoup de gens qui allaient et qui venaient, de sorte qu'ils n'avaient pas même le loisir de manger. Ils s'en allèrent donc en un lieu particulier » (Marc V, 1, 31). — Votre temps de congé et de repos n'en sera-t-il pas plus agréable, plus doux, dit-elle, si vous emportez cette conviction dans vos cœurs, qu'Il a remarqué, qu'Il a vu votre lassitude, votre fatigue, la dissipation comme aussi la tension d'esprit causées par une occupation incessante; — l'espèce de hâte et de précipitation que vous deviez mettre à toutes choses; — Il a vu tout cela et Il en a eu pitié. Il vous dit: « Venez et vous reposez. » Il veut passer avec vous ce temps de repos. Cette idée vous ôterait-elle de votre joie? Oh! non, car en sa présence il y a plénitude de joie. Vous avez éprouvé des consolations

en vous appuyant sur Lui et en cherchant en Lui la force dont vous aviez besoin dans le temps de vos difficultés ; — cherchez maintenant à l'avoir pour compagnon pendant le temps du repos, et vous y trouverez de nouvelles bénédictions.

CHAPITRE XXII.

Lucie Herbert est de retour à Arden. On sait que le *Diomède* débarquera ses passagers à Portsmouth, et Edouard a pris ses mesures pour être averti par le télégraphe, dès que le navire sera en vue. Mais on n'attend pas de nouvelles avant une semaine au moins, en supposant que le voyage se soit effectué sans encombre. Les jours d'attente passent lentement et cependant Lucie jouit de se retrouver dans la demeure de son enfance. Arden est charmant avec sa parure d'été; quelle fête pour des yeux qui n'ont eu d'autre récréation que des murs noircis et des cheminées. D'ailleurs elle a bien travaillé, le repos, la liberté,

l'absence de soucis sont choses toutes nouvelles pour Lucie, qu'elle apprécie d'autant plus vivement qu'elle les a bien gagnées.

Grace et Edouard la conduisirent dans sa chambre à son arrivée : « Mais, s'écria Lucie en s'apercevant d'un changement, je n'ai pas oublié mon ancienne chambre, et cependant je ne me rappelle pas cette porte. » Cette porte était nouvelle, en effet, elle ouvrait dans la chambre à côté qu'on avait arrangée pour Edda.

— Mon enfant, mon enfant bien-aimé, dit-elle attendrie en serrant dans ses bras son frère et sa sœur: chers amis, quel plaisir vous me faites !

Dans la soirée, Grace et Lucie se promenaient dans l'avenue, en attendant qu'Edouard les rejoignît ; les enfants venaient de les quitter ; tante Lucie est redevenue en un instant leur grande favorite. Qui sait raconter aussi bien qu'elle des histoires de tigres, de singes, de mouches de feu ; de ces éléphants si sagaces et si attachés à leurs maîtres? Elle est d'une rare habileté avec ses ciseaux et son papier: cette source inépuisable d'amusement pour les enfants ; aussi les demandes de bateaux avec des ponts et des cabines se succèdent avec rapidité et la bonne n'est pas trop contente lorsqu'elle voit tous les bassins et cuvettes de sa chambre convertis en lacs et en océans pour la navigation de ces flottes improvisées.

— Qu'il faut peu de chose pour les rendre heureux ! dit Lucie lorsque la petite société s'éloigne emportant ses trésors et poussant des cris de joie ; croyez-vous que les anges en disent autant de nous, Grace?

— Je ne crois pas que ce qui nous cause de la joie ou du chagrin soit à nous soit à nos enfants, paraisse petit ou insignifiant aux yeux des anges ; n'oublions pas que, plus que nous, ils ressemblent à Celui qui a compté les cheveux de notre tête. Ce ne sont pas les circonstances de notre vie qui ont de l'importance à leurs yeux, mais l'influence qu'elles ont sur nous. Pour un grand évènement qui produit une forte impression sur nous, mille petits détails dont nous nous doutons à peine composent réellement notre éducation.

— C'est vrai, il me semble, ma chère Grace, que telle a été votre éducation à vous ; il me semblait dans notre enfance que votre vie était difficile et sévère. Je crois que je peux envisager la mienne sous trois époques différentes ; celle de mon heureuse enfance et de mon mariage avec tout ce qu'elle avait de brillant à l'extérieur ; et la tendresse la plus profonde et la plus pure qu'un mari et qu'un frère puissent donner : j'ai bu avidement à ces sources de bonheur, mais j'avais encore soif, car ce n'était pas une source d'eau vive. Je vivais dans la lumière de l'amour terrestre et il a été donné à peu d'en jouir autant qu'à moi : mais il était terrestre, et souvent je me prenais à trembler en pensant qu'il pouvait disparaître. Mon soleil s'éclipsa, le seul que je connusse alors ; je frémis encore au souvenir des ténèbres par lesquelles j'ai dû passer ; mais Dieu eut pitié de moi et j'éprouvai un désir brûlant de trouver la *véritable lumière,* celle dans laquelle j'avais vu marcher mon mari. Si dans les premiers jours de mon veuvage on m'avait donné à choisir entre le revoir, lui Arthur auprès de

moi comme autrefois, et Christ s'approchant tout près de mon âme, je n'aurais pas hésité un instant ; c'était chez moi un besoin impérieux : « *Il me fallait Christ.* » Ce moment, qui a été une époque de transition dans mon existence, m'amena à la seconde période. A l'extérieur tout était obscur ; une grande ombre s'étendait sur mon chemin, j'étais dépouillée, mais audedans j'avais la paix, mille fois préférable à ma prospérité d'autrefois. Lorsque j'arrivai à Mildred, le nuage qui m'avait accablée s'était en quelque mesure dissipé ; j'y trouvai à faire une œuvre variée et d'un profond intérêt ; je l'aimais et j'y ai goûté de la joie ; maintenant, Grace, me voici avec toutes les espérances d'une mère, tout l'intérêt que ces espérances font naître ; et quoiqu'il reste encore une ombre sur mon chemin jusqu'à ce que je rejoigne mon cher Arthur, et que cette ombre soit nécessaire pour me rappeler que tout ici est de la terre, et non pas du ciel, ne puis-je pas dire : « Les ténèbres sont passées et la véritable lumière luit maintenant. » (1 Jean II, 8.)

— Oui, et ma sœur chérie a appris la leçon de la vie, dit Edouard, qui s'était approché sans être entendu.

— Ah ! Edouard, tu écoutes aux portes ! — ah ! je n'ai pas de secret pour toi, répondit Lucie en lui serrant la main.

— Maintenant, mesdames, hâtons-nous de rentrer, si nous voulons échapper à l'orage qui s'approche, dit Edouard.

— Ce n'est qu'un orage tout local, n'est-ce pas

Edouard, seulement ici? — Les pensées de Lucie voyageaient dans la baie de Biscaye.

Mais Edda n'était déjà plus dans ces parages éloignés; on reçut, le lendemain matin, la dépêche qui annonçait la prochaine arrivée du *Diomède*. Pour la première fois, Lucie trouva Phœbé lente dans ses mouvements et pour la première fois elle la pressa. Lucie avait compté aller à la rencontre du *Diomède* dans le bateau du pilote, mais une forte brise avait tellement accéléré la marche du navire que le pilote était parti lorsque Lucie et son frère arrivèrent à Portsmouth.

— Veux-tu l'attendre ici au milieu de la foule, ou veux-tu rester à l'hôtel, tu pourras voir le débarquement d'une des fenêtres? demanda Edouard.

— Non, non, ici; — ils ne te connaissent ni les uns ni les autres; — il me reconnaîtra, j'en suis sûre, lui!

— Il est vrai que tu n'as pas changé, sauf que tu parais plus jeune et mieux portante qu'il y a deux ans. Mais crois-tu que toi tu le reconnaîtras?

Lucie n'entendait plus, elle n'avait plus d'yeux que pour le *Diomède* qui était devant elle, à une grande distance encore, si grande que même avec une lunette l'avant du vaisseau lui paraissait couvert d'un essaim d'abeilles et non d'hommes.

— Cette attente est au-dessus de tes forces, Lucie, dit Edouard, en sentant sa sœur s'appuyer plus fortement sur son bras.

— Non, non, elle me donne le temps d'élever mon cœur en haut et de remercier Celui qui m'accorde ce

bonheur ; Il est tout près de moi ; il me semble que je reçois mon Edda de sa main !

La distance diminue rapidement ; Lucie croit distinguer une figure brune, elle reprend la lunette, elle est à peu près sûre que c'est Motè. Il regarde fixement la foule répandue sur le rivage, ses yeux s'arrêtent à l'endroit où se trouvent Lucie et son frère ; elle croit qu'il l'a reconnue, car il se baisse et dirige la main de son côté ; — encore un instant et ses doutes se dissipent et deviennent une réalité. Motè élève Edda dans ses bras, l'enfant étend les mains vers sa mère.

Les sourires et les larmes se disputent à l'envi la figure de Lucie, comme le soleil et la pluie au mois d'avril, lorsqu'ils se succèdent avec rapidité.

Elle consent à ce qu'Edouard la conduise à l'écart de la foule et là elle attend son fils sans cesser de prier. Il y eut un mouvement parmi les spectateurs ; — une petite figure se glisse avec rapidité partout où se trouve un espace vide, et enfin Edda est dans les bras de sa mère.

— Mon enfant ! *notre* enfant ! s'écria-t-elle ; et dans cette étreinte passionnée, il lui semble qu'une partie de l'amour de son mari lui est rendu. Il se passa longtemps avant qu'Edda détachât ses bras, longtemps avant que Lucie pût se relever et regarder autour d'elle ; lorsqu'enfin elle leva les yeux, elle vit Nora appuyée sur le bras d'Edouard et Motè dans son ancienne attitude d'adoration respectueuse.

— Vous ne m'en voulez pas, vous me comprenez ! dit-elle en saisissant Nora d'une main et serrant Edda de l'autre ; puis vint le tour de Motè et à sa grande joie, elle lui parla indoustani, elle lui dit qu'elle lui

devait la plus grande partie de son bonheur, et lui exprima sa reconnaissance de ce qu'il avait accompagné son fils en Angleterre.

Après avoir expédié une dépêche à Arden, on convint de rester un jour de plus à Portsmouth ; Mme Herbert désirait aller à bord du *Diomède* et renouveler connaissance avec le capitaine Halkins.

L'excès de la joie peut fatiguer et Edouard exigea que Lucie se reposât tranquillement à l'hôtel pendant les heures les plus chaudes de la journée ; il n'eut pas la cruauté de lui enlever Edda ; mais comme Mme Cameron n'avait aucune envie de se reposer, elle passa la matinée à visiter le port avec M. Anderson, mais au vrai ils employèrent leur temps à une longue conversation qui eut pour résultat de placer Nora bien haut dans l'estime et l'intérêt de son compagnon. Elle avait une richesse de cœur et une profondeur d'esprit qui venaient en partie d'une supériorité naturelle et en partie de l'expérience de la vie et des scènes émouvantes par lesquelles elle avait passé, et de temps en temps résonnaient chez elle ces cordes de mélancolie qui trouvaient toujours un écho chez Edouard. Nora ne cherchait point à prendre le ton et les manières d'un rang et d'une société à laquelle elle n'appartenait pas naturellement ; mais elle avait une élévation de sentiment et d'esprit qui lui était naturelle, et qui la mettaient à l'aise avec ceux que la fortune ou la naissance avaient placés au-dessus d'elle. Elle s'attendait évidemment à se séparer bientôt d'Edda, mais Edouard chercha à éviter ce sujet, car il savait que sa sœur n'avait rien décidé encore à cet égard.

Il n'est pas nécessaire de demander à Lucie si elle jouit de sa matinée; sa douce physionomie n'exprime que la paix et la joie ; elle est étendue sur le canapé, et Edda a entrepris de l'arranger confortablement; elle se croit encore à Gwalior. Il s'assied sur un tabouret à côté d'elle et lui parle de tante Nora, de Calcutta et surtout de sa vie à bord. Lucie se rappelle très bien le nom de Péter, mais moins bien celui de Collins. Edda lui raconte dans le plus grand détail la manière miraculeuse dont le pauvre Collins a été sauvé pendant l'orage, et la tendre amitié qui s'est établie entre lui et le petit garçon. « Vous le verrez ce soir, maman, n'est-ce pas? Ah! que j'aimerais que nous eussions toujours Collins avec nous! »

Lucie fut presque tentée de regretter sa visite; tout sur le bâtiment lui rappelait si vivement Arthur, leur cabine, le coin du salon où ils se tenaient de préférence; le pont où elle avait appris à se promener d'un pas ferme en s'appuyant sur son bras; mais ce qui la réjouit, ce fut de retrouver d'autres souvenirs bien plus précieux que ceux qu'elle avait conservés dans sa mémoire : une graine semée par lui et qui maintenant portait des fruits. Le capitaine prétendait que ce moment avait été le point décisif de sa vie spirituelle. Péter avait été réjoui et fortifié. Lorsqu'on sut que Mme Herbert était à bord, plusieurs jeunes officiers vinrent lui présenter leurs respects et lui exprimer leur reconnaissance pour ce qu'ils devaient à son mari.

Mais Edda ne fut content que lorsqu'il l'eut attirée auprès de Collins, étendu sur des planches.

Cette attitude était contraire à toutes les notions de

politesse du brave matelot et à ce que, suivant lui, il devait à une dame, il ne put que balbutier quelques excuses, mais Lucie le rassura en s'asseyant à côté de lui et posant sa main sur celle du vieux marin :

— Je voulais vous remercier de vos bontés pour mon petit garçon.

— Ah ! madame, ce cher enfant a été la plus *grosse* consolation que mon vieux cœur ait goûtée depuis longtemps. Vous voyez que j'ai été un peu blessé ; il a fallu rester sans rien faire ; je ne crois pas que je puisse retourner en mer d'ici à quelque temps ; — ah ! il me manquera bien le petit maître ; il est son père tout craché. Il me rappelle le capitaine tel qu'il était, avec les bien-portants et avec les malades.

— Le meilleur ami du malade, Collins, ne l'abandonne jamais ; vous connaissez le grand médecin, n'est-ce pas, mon brave ami ?

— Oui, oui madame, et il m'a dit à moi directement plus d'une bonne parole ; mais il m'en a fait dire plus encore par le jeune maître ici. « Du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir. » Je suis sûr que le prophète a été bien fâché lorsqu'il a vu ses corbeaux pour la dernière fois, quoique Dieu ne le laissait pas sans nourriture.

Lucie le combla de joie en lui disant que s'il restait à terre, lui et le jeune maître auraient peut-être l'occasion de se rencontrer. Edda se rendit coupable de quelques grosses larmes en se séparant de son ami ; elles séchèrent cependant en montrant à sa mère le théâtre de ses exploits et de ses ascensions. — Là haut, maman, ce hauban c'est le plus élevé, en désignant

ce qui aux yeux de Lucie était une hauteur étourdissante.

— Je suis bien contente de ne t'avoir pas vu si haut, Edda !

Edda et sa mère sont depuis huit jours à Arden; Lucie s'accoutume à la joie ; — elle ne tressaille plus lorsque son fils l'appelle, comme si c'eût été une voix surnaturelle. Nous pouvons supposer qu'elle a passé bien des heures avec Mme Cameron, à chercher et à renouer les fils de cette histoire interrompue pendant deux années, et combien lui sont particulièrement précieuses les preuves que Nora lui donne que le bon grain semé dans l'enfance d'Edda et cultivé par une main soigneuse a pris racine dans ce jeune cœur.

— Nous ne serons jamais assez reconnaissants d'un si grand bienfait, Mme Cameron (Lucie disait toujours *nous* en parlant de son fils avec Nora) il a une volonté si forte qu'il est nécessaire qu'il apprenne de bonne heure à la gouverner. Je l'ai vu plusieurs fois depuis quelques jours demander à Dieu la force de se contenir.

— J'ai rarement vu des affections aussi vives que les siennes. Ah ! qu'il lui tardait de vous voir, et comme il était sûr que vous reviendriez, et cependant il lui restait encore assez de tendresse au cœur pour faire fleurir comme une rose le désert de tante Nora. Les yeux de la pauvre femme se remplirent de larmes en parlant.

Lucie prit la main de son amie entre les siennes et lui dit avec affection: « Vous me serez d'un grand secours pour m'aider à l'élever. »

Nora secoua la tête et regarda fixement par la fe-

nêtre. Au même instant Motè vint avertir Lucie que le jeune sahib (maître) était au lit et qu'il attendait sa maman. C'était une petite gâterie que Lucie se passait, une conversation le soir avec son fils avant qu'il s'endormît. Il lui semblait qu'ils étaient plus intimes l'un avec l'autre que pendant la journée. Il avait réservé un point difficile pour la discussion de ce soir-là.

—Maman, sommes-nous obligés d'aimer nos parents plus que nos amis?

— Pourquoi me demandes-tu cela mon bien-aimé?

— Parce que, maman, Herbert dit que j'ai grand tort d'aimer tante Nora plus que tante Grace; il prétend aussi que c'est très-ridicule à moi de l'appeler « ma tante », il me soutient des choses qui me fâchent. J'ai été obligé de dire: Seigneur aide moi! sans cela je me serais mis en colère; mais je me suis enfui, et j'ai couru donner des centaines de baisers à tante Nora. Elle est une dame, n'est-ce pas maman? une vraie dame?

— Herbert n'est qu'un petit garçon, Edda, ce sont des choses qu'il ne peut pas comprendre; tu vois combien maman, l'oncle Edouard et tante Grace, aiment tante Nora.

— Oui, et la petite Lucie aussi; elle m'a dit que tante Nora avait chanté pendant qu'elle était sous l'arbre jusqu'à ce qu'elle se fût endormie et elle a rêvé que c'était un oiseau. Maman, de tous mes cousins, c'est Lucie que j'aime le mieux, dit Edda d'un ton de confidence. « Je crois que c'est parce qu'elle vous ressemble. Ma maman chérie, si nous aimons tout le monde au ciel comme je vous aime, que nous y serons

heureux ! Encore un baiser ; — à présent je vous en prie, chantez-moi mon hymne ! »

Pendant que Lucie chantait, les paupières d'Edda se fermèrent quoique la petite main retînt encore la sienne. Elle demeura quelques instants à s'abreuver de tout le bonheur d'une mère, puis elle se retira dans la chambre à côté pour répandre son cœur devant Celui qui était son conseiller de chaque jour.

Lucie était un peu embarrassée du récit qu'Edda lui avait fait de sa conversation avec son cousin ; ce n'était pas qu'elle craignît pour son fils l'influence des sentiments peu généreux d'Herbert à l'égard de Mme Cameron, mais ç'aurait été un vrai chagrin pour Lucie que ces propos revinssent aux oreilles de Nora, et il n'était que trop probable qu'Edda s'empresserait d'exprimer à tante Nora les raisons de sa généreuse indignation.

Lucie n'avait jamais eu la pensée de séparer Nora de l'enfant de son affection, et entre sa considération et ses égards pour les sentiments de Mme Cameron et le tact exquis de celle-ci en cédant immédiatement la place de mère à celle qui en avait tous les droits, aucune fausse note n'avait encore troublé leur harmonie. Pour autant qu'elle avait pu former un plan, Lucie avait projeté, après l'été passé à Arden, de chercher une habitation dans un climat plus doux, où son fils pourrait s'habituer peu à peu à l'hiver européen et où il trouverait en même temps quelques ressources d'éducation. Elle avait fait entrer Mme Carmeron dans ses plans d'avenir, s'estimant heureuse de l'avoir pour amie et pour compagne. Son seul souci, et il était grand, c'était de découvrir quelqu'un qui pût la rem-

placer à Mildred. Le même soir, l'idée lui vint tout à coup que Mme Cameron avec son bon sens, son jugement, son cœur aimant et sympathique, serait une acquisition inappréciable pour diriger sa maison, mais en même temps Lucie se dit qu'elle ne pourrait jamais lui proposer de se séparer d'Edda.

Elle redonna encore un coup d'œil à son enfant endormi; elle n'était jamais lasse de le voir ni de l'entendre, puis elle retourna dans le petit salon où elle avait laissé Nora ; elle la retrouva assise à la même place, les yeux fixés sur le ciel maintenant étincelant d'étoiles.

Pendant l'absence de Lucie, Nora avait subi une lutte avec elle-même dont elle venait de sortir victorieuse. Elle n'avait cependant pas entendu les impertinences d'Herbert; mais les paroles qu'avait prononcées Mme Herbert en la quittant, l'avaient fait réfléchir, et elle en était arrivée à conclure qu'il vaudrait mieux pour tous, et que chacun en serait plus heureux, laisser son cher enfant aux seuls soins de sa mère.

—J'ai eu mon tour, se dit-elle, son affection a consolé mon cœur lorsqu'il était malade et désolé ; mais je sens qu'à présent je serais malheureuse de le voir chercher auprès d'une autre ce qu'il avait l'habitude de trouver auprès de moi. Je regretterais le temps où il n'avait que tante Nora ! Ah ! c'est là un chagrin que je ne puis confier qu'à Dieu, découvrir l'égoïsme si fortement implanté dans mon cœur. Pourquoi ne puis-je aimer les autres comme moi-même et jouir de leurs joies comme si elles étaient les miennes? Et cependant j'aime la mère de mon garçon; — qui ne l'aimerait? Le soleil de Dieu a rarement brillé sur un être plus

aimable, sa place est auprès de son enfant. Mais Nora, cela te paraît dur ! il vaut donc mieux se séparer, jusqu'à ce que l'amour céleste remplisse complètement ton cœur. Ton lot est d'être seule dans ce monde; —il n'y en a plus qui puissent t'appeler ma bien-aimée ; — ils sont là-haut, ils t'attendent ; — ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel ! — Oui, cela vaut mieux ainsi. N'ai-je pas encore celui qui a dit : « Je ne t'abandonnerai pas, je ne te laisserai pas. » J'irai où il m'enverra, jusqu'à ce qu'il vienne me chercher pour m'emmener chez lui ; — à la maison.

Lucie ne se doutait pas des réflexions qu'elle venait d'interrompre. Elle s'approcha de la fenêtre, et fit quelques remarques sur la beauté de cette soirée d'été.

— Ah ! que je serais heureuse que le soir de ma vie fût venu, Mme Herbert !

— Oh ! je le sais ! je connais si bien ce sentiment, je l'ai éprouvé dans toute son intensité il y a deux ans, dit Lucie avec douceur en s'asseyant à côté d'elle; — mais Il m'a enseigné à accepter la vie telle que sa volonté me la faisait, puis il m'a donné une œuvre bénie à faire. Avant que je susse que mon Edda vivait encore, j'avais appris la valeur de la vie, — elle s'arrêta, puis repris un moment après : « A peine avez-vous atteint le milieu de votre carrière, vous avez beaucoup à faire pour le service de votre maître, chère Nora. »

C'était la première fois que Lucie adoptait ce nom familier, fraternel ; — il ouvrit comme par magie les coins les plus secrets, les plus cachés du cœur de son

amie; — Nora lui raconta la lutte par laquelle elle avait passé et la résolution qu'elle venait de prendre.

Lucie ne pouvait pas la combattre, elle la comprenait trop bien; mais à son tour, elle lui confia ses inquiétudes au sujet de la direction future de Mildred; elle entra dans les détails les plus circonstanciés, sur les devoirs et la responsabilité qu'assumerait sur elle la personne qui prendrait la place de mère auprès des jeunes pensionnaires.

— Nora trouverait-elle que ce serait lui trop demander que de lui proposer de se charger de cette œuvre? Avait-elle des devoirs plus pressants, plus impérieux qui devaient être satisfaits avant tous les autres.

— Non, personne n'a de droits sur moi, et je crois que j'aimerais une œuvre comme celle dont vous me parlez. Je vous verrais quelquefois n'est-ce pas, vous et mon cher enfant?

— Très-souvent, répondit Lucie, et si vous vous y établissez je croirai demeurer encore à Mildred; je ne vous demande pas de vous décider tout de suite; mais je vous avoue, je serais fort soulagée si vous entrepreniez la direction de cette affaire.

Edouard fut très-satisfait lorsqu'il apprit en quelles mains, selon toutes les probabilités, la maison de Mildred allait passer.

— Impossible de trouver mieux, dit-il, Mme Cameron est faite pour une œuvre comme celle-là.

En quelques jours, tout fut décidé; le chagrin que lui témoigna Edda à la perspective d'une séparation même momentanée fut un beaume pour le cœur de Nora. L'aîle de Mildred inoccupée jusqu'alors fut

mise entre les mains des ouvriers. Lucie ne s'en remit à personne du soin de choisir le mobilier de la demeure de Nora ; et au nombre des arrangements qu'elle prit pour son bien-être, elle n'oublia pas une petite chambre, toute semblable à celle d'Arden, et destinée à Edda lorsqu'il viendrait de temps en temps faire une visite à tante Nora.

CONCLUSION.

Notre histoire est à peu près finie ; notre amie Lucie Herbert jouit du beau temps après l'orage ; — il y a toujours un grand vide dans son cœur, celui que remplissait son cher Arthur ; peut-être même sent-elle plus vivement ce qu'elle a perdu avec lui, aujourd'hui qu'elle est appelée à remplir seule les devoirs d'une mère, que ne donnerait-elle pas par moments pour consulter Arthur sur l'éducation de leur enfant. Toutefois elle est contente ; elle se rappelle le penchant de son cœur : aimer avec idolatrie la créature ; — et elle croit qu'il vaut mieux pour elle que l'affection la plus forte qu'une femme puisse éprouver soit comme un lien entre elle et le ciel.

Comme mère, Lucie possède tout ce que son cœur peut désirer ; elle sent qu'elle a la clef du caractère de son fils, et qu'un mot de sa part, un regard même suffit pour le guider ; sa seule crainte c'est que le désir de lui plaire soit un motif dominant chez Edda. Elle en est arrivée à se dompter assez pour ne pas donner à la créature la première place dans son cœur, et elle veille avec soin à ce que son fils ne tombe pas dans le piége.

Quoique assez retardé pour la partie matérielle de l'éducation, le naturel ardent et inquisitif d'Edda le fait avancer rapidement dans la voie de l'instruction ; et d'ailleurs les heures qu'il passe seul avec sa mère développent en peu de temps son intelligence qui est réellement au-dessus de l'ordinaire.

Mme Cameron entra en fonctions à Mildred vers la fin de l'été ; les jeunes filles de la maison furent au premier abord un peu intimidées en se trouvant en présence d'une personne si différente en apparence de « leur chère dame, » mais lorqu'elles découvrirent que non-seulement Nora pouvait leur donner des conseils et la sympathie que leurs circonstances exigeaient, mais qu'elle-même avait besoin de leurs consolations et de leur affection, les jeunes ouvrières s'attachèrent bientôt à elle de tout leur cœur ; — quelques-unes même se sentaient plus libres d'accorder toute leur confiance à quelqu'un qui leur paraissait plus rapprochée d'elles que Mme Herbert. Vous serez peut-être bien aise de savoir que Suzanne Elton ne retourna pas chez Mme Burton. Un jeune fermier fort bien dans ses affaires, fit sa connaissance pendant le mois de congé qu'elle passa chez ses parents, et

comme il débuta par se mettre dans les bonnes grâces du père avant de parler à la fille, il réussit. Lissie commença par ricaner, car disait-elle : « elle avait toujours prédit que Suzanne tournerait mal ; mais, lorsque l'offre fut faite et acceptée, elle changea de ton, et se vanta de ce que grâce à elle sa belle-fille tournait si bien ; » — il est vrai qu'elle entrevoyait des œufs et du beurre arrivant tout frais de la ferme dont Suzanne serait la maîtresse.

Lucie conserva pour son usage l'appartement qu'elle avait occupé à Mildred ; — elle n'y demeurait pas habituellement, elle avait pris une maison dans un quartier de Londres plus rapproché de l'école que devait suivre Edda. C'était l'orgueil et la joie de Motè d'escorter son jeune sahib matin et soir, en allant et revenant du collége ; — le reste du jour, le brave Indou l'employait à rechercher ceux de ses compatriotes qui habitaient Londres et à causer avec eux ; et Lucie à sa demande et par ses soins répandit plus d'une Bible en Indoustani parmi les pauvres étrangers.

Mme Cameron s'était prononcée d'emblée et de la façon la plus positive contre toute rémunération, c'était une œuvre d'amour à laquelle elle se dévouait par charité ; et comme elle avait le nécessaire, Lucie comprit qu'il ne fallait pas insister ; mais elle avait été si heureuse elle-même de pouvoir subvenir libéralement aux différents cas de détresse qui lui étaient présentés que non-seulement elle abandonna entièrement à Nora les fonds de secours, provenant de la petite pension payée chaque semaine par les jeunes habituées de la maison, mais elle eut soin que ce qu'elle appelait « la bourse Mildred » ne fût jamais vide. Lucie

passa à Mildred l'anniversaire du jour où elle avait ouvert sa classe biblique un an auparavant. A la demande instante de Nora, elle y reprit sa place accoutumée le dimanche après-midi. L'affection que lui témoignèrent ses anciennes élèves la toucha profondément; — elle vit aussi autour d'elle de nouvelles figures, et enfin elle en cherchait d'autres dont les places étaient vides et qu'elle ne reverrait plus.

Après un second essai de sa maison, sous la direction de Mme Cameron, Lucie fut de plus en plus convaincue de l'utilité, de la nécessité pour les jeunes ouvrières et apprenties lancées sur le pavé d'une grande ville d'avoir à leur portée quelqu'un qui pût les guider et les diriger et un asile où elles fussent sûres de trouver — « le chez-soi. »

Ce fut d'après cette conviction que Mme Herbert fit dresser en bonne forme un acte de donation par lequel elle consacrait Mildred comme un asile pour la classe des femmes ouvrières seules et abandonnées telles que celles qui habitaient déjà sous son toit hospitalier.

Ainsi la maison de Mildred ne fut, ni louée, ni vendue, mais elle devint dans le sens le plus étendu du mot :

UNE DEMEURE DE FAMILLE.

GRANDES OMBRES

SUR LE

SENTIER DE LA VIE

PAR L'AUTEUR DE DOING AND SUFFERING

traduit de l'anglais

par

Mlle RILLIET-DE-CONSTANT

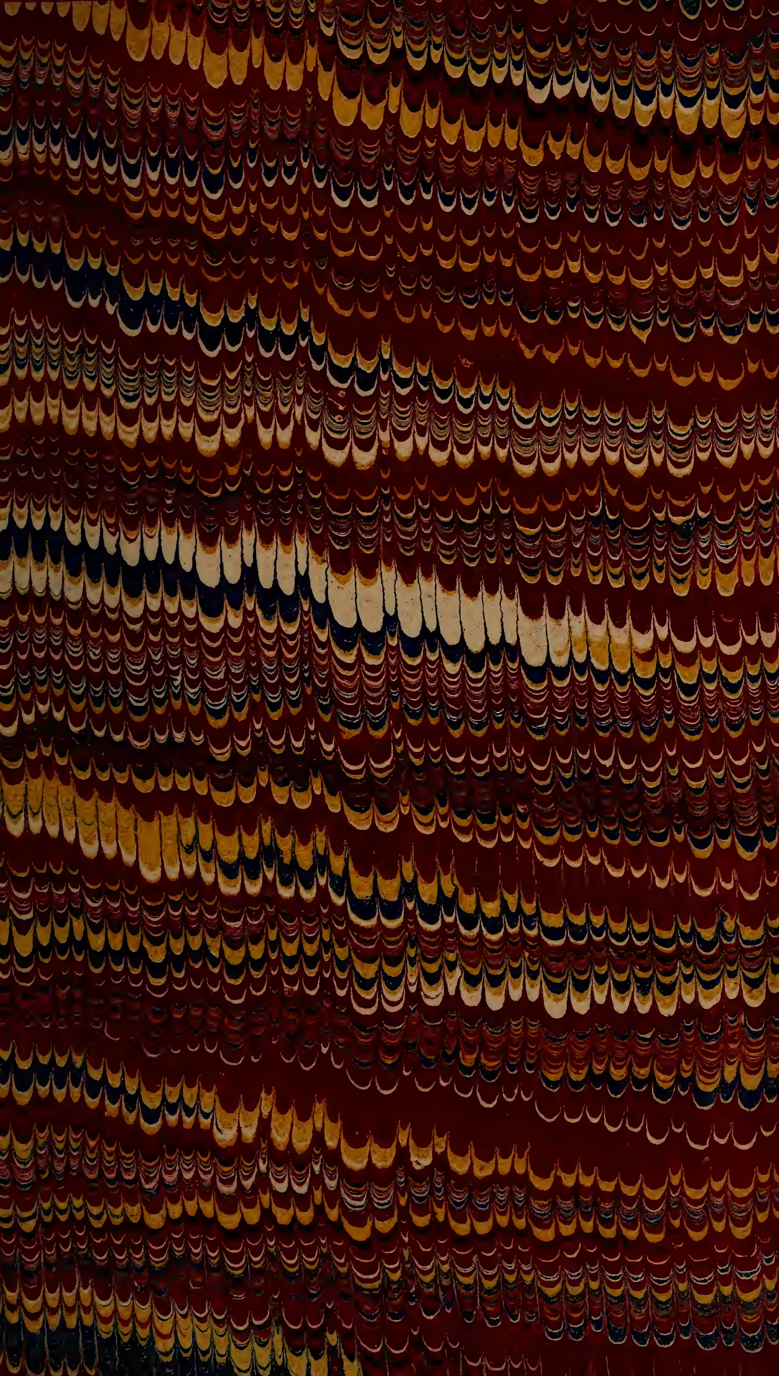
Les ténèbres sont passées et la vraie lumière brille maintenant.
(1 Jean Ch. II, v. 8.)

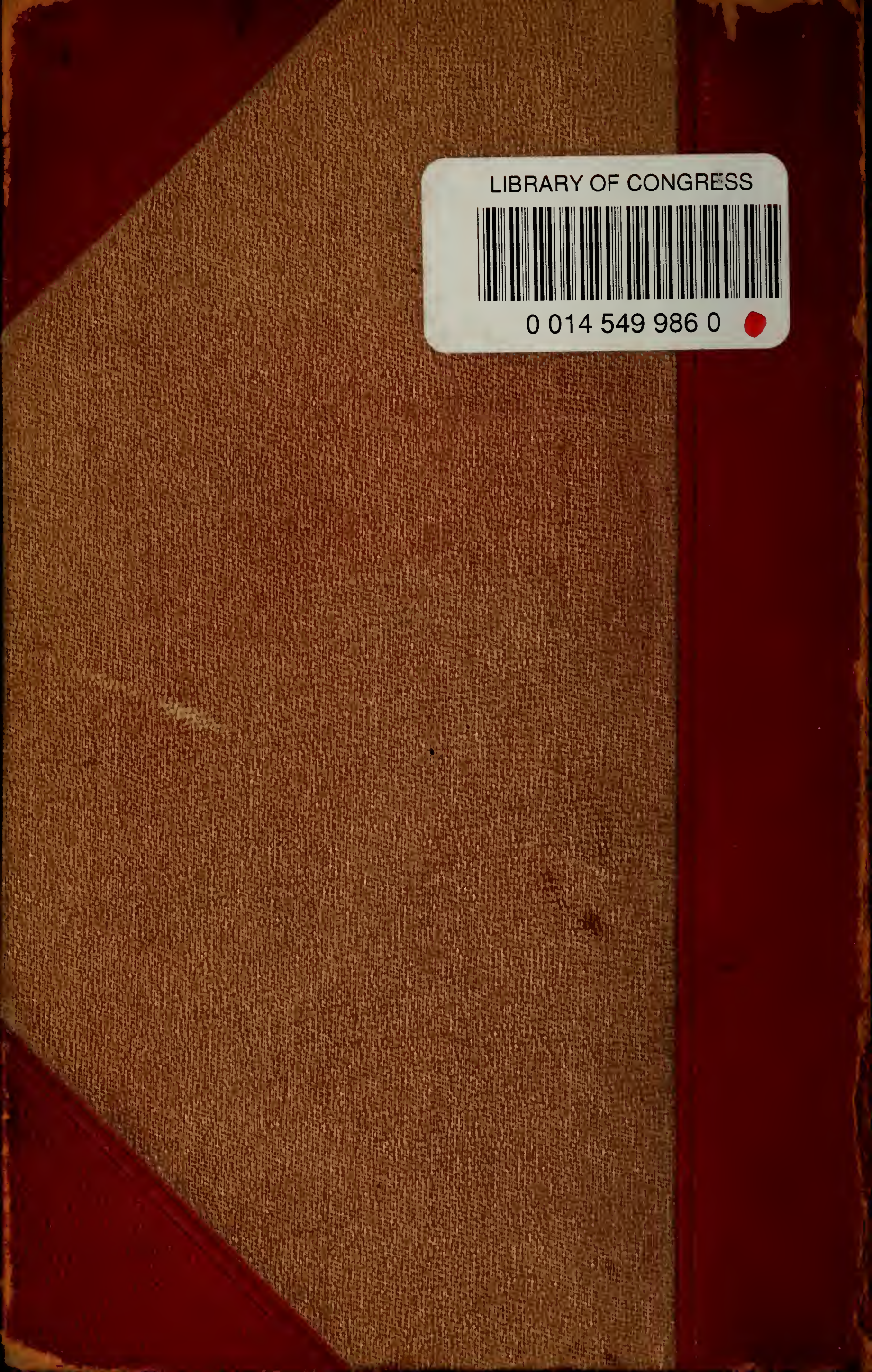
NEUCHATEL
CH. LEIDECKER, EDITEUR,
12, rue de l'Hôpital.

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE,
3, rue de la Paix.

1864






LIBRARY OF CONGRESS
0 014 549 986 0